AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRE

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par

E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415 Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

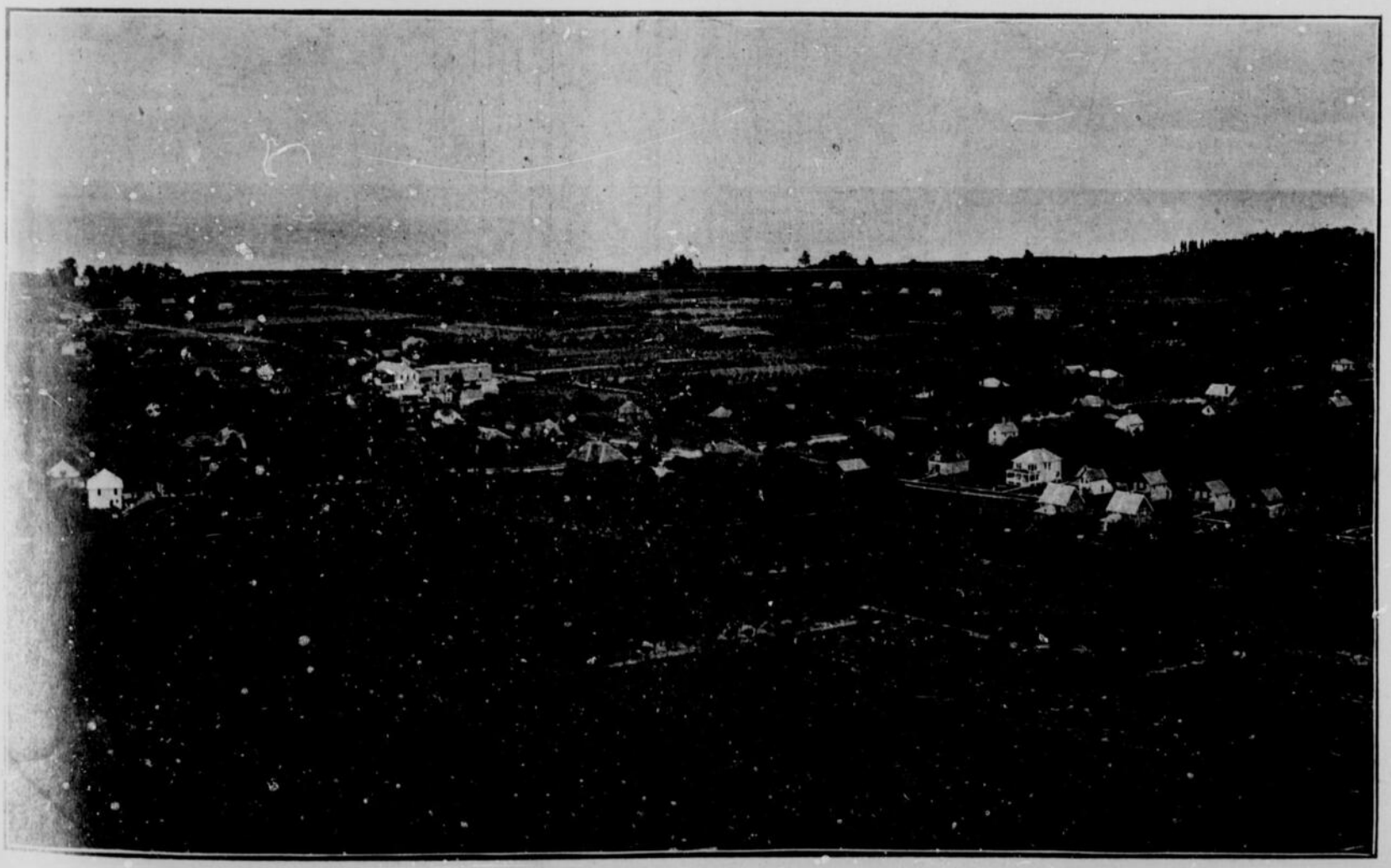
Par abonnements: $2.50 par année, $1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro : 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements : $3.50 par année, ou 18 francs.

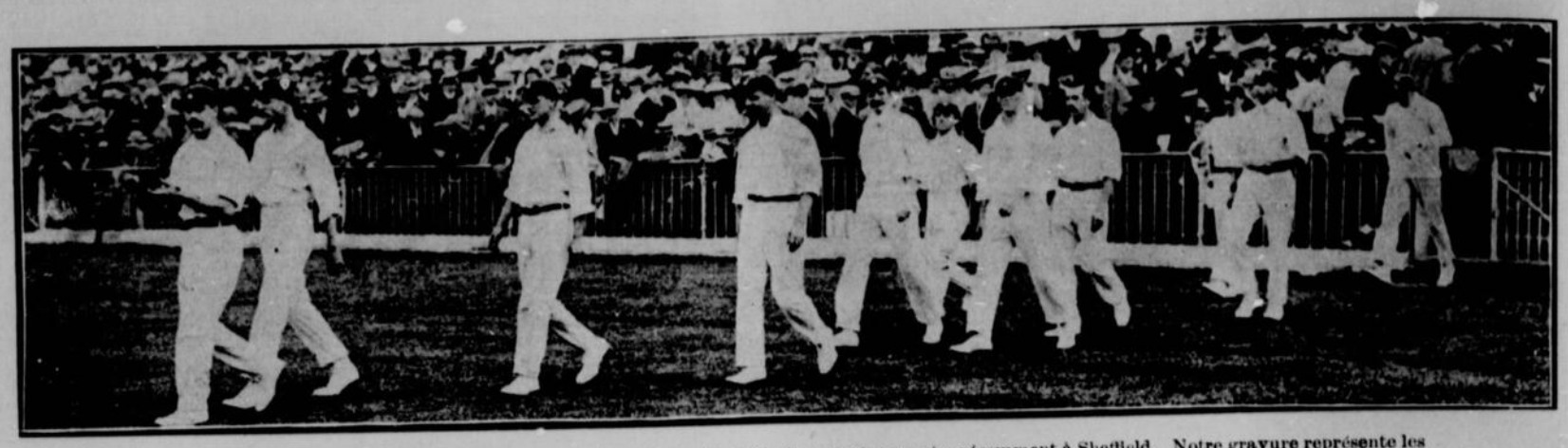
LE CANADA PITTORESQUE

La double voie du chemin de fer du Grand-Tronc, traversant le jardin du Canada, près de Grimsby, Ontario.



Vue du jardin du Canada, prise près de Hamilton, Ontario. C'est là que l'on récolte la plupart des beaux fruits qui sont actuellement en vente à Montréal — Ligne du G. T. R.

NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ

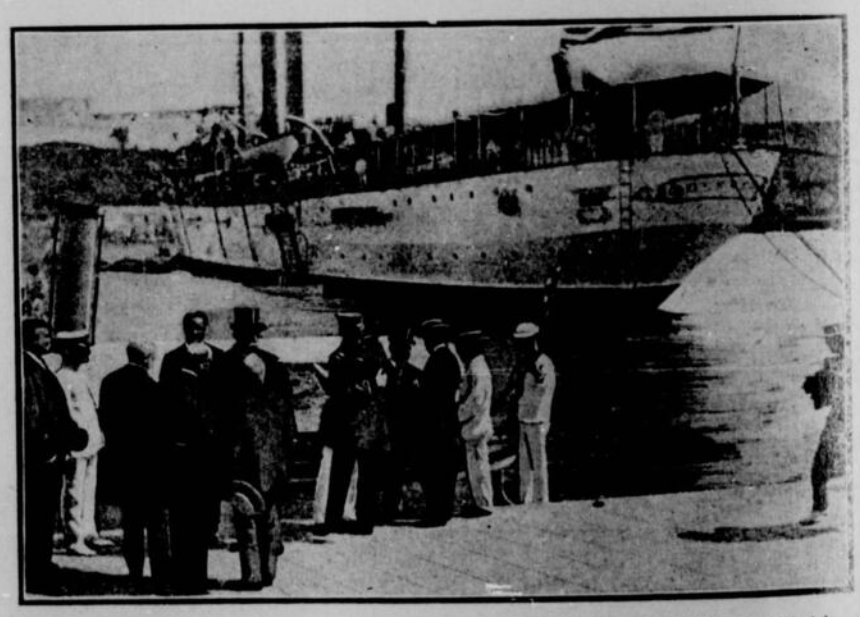


EN ANGLETERRE—Les fameuses équipes de cricket "Surrey" et "York, se sont mesurées récemment à Sheffield. Notre gravure représente les "Surrey" allant prendre leurs positions.

EN ITALIE. — Un groupe de nos compatriotes, photographié à l'exposition de Milan, devant le pavilion Canadien. Rangée du haut, de gauche à droite: M. C. Delage, (Québec); M. Henri Haynes, (Montréal); M. Oscar Turcotte, (Montréal. Rangée du bas, de gauche à droite: M. A. St-Pierre, (Montréal); M. le Chevalier C. Mariotti, (Montréal); M. A. Hutchison, représentant du gouvernement canadien à l'exposition

EN ANGLETERRE—Les métiers de la rue. Une artiste londonienne besogneuse, dessine de jolis paysages sur le trottoir, avec des craies de couleurs variées. Les passants reconnaissent la valeur de ces œuvres fugitives, en jetant dessus de la menue monnaie que l'artiste empoche en continuant son travail.

EN ANGLETERRE—Joe Wynford, champion anglais du saut en longueur, photographie pendant une séance d'entrainement. En trois sauts Joe à couvert 57 pieds 4 pcs.



A CUBA—La commission américaine de l ordre, (MM. Taft et Bacon) débarquant à la Havane.

EN CHINE.—Avant le désastre de Hong-Kong, qui a coulé des centaines de sampans, fut prise cette photographie, qui représente une flottille de sampans toute grouillante de vie.

EN FRANCE—Les troubles de Grenoble. Les troupes alpines gardent un chantier de construction et en éloignent les grévistes mal intentionnés.

Sommaire du No 1173, du 20 octobre 1906

Planches hors texte: Le Canada pittoresque — Nos gravures d'actualité — Choses d'Europe — Bibliographie canadienne, par l'hon. G. A. Nantel — Echos d'Amérique, par L. d'Ornano — Exploration canadienne du major Moodie, par Istivie—Légende flamande inédite: Le solitaire de Haverskerque, par Gaston Leury — Un double lynchage en Georgie — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilletons: Les pirates du golfe Saint-Laurent, par le Dr Eugène Dick; La terre paternelle, par Patrice Lacombe, (suite et fin) — Trois pages humoristiques — Conte de fée: La chatte blanche — Nouvelle: La princesse rose, par M. Villeneuve — Feu Honoré Beaugrand — A travers le Canada — L'amour du pays, par Chateaubriand — La cuisine de Madame — Montréal sous ses aspects gais, par Gem—Poésies — Variétés, etc.

Musique:

Conte de fée, historiette sans paroles, pour piano, par **Paul Wachs.**

CHOSES D'EUROPE

En Angleterre.

Les financiers de Londres s'occupent beaucoup des affaires de Russie et en disent autant de mal que possible; c'est signe qu'ils comptent sur un prochain emprunt russe qu'ils veulent faire le plus profitable possible.

La Russie, il est vrai, traverse une crise peut-être sans précédent. Son déficit est de $75,000,000 et tous les jours elle est obligée de faire face à des dépenses imprévues, que les désordres, la révolution, la famine, les incendies portent à des sommes invraisemblables.

Les ressources aussi sont immenses, mais pour le moment, le gouvernement mal assis et en butte à la fois aux exigences absurdes de l'aristocratie et au mauvais esprit semé dans le peuple par les agitateurs, ne peut trouver de remède suffisant à la situation. Ce ne sera que par le rétablissement de l'ordre public et de la paix intérieure qu'il pourra ramener l'équilibre dans le budget. Il pourrait bien arriver que la chose prit du temps; en attendant il devra recourir à l'emprunt et pour les peuples, même les plus grands, comme pour les particuliers, n'est-ce pas? ce n'est pas dans les périodes de gêne, savoir même d'extrême pénurie que les amis et... ceux qui ne le sont pas, se montrent les plus avenants. De là le spectacle, pas plus généreux qu'il n'est nouveau de la finance internationale qui répand partout, à Londres principalement, où se donne le ton des grands chanteurs, les bruits les plus alarmants sur l'état politique, social et pécuniaire, de l'empire russe.

* * *

La publication toute récente des mémoires du prince de Hohenlohe intéresse fort le monde de la politique internationale. Les extraits qu'en donne la presse se rapportent surtout aux incidents de la démission de Bismarck, d'après les confidences de l'empereur et d'autres personnages faites à l'auteur. Deux choses seraient au crédit de Guillaume dans sa dernière querelle avec le Prince Bismarck: — la première c'est qu'il aurait refusé de renouveler, en 1890, la loi socialiste alors expirée, empêchant probablement une rupture avec le Reichstag et l'effusion du sang à Berlin. "Si mon grand-père, aurait dit l'empereur, après un règne long et glorieux, avait été obligé de supprimer les séditions, personne n'en aurait été scandalisé, mais moi j'aurais été pris à partie pour avoir commencé mon règne en fusillant mes sujets. Je suis prêt à agir, mais il faut que ce soit en bonne conscience après avoir épuisé tous les moyens légitimes et appliqué tous les remèdes possibles pour soulager les classes ouvrières."

La seconde chose à l'honneur de Guillaume, c'est qu'il refusa de mettre de côté les prétentions de son alliée l'Autriche et ne voulut pas permettre que la Russie occupât la Bulgarie, politique que Bismarck, représenta comme anti-russe à la cour de Saint-Pétersbourg.

L'empereur décrit lui-même d'un mot typique les dernières trois semaines de relations qu'il eut avec Bismarck, comme un "temps de brute", "a beastly time."

Quoique obscur et à peine connu d'un public très restreint, un mouvement du Travail vient de s'opérer à Londres, qui devra produire des résultats non négligeables. L'aile socialiste du parti du Travail, qui siège dans l'opposition et est dirigée par M. Keir Hardie, et le comité de représentation du Travail, ont essayé d'embaucher deux grandes Trade-Unions. Il s'en est manqué de neuf mille voix qu'ils n'aient réussi avec les mineurs sur deux cent mille votes enregistrés, mais ils ont obtenu l'adhésion des hommes de chemins de fer, en dépit de l'opposition du secrétaire Bell, député de Derby.

* * *

Suivant l'exemple de Lord Amherst, le duc de Sutherland a annoncé qu'il vendrait sa bibliothèque de Trentham Hall, le 19 de novembre prochain. La collection est considérable, mais contient peu d'éditions d'amateurs rarissimes et très précieuses. On y remarque cependant des manuscrits de Shakespeare et plusieurs premières éditions, entre autres de Spenser, ses "Faerie Queen", les poèmes du Duc de Pembroke, les oeuvres de Ben Johnson, et quelques romans de Sir Walter Scott.

* * *

On verra bientôt sur l'océan Atlantique deux paquebots qui non seulement seront les plus gros qui aient jamais été bâtis, mais qui devront reprendre aux Allemands le record qu'ils ont gagné pour la vitesse dans le transport des voyageurs. Ces deux Cunards à turbine, auraient une vitesse de 30 milles à l'heure. L'Angleterre, il va sans dire, repose tous ses espoirs dans les deux futurs leviathans. C'est en 1897 qu'elle se vit enlever la suprématie en vitesse sur la mer par l'Allemagne, lorsque le "Kaiser Wilhelm der Grosse", battit la "Lucania" et la "Campania", les favoris du public et de la Cunard. Le "Kaiser" fut battu à son tour par le vaisseau de la ligne Hambourg-Américaine, le "Deutschland", qui atteignit une vitesse de 23.32 noeuds, ce qui est considéré comme le maximum pour les navires à hélice, point auquel s'est arrêté le génie de la construction navale marchande pour essayer le système de la turbine. Les résultats ont dépassé l'attente générale, tant sous le rapport de la vitesse, que de l'équilibre et de l'aplomb tenus pendant la marche, et de l'économie du charbon.

* * *

L'Angleterre, était à la date du 1er octobre, menacée d'une grève de 1,000,000 d'ouvriers, dont les groupes principaux étaient les mineurs et les hommes de chemins de fer.

Au contraire des agitateurs socialistes, ou mieux collectivistes de France et d'Allemagne, qui demandent le partage des biens, les associations anglaises s'agitent pour obtenir des gages plus élevés et des heures de travail plus courtes. Les industriels disent que la compétition étrangère est telle qu'ils ne peuvent payer plus cher leur main-d'oeuvre. Les ouvriers répondent que le coût de la vie est si élevé qu'ils ne peuvent vivre avec les salaires qu'ils touchent.

Eternelle dispute entre le capital et le travail, qui se poursuit en Angleterre depuis plus longtemps qu'en aucun pays moderne, mais avec des allures de "fair-play" qui ont jusqu'à présent empêché les conflits de dégénérer en désastres nationaux et en guerres civiles. En sera-t-il ainsi dans le cas présent? Les esprits les plus éclairés sont loin d'être rassurés à ce sujet.

* * *

En France.

"L'Humanité" de M. Jaurès ne va pas sur des roulettes par le temps qui court. Le gouvernement lui aurait retranché ses mensualités et la galette se fait rare et sèche sur les planches du grand dévidoir des collectivistes.

La paix est loin de régner, d'ailleurs, dans les campements socialistes-collectivistes: les uns sont touchés par la grâce du fond secret; les autres, troupe de ratés ou d'impossibles, sont mis au rancart et le gouvernement ne se donne pas même la peine de répondre à leurs sempiternelles doléances. Les repus et les ventres affamés se déchirent donc à belles dents, ce qui donne du répit au gouvernement dont il a grand besoin pour étudier une sortie habile du guépier de la séparation et mettre à exécution sa loi du dimanche dont personne ne veut, dans les affaires, pendant que le gros des masses ouvrières en fait une question de vie ou de mort gouvernementale, aux plus prochaines urnes électorales.

Le Pape est vendu à l'Allemagne! en voulez-vous la preuve en partie double, vous la trouvez dans l'élection du pape noir, un Allemand, et dans son refus de reconnaître les associations cultuelles au bénéfice des Jésuites qui réorganiseraient, suivant leur règle, le régime catholique en France!! C'est là le dernier cri de la rage sectaire lancé, il va sans dire, par le fameux des Houx, du "Matin."

Le morceau vaut la peine d'être cité au long; c'est un document à garder.

Sous le titre:

L'Alliance de Rome et de Berlin contre les curés de France.

UN TRUST DU CULTE

le "Matin" du 10 septembre 1906, publie la renversante communication qui suit, sous la signature du fameux pseudo catholique "Henri des Houx":

On nous apporte une communication qui, si elle est exacte, et nous avons lieu de la croire telle, est d'une extrême gravité.

Des mandataires des jésuites auraient déjà acheté ou loué, dans un certain nombre de paroisses, choisies parmi les plus riches, de vastes locaux propres à être transformés en chapelles.

La puissante société, escomptant l'effet de l'interdiction portée par Pie X contre les associations cultuelles, se propose, après l'élimination du clergé séculier, d'organiser elle-même le culte privé partout où le culte est une source de bénéfices certains.

On sait qu'avant la loi de 1901 les chapelles des jésuites faisaient une redoutable concurrence aux paroisses situées dans les centres catholiques et mondains. Désormais, ce ne serait plus la concurrence, mais l'accaparement, consécutif à l'éviction des prêtres séculiers.

* * *

Rappelons la série des faits qui éclairent d'un jour singulier la politique de la Compagnie de Jésus, combinée avec celle de Guillaume II:

Au dernier conclave, un veto de l'Autriche, toujours complaisante aux désirs de l'Allemagne, détermine l'élection du patriarche de Venise, né sujet autrichien, dans la province vénitienne.

Le pape Pie X, assujetti à l'influence des jésuites allemands, représentés à Rome par le cardinal Steinhüber, provoque, par des maladresses, la rupture avec la France, bientôt suivie de la séparation de l'Eglise et de l'Etat.

Après de longues hésitations, le pape, toujours dominé par ses protecteurs, rejette les voeux de la majorité des évêques et de la presque unanimité du clergé français, et interdit la constitution des associations cultuelles.

Les jésuites se préparent à profiter de l'interdiction pontificale pour s'assurer le monopole du ministère religieux en France.

Avant-hier, à Rome, les jésuites ont élu un général allemand, et les journaux d'outre-Rhin fêtent bruyamment cette élection.

* * *

Les catholiques français, chez lesquels l'ultramontanisme n'a pas étouffé le patriotisme, dégageront la conclusion de cette série de faits.

Rome s'est unie à Berlin pour déposséder nos curés nationaux de leurs paroisses et pour introduire en France la suprématie du jésuitisme germanique. Ce n'est plus seulement une question religieuse qui s'agite, c'est une question patriotique.

Voulons-nous être maîtres chez nous, ou livrer la France à une politique mystérieuse, combinée à l'étranger entre le pape et l'empereur allemand?

Nos évêques, terrorisés, assujettis au silence, ne peuvent rien pour déjouer ce plan machiavélique.

C'est l'initiative des fidèles français qui sauvera les paroisses, le clergé national, et réduira à l'impuissance les émissaires germano-romains.

HENRI DES HOUX.

C'est cela.

Nos évêques, ne peuvent plus rien pour le troupeau et nos pauvres curés vont être dépossédés par Rome unie à Berlin, en faveur de la suprématie jésuitique!

Et c'est moi maître Guyot qui vais sauver et les bergers et les brebis et les agneaux!

On peut se demander parfois à quelles sortes de gens sont destinés ces écrits et de quel cerveau ils peuvent bien sortir.

Le ridicule ne tue donc plus en France.

NEMO.

BIBLIOGRAPHIE CANADIENNE

" L'Education de la volonté " en vue du devoir social", par l'abbé L. A. Groulx, professeur au collège de Valleyfield. Conférence donnée à l'Académie Emard, collège de Valleyfield, le 22 février 1906.

Multa in pauco, c'est la conclusion qui s'impose après la lecture de cette petite plaquette, à tirage intime, dont l'auteur a bien voulu nous communiquer un exemplaire.

M. l'abbé Groulx partira bientôt pour l'Europe, où il se procurera d'abord un repos et un traitement devenus nécessaires à la suite d'un tres laborieux et très brillant professorat de belles-lettres au collège Emard, pour après, compléter des études qu'il aime passionnément.

"L'Education de la volonté", c'est le développement d'une thèse ou théorie que tout le premier l'auteur s'est appliquée dans la pratique journalière et qu'il invite éloquemment la jeunesse à faire passer dans sa vie si elle veut le succès, avec le contentement pour elle-même aussi bien que la force et la grandeur de la patrie.

M. Groulx est un de ces jeunes éducateurs qui, payant de leur personne et donnant l'exemple vivant du travail, promènent leurs élèves à travers le monde du jour, leur en révèle les grandeurs et les aspérités, les conviant à sa conquête, s'ils savent se faire hommes plutôt que bacheliers. On dirait une réfutation des dernières élucubrations dirigées contre nos études classiques.

—" Le jeune homme des classes dirigeantes ne doit pas être seulement une intelligence, une lumière conductrice. Il doit être encore une force morale, une volonté dirigeante."

C'est cette formation de longue main qui doit être soigneusement dirigée des années durant, au milieu d'une société embryonnaire représentant tous les penchants, toutes les passions susceptibles de se développer et se développant plus tard dans "la plus grande société", qui rend si désirable pour la jeunesse, le cours de nos études collégiales.

Et c'est sur le travail de la volonté, travail qui doit la faire fléchir sous l'inspiration du bien, du bon, du grand, envisagés au point de vue du devoir, du dévouement à tout ce que réclament de nous Dieu, la patrie, la famille que doit s'étayer toute formation virile.

" Le bon usage du règlement, l'essai personnel de la liberté, tels sont les deux moyens de former le jeune homme viril, et partant de faire de lui une véritable unité sociale."

Cette unité, il faudra la mettre au service de l'énergie nationale.

" L'énergie nationale, messieurs, vous ne travaillerez pas seulement à la défendre, mais vous travaillerez aussi à l'accroitre. Il faut l'accroître si l'on veut que la race ne forligne pas à sa mission. Nous n'avons pas du tout réglé cette question de la force morale de notre peuple — et il faut qu'on le sache — quand nous avons protesté que nos hommes valent bien ceux des autres races au Canada. Etant la minorité, il ne nous suffira pas de valoir les autres, il faut valoir mieux que les autres, sous peine de subir la tyrannie ou l'absorption. J'en profite pour dire qu'un jeune Canadien-français qui prétendrait être le vrai fils de sa race, devrait se distinguer surtout par l'énergie morale. Notre rude climat, l'air vaste et libre que nous respirons, le sévère horizon de notre pays assis sur un immense banc de granit qui est l'ossature de notre continent comme celle de nos montagnes, la robuste origine des aïeux, l'héroïsme incroyable de leur vie, nos luttes politiques, notre caractéristique presque générale de peuple travailleur du sol, enfin les particularités de vie d'une race grandie, comme l'érable qui en est le symbole, sur les pentes des côteaux rocheux, ou au flanc des montagnes abruptes, tout, selon la nature, l'atavisme et les moeurs, nous prédestine à la qualité de race granitique.

" Devenons donc des caractères granitiques. La grandeur de notre mission n'aura plus alors de quoi tant nous effrayer."

Voilà des paroles bien dites, sortant d'un coeur de Français, aimant son pays, et montrant aux jeunes générations pour l'avoir appris à fond de l'histoire, la manière de le servir. Ce sont aussi des paroles d'éducateur comme il fait plaisir d'en entendre souvent pour la défense de nos maisons d'éducation. Paroles de Français, d'éducateur et de prêtre se confondent ici, à la gloire, à la vie de notre race qui n'a jamais manqué de se retrouver au bon endroit de la bataille, ou plutôt de la défense, que les circonstances diverses, heureuses et pénibles tour à tour, ont assigné au courage clairvoyant de ses chefs.

* * *

Les noms géographiques de la Province de Québec, par Pierre Georges Roy, Lévis.

L'infatigable chercheur qu'est M. P. Georges Roy, auteur de précieuses monographies canadiennes et éditeur du Bulletin des Recherches historiques dont l'éloge n'est plus à faire, vient de publier sous la rubrique ci-dessus, un ouvrage de saine et piquante curiosité en même temps que de renseignements précieux à l'historien, au journaliste et, en général, à tout lecteur désireux de connaitre l'origine par le nom des différentes localités de la Province.

Nous trouvons là le cadre à élargir, à compléter, à remplir du futur dictionnaire géographique de Québec ou Nouvelle-France comprenant l'Acadie, la province de Québec et les pays d'en Haut ou Nord-Ouest, nommés par des Français qui en ont foulé le sol les premiers, et ont pu par leur connaissance des hommes visités et des choses explorées, leur adapter des noms si bien trouvés que les générations successives les ont conservés jusqu'à nos jours.

Une étude sur les noms et leur histoire dans la Province, précède l'ouvrage, sortie, d'après M. Roy, de la plume du savant abbé Bois, qui l'a publiée dans "La Minerve" du 17 mars 1874, sous le pseudonyme de Ruricola, Ça n'est pas la page la moins curieuse du nouveau livre où chaque page est curieuse, ou au moins offre quelque pasage curieux à lire et à noter.

La connaissance des noms, leur signification littéraire, l'extension que l'usage populaire est venu leur apporter à travers les siècles et à la suite d'événements mémorables par leur portée ou autrement bizarres et quelquefois drôlatiques, est depuis longtemps une science à laquelle s'attachent toute la perspicacité et toute la patience de certains spécialistes.

Les noms les plus fameux de l'histoire sainte et de l'histoire profane ont une signification profonde dont l'analyse nous instruit plus que des traités d'histoire.

M. Roy a frappé un filon précieux dans la recherche des richesses souterraines de notre histoire nationale. Il n'a pu, dans chaque cas, nous donner à côté du nom le précis historique de chaque localité, mais il nous indique les sources où il a puisé et met tous les chercheurs, tous ceux qui s'intéressent à un endroit en particulier, à même d'interroger sans tâtonnements, la documentation nécessaire au développement d'une étude ou d'une monographie.

Le service que M. Roy vient de nous rendre par ce travail de bénédictin est simplement inappréciable.

Souhaitons qu'il se forme avant longtemps un groupe de collaborateurs pour publier en suivant les jalons plantés par l'auteur des "Noms géographiques.", le dictionnaire géographique de la Nouvelle-France et du Canada avec la note historique qui se rattache à chacun de ces noms.

* * *

Un autre travailleur de Québec, collaborateur des plus précieux de ce que nous apppellerons, avec orgueil, l'école de langue franco-canadienne d'où sortira notre Académie franco-canadienne, M. Eugène Rouillard, vient de doter notre bibliographie d'un ouvrage similaire à celui de M. Roy, s'étendant à la Province de Québec et aux Provinces maritimes, mais ne se rapportant qu'aux "Noms Géographiques" em-
" pruntés aux langues sauvages, avec carte in-
" diquant les territoires occupés autrefois par
" les races aborigènes."

Le titre et les sous-titres ci-dessus nous disent assez l'importance et l'intérêt que revêt le nouveau livre de M. Rouillard.

"Grand nombre de nos villages, de nos rivières, de nos lacs et de nos cantons ouverts à la colonisation sont désignés sous des noms sauvages dont l'étymologie et le sens sont généralement assez peu connus."

" Pour obvier à cette lacune, nous avons entrepris, après avoir compulsé les lexiques et les ouvrages spéciaux des langues sauvages publiés jusqu'à ce jour et toutes les relations laissées par nos missionnaires, sans omettre les rapports de nos explorateurs, de donner la traduction des noms géographiques indiens les plus usités dans la province de Québec, ajoutant par ci par là quelques noms des localités des provinces les plus rapprochées de nous."

Telle était, ainsi définie par l'auteur lui-même, la tâche ardue qu'il entreprenait; il était homme d'études patientes et minutieuses, à la conduire à bonne fin. On se fera une idée à peu près exacte de la somme de travail accomplie par M. Rouillard quand ou aura constaté qu'il a compulsé à peu près tout ce qui a été écrit sur l'histoire du Canada, en français et en anglais; que la liste de ses auteurs consultés comprend une centaine de noms et qu'il a mis à contribution toutes les personnes qu'il savait être versées dans la connaissance des langues sauvages, comme le R. P. Arnaud, le R. P. Lemoine, le Rév. F. Pacifique, l'abbé Bourgeois, de l'Université de Memramcook.

Partie de ce que nous avons dit de la "science des noms" en parlant du livre deM.Roy, peut s'appliquer au travail de M. Rouillard, avec cette différence que ce dernier a spécialisé son étude en la limitant aux noms indiens. C'est dire le cachet d'originalité qui marque l'ouvrage tout entier de M. Rouillard.

La plupart des Canadiens sont familiarisés avec les noms de lieux empruntés aux différents dialectes indiens, mais combien peu en connaissent l'origine et le sens littéraire ou légendaire. M. Rouillard lève ce coin du voile lourdement baissé sur une barbarie puissante par certains endroits et qui s'est éteinte au contact de notre civilisation. Ces barbares que furent nos Indiens n'ont pas laissé d'histoire, ni monuments non plus, ni poèmes, ni chants à peine qui célèbrent leurs prouesses et retracent leur existence passée. Ils ont laissé des noms, des phrases, des dialectes recueillis par des missionnaires et des interprètes français. Ce sont ces noms que M. Rouillard a pieusement collectionnés dans son dictionnaire et que nous, Canadiens, nous devrions, autorités politiques, religieuses ou municipales, soigneusement préserver de l'oubli.

Ceux qui nous ont précédés sur ce merveilleux continent, ceux dont nous avons pris la place, troublé les lacs, exterminé les chasses, refoulé les restes dans des réserves maigres et cependant encore disputées; ceux qui s'en sont alles, mourant devant leurs dépossesseurs, nouveaux Césars, non moins implacables que les Césars romains, ceux là ont bien quelque droit de vivre dans les noms de leur langue qu'on n'entend plus guère et que nous avons clairsemés dans de trop rares endroits de nos immenses possessions.

G. O. Gauvreau

PROPOS DE MONTREALAIS

Nos échevins ont beaucoup voyagé au cours de l'été dernier, compris Son Honneur monsieur le maire qui est allé pousser une pointe jusques à Paris. Ils ont pour la plupart rendu compte de leurs impressions et presque toutes vont à dire qu'ils sont généralement satisfaits du lot de Montréal.

M. Ekers, toutefois, qui n'a pas la charge particulière d'un département, fait une admission en faveur de la capitale française, qui a dû coûter cher à son coeur de Père-Grand de la Cité de Montréal.

Quant aux autres, les villes qu'ils ont visitées ne sont pas plus propres que Montréal et nos rues n'ont rien à envier ni à Toronto, ni à Chicago, ni à Winnipeg; un d'eux a même dit Paris. Excusez de ce très peu.

En cela nos Pères Conscrits ont la berlue; la preuve c'est qu'à leur dire on les a promenés à travers de très belles rues pour leur jeter de la poudre aux yeux, comme à de simples moineaux que l'on veut étourdir; mais nos rusés édiles — qui l'eût cru? — n'ont pas buté à ce caillou et, sans perdre une once de leur sang-froid ni une seconde de leur temps, ils se sont enfoncés dans les rues de derrière et ont découvert que celles-ci ne valent pas mieux que les nôtres, sont même de véritables repoussoirs.

A cette partie de la défense de l'avocasserie échevinale, je réponds, en droit, que beaucoup de mauvaises rues, n'en font pas une bonne, et, en fait, que dans Montréal vous ne sauriez promener un étranger par une belle rue pour l'excellente raison qu'il n'en existe pas l'ombre d'une, ni courte ni longue, ni d'arrière, ni de devant, qu'on la veuille pavée en asphalte, en

pierre ou en bois. Et je mets tous les échevins de la ville au défi, de me trouver un parcours de 3 arpents consécutifs de bon pavage dans les quartiers les mieux tenus, où échouent tout d'abord les voyageurs qui nous arrivent de nos gares ou des débarcadèdes de nos dix lignes de navigation.

Que les ronds de cuir défendent leurs oeuvres et trouvent beaux leurs petits, je conçois cela; mais que des échevins, indépendants, supposés éclairés, élus pour relever Montréal, non pour le flatter et l'endormir, viennent se faire ainsi les défenseurs du diable contre toute une population qu'on écorche sans retour et qui se plaint sans qu'on puisse opposer une bonne raison à ses lamentations, voilà un cas de rare effronterie qu'il faut signaler à la vindicte populaire.

Mais ce qu'il y a de plus fort, en tout cela, c'est qu'au Conseil de ville on ne sait plus même ce que c'est que le macadam; on en a perdu toute notion comme dans le monde érudit, de la plupart des instruments de précision d'Archimède et du feu grégeois du Bas-Empire et de Constantinople. Et voici la preuve de ce que j'avance, au cas si probable qu'on ne croirait pas à mon invraisemblable proposition.

Le Conseil siège, le 2 octobre en cours, gravement, comme d'ordinaire.

Les échevins, revenus de vacances diverses, sont joyeux et communicatifs. Ils parlent macadam, car on leur en demande pour l'avenue des Pins, c. à. d. qu'on leur demande de l'argent pour faire du macadam, soi-disant, à la façon de Montréal, ce qui amène les échevins Giroux et Leclair, à parler de leur dernier voyage à Chicago. "Ils constatent, dit le journal, que nos macadams ne valent pas ceux de Chicago qui sont semblables à de l'asphalte." Ah!

—Ils sont sans doute à base bitumineuse? dit l'échevin Larivière, président de la voirie.

Et voilà! du macadam à base bitumineuse! Vous avez déjà vu cela. Pauvre M. Macadam, eutes-vous jamais l'idée du bitume en inventant le macadam — ou pavage à pierre sèche — ?

—Non, dit l'échevin Leclair, cela dépend de la manière dont on les fait. "J'ai remarqué qu'ils avaient comme premier fond, un lit épais de grosse pierre; des pierres moins grosses servent de deuxième fond et, enfin, on fait le lit supérieur avec des petites pierres telles des graviers. On écrase proprement le tout et le résultat est un macadam magnifique."

Là-dessus le Conseil est stupéfié: M. Leclair venait de lui révéler, ce que tout le monde ignorait, lui le premier, avant le tour de Chicago, et les ingénieurs voyers plus encore que le Conseil même, ce qu'était, ce qu'est, ce qu'a toujours été le macadam, invention de l'Ecossais Macadam, mort en 1832, qui fit poser, il y a bien un siècle, son pavage dont l'usage répandu de par le monde entier, est connu partout, à part Montréal, où MM. Giroux et Leclair en apportent la découverte de Chicago!!

L'Album réclamant contre le faux macadam de Montréal en faveur du vrai si méconnu chez nous, aurait tout aussi bien instruit ces échevins voyageurs que la visite de Chicago.

En vérité, Pères Conscrits de Montréal, vous ne lisez pas suffisamment l'Album qui ne vous coûterait pourtant que 5 cents hebdomadairement.

Et que de gaffes vous sauverait cette lecture modeste, plus économique encore qu'un voyage même avec permis de passer du G. T. ou du C. P. R.

JEAN SANS RESPECT.

BRIN DE LOGIQUE

Nous allons répétant sans cesse
Que l'or ne nous rend point heureux.
Contentement passe richesse...
Hum! quand on a l'estomac creux,
Il est malaisé, je suppose,
De se montrer bien satisfait;
A danser devant le buffet,
On ne voit pas la vie en rose.

L'argent ne fait pas le bonheur,
Pourtant il est notre sauveur:
Sans lui, point de feu, point de miche.
Ah! ne l'oublions pas, l'argent,
Fait le bonheur de l'indigent,
S'il ne fait pas celui du riche!

SCEPTIQUE.

Echos d'Amérique

Au Canada

Monsieur Honoré Beaugrand, ancien maire de Montréal, officier de la Légion d'honneur, homme d'épée et de lettres, journaliste de carrière, etc, vient de mourir en pleine maturité en notre ville.

C'est assurément une grande perte que fait notre pays, le regretté défunt, un intellectuel d'élite, possédant les qualités essentielles qui font les grands patriotes et les hommes de progrès.

Afin de rendre un dernier hommage à sa mémoire, nous publions d'autre part, et presque textuellement, d'excellentes notes biographiques, que nous empruntons au journal montréalais le "Canada."

En présence du deuil cruel qui frappe la famille Beaugrand, nous lui offrons nos plus sympathiques condoléances, et celles de la Revue.

* * *

La conférence interprovinciale canadienne, composée des premiers ministres de nos provinces, assistés de quelques collègues, siège en ce moment à Ottawa, dans la salle des comités du Sénat. Un comité a été formé par les membres de la conférence, chargé de présenter une résolution au gouvernement fédéral, tendant à faire augmenter le subside que celui-ci accorde aux provinces. L'hon. Lomer Gouin, premier ministre de cette province, occupe le fauteuil présidentiel. Après plusieurs heures de travail, le comité en est arrivé à des résolutions qui

Feu HONORE BEAUGRAND
Ancien Maire de Montréal, homme de lettres, officier de la Légion d'honneur, décédé le 7 octobre 1906.

contiennent les mêmes principes que ceux formulés en 1903 dans le même but. Sir Wilfrid Laurier et ses collègues prendront le temps voulu pour étudier les desiderata provinciaux. Rien de positif n'a encore transpiré quant à la teneur des amendements adoptés par le comité de la conférence interprovinciale.

* * *

La lutte sanglante qui s'est produite le 8 du courant à Buckingham, Québec, entre les grévistes des scieries McLaren et la police chargée de défendre les ouvriers non unionistes, contre la violence des dits grévistes, est un des plus tristes et des plus tragiques événements qui soient survenus au Canada.

Atroce, indigne de notre peuple pacifique, a été la bataille en règle dont nous parlons, et à laquelle prirent part 200 ouvriers et 40 policiers armés. Résultat: plusieurs morts et plusieurs blessés de part et d'autre. C'est pitoyable au possible. Nous ne connaissons pas encore les détails de l'affaire, cependant, basant notre opinion sur le compte rendu d'un confrère, il nous semble qu'à Buckingham la police a joué trop vite du revolver. A-t-elle fait les sommations voulues; a-t-elle agi avec sang-froid? L'enquête l'établira. En dernière heure, nous apprenons que la petite ville de Buckingham sera occupée militairement par trois cents soldats, sous le commandement du colonel Hodgins, D. O. C.; et que cet officier aura à sa disposition une mitrailleuse à tir rapide.

Les messieurs McLaren jouiront-ils en paix de leurs millions gagnés par la sueur des Canadiens? C'est douteux, car leur conscience leur reprochera probablement la mort d'ouvriers qui n'avaient qu'un tort, réclamer l'amélioration d'un sort fait en grande partie de rudes labeurs et de privations. L'ère des grèves aura-t-elle aussi chez nous ses crépuscules sanglants? Hélas! nous marchons évidemment à pas de géants vers le progrès, soutenu par des forces armées éprises de boucheries...

* * *

En fait de police, nous l'avons déjà dit, celle de Montréal est excellente. Ce n'est pas encore elle qui laisserait impunément voler un éléphant blanc, et qui émoustillerait la verve d'un Marc Twain. Il est vrai, toute une famille italienne disparait comme par enchantement, après un meurtre, et nos policiers ne la retrouvent pas, mais c'est pure bagatelle. Nous ne parlerions pas de nos policemen, aux vertus transcendantes, journellement reconnues par nos bons reporters, si—il y a un si, il y en a même plusieurs — si l'on ne risquait de se faire égorger en plein centre de Montréal même sur les six heures du soir. La chose est arrivée ces jours derniers coin des rues Craig et St Charles-Borromée. Voilà pourquoi, tout en admirant comme il convient nos gloires policières, nous souhaitons qu'elles tirent encore un peu plus dans le collier du devoir, pour que, prochainement, nous puissions grimper sur les tours de Notre-Dame, et clamer à la face du monde, le cliché usé par nos journaux: Montréal a une police unique, enviée, d'élite, extraordinaire, digne de mâter les plus grands malandrins de la Terre, et c'est pourquoi ils viennent à elle.

* * *

A propos d'ordre public, passons à l'ordre des choses, pour admettre que notre administration n'aura bientôt rien à envier à celles des pays qui donnent le la de la routine.

Jusqu'ici, par exemple, nous nous figurions qu'une ville était bâtie selon un plan préconçu et arrêté par ses autorités municipales. Nous étions sans doute dans l'erreur, au moins quant à Montréal, si nous tenons compte d'une remarque faite en notre Hôtel de Ville, à la commission des chemins, et des réparties qu'elle a porvoquées de la part de notre inspecteur de la construction métropolitaine, et de l'ingénieur en chef de notre ville.

Selon ce dernier, le propriétaire d'un terrain urbain aurait le droit de bâtir à sa guise, sans tenir compte de l'alignement des rues, etc. C'est, assurément d'un esprit libéral, trop libéral, et, pour s'en venger, Montréal a le droit de refuser les rues résultant d'une telle suite de constructions capricieuses. Les rues, leur refus. Nous croyons faire un vilain rêve. Ou nous n'y entendons rien, ou nous avons droit de supposer que: dans une bonne organisation municipale, les rues nouvelles devraient être tracées au préalable par l'autorité, leur service de voirie établi, et l'alignement des immeubles fixé d'avance. Autrement, on arrive à des résultats aussi barbares en leur pittoresque, que les cités temporaires des Huns, ou certaines villes Siciliennes, véritables dédales d'impasse, chers aux lazaroni de là-bas, à qui les moindres recoins ombreux servent de gite.

L'administration, tout comme la facilité chez l'écrivain, a du bon, pourvu que l'on ne s'en serve pas trop. Nos édiles feraient bien de se pénétrer de cet aphorisme, afin de nous donner des rues qu'ils n'auraient acceptées de personne, mais qui seraient des rues, de belles rues, par dessus le marché.

Aux Etats-Unis

Encore une fois, l'Angleterre vient de donner tort aux législateurs d'une de ses colonies autonomes, pour faire plaisir aux Etats-Unis, dont, à tout prix, elle veut conserver les bonnes grâces. Vous ne l'ignorez peut-être pas s'il existait à Terre-Neuve une question des pêcheries franco-anglaises; il en existe aussi une anglo-américaine, que la métropole britannique a résolue au grand désagrément de la population maritime de Terre-Neuve.

D'après le tout récent "modus-vivendi" qu'ont agréé M. Reid, ambassadeur américain à Londres, et le Foreign Office, agissant au nom de sa colonie de l'Atlantique nord, — et contre le désir de celle-ci, — les pêcheurs américains sont autorisés à se servir de chaluts dans les eaux britanniques américaines.

Or, Terre-Neuve, désireuse de protéger ses pêcheurs, avait voté deux lois importantes: l'une prohibant aux Américains l'usage des cha-

luts; l'autre défendant aux navigateurs de l'île de prendre service à bord des navires de pêche yankees.

L'Angleterre n'a tenu aucun compte de ces lois locales, et, par le "modus-vivendi", elle permet à nos voisins tout ce qu'ils désiraient: pêcher au chalut, et s'assurer les services de matelots de Terre-Neuve.

En retour, les Américains conviennent de ne pas pêcher le dimanche; de payer des droits plus élevés; et de faire rapport à la douane, de l'arrivée à destination de leurs pêcheurs. Seulement, l'inclémence du climat s'opposant souvent à cette dernière formalité, messieurs les neveux de l'oncle Sam, devront s'en rapporter à leur conscience pour savoir quoi faire.

On pourrait difficilement être plus coulant que l'Angleterre quand elle le veut; les Américains ont assez d'esprit pour le reconnaitre; et les gens de Terre-Neuve aussi, croyons-nous...

Qu'on s'étonne, après de tels procédés, si, un jour, les colonies britanniques finissent par réclamer une indépendance absolue!

Le "modus-vivendi" anglo-américain, durera sur la côte de Terre-Neuve pendant toute la saison de pêche de cette année.

* * *

A Cuba, l'intervention américaine fait déjà sentir son influence bienfaisante. Apeurés par la perspective d'une occupation étrangère permanente, messieurs les Cubains, couleur café au lait, rentrent dans leurs peaux d'agneaux, à quelques factions qu'ils appartiennent.

Le ministre de la guerre américain, M. Taft, gouverneur provisoire de la Perle des Antilles, ayant montré les dents, ayant fait et faisant venir des troupes, dont on a mesuré la valeur il y a sept ans, modérés et révolutionnaires cubains baissent la tête et tendent l'échine.

Déjà les guérillas rebelles déposent les armes. Tout fait prévoir l'entière pacification de l'île, lorsque, bientôt, M. Magoon, nommé par le président Roosevelt, remplacera M. Taft à Cuba, jusqu'à apaisement parfait de la fièvre guerrière qui s'était emparée des insulaires.

En voilà une de leçon, messieurs les cubains! Si vous avez pour deux sous de jugeotte, et la seule ombre d'un patriotisme de bon aloi, il est probable que vous hésitiez à renouveler vos polissonneries politiques, panachées de brigandage.

Avis donc aux turbulentes petites républiques latines de ce continent; Jonathan a pris son rôle de "cop" au sérieux. Le singe des Andes, ce brave M. Castro, devrait y songer tout particulièrement.

Certes, ce métis est suffisamment millionnaire pour se retirer des affaires; cependant, comme les Américains sont gens pratiques, le dictateur vénézuélien devrait prévoir la confiscation de ses biens, le cas d'intervention des Etats-Unis échéant, cela, afin de solder les notes de son peu scrupuleux gouvernement.

Réfléchissez M. Castro, réfléchissez, à bientôt peut-être votre tour.

* * *

Parfois, il nous arrive d'entendre médire des choses de l'art, nous en sommes tout contristé, d'autant plus que, sincère en nos opinions, et aimant profondément les saines manifestations artistiques, nous désirons voir se propager le culte du beau. Néanmoins, nous en arrivons à rougir de ce qui nous paraît être de la tiédeur de notre part, à l'égard du dit culte, lorsque nous nous avouons ne pas l'aimer assez pour lui voir servir de piédestal au génie des voleurs (sens propre du mot), de notre époque. Naïf nous sommes, naïf nous resterons! Car, ne voilà-t-il pas que, par amour de belles toiles, de charmantes statuettes volées avec virtuosité, on va consacrer la loi du voi international, presque l'honorer publiquement.

La célébration de cette fête étrange, à morale douteuse, aurait lieu au delà de notre frontière sud, ce qui ne nous étonne qu'à demi, les Américains étant fort entichés de l'art ancien et moderne.

Veuillez lire le communiqué auquel je fais allusion:

"On annonce à New-York, qu'une vente de tableaux d'une importance extraordinaire aura lieu prochainement aux Etats-Unis. Il s'agit de la vente de la "collection" du célèbre cambrioleur "Jack Carr", dont les exploits pourraient former un volume entier. "Jack Carr était le chef d'une bande de voleurs d'une adresse peu commune, qui ont réussi, en peu d'années, à faire disparaître des musées ou des expositions de peinture, en Angleterre, un bon nombre de toiles de maitres. On a longtemps cru que ces toiles étaient perdues; parmi elles se trouvent des tableaux de Rembrandt, Boucher, Nattier, Reynolds et Rubens.

"On se rappelle que c'est Carr qui organisa le vol du portrait de la Duchesse de Devonshire peint par Gainsborough. Ce portrait, volé le 25 mai 1876, aux salles d'exposition de William Agnew & Sons, à Londres, fut restitué en 1901 seulement, contre une rançon de $25,000.

"John Carr est mort, il y a quelques mois, à la prison de Copenhague, où il était incarcéré pour vol au préjudice d'une banque de Liverpool. Le célèbre cambrioleur laissait une fortune de $300,000 et une collection de tableaux de maitres dont il n'avait pas trouvé l'occasion de se défaire à des conditions favorables.

"A quel héritier est allé la fortune et la collection de tableaux de Jack Carr? Nul ne le sait, mais le bruit court avec persistance que cet héritier qui semble doué de quelques-uns des dons de Jack Carr, a réussi à faire entrer la collection de tableaux aux Etats-Unis, où ils seront mis en vente.

"Les toiles célèbres que depuis si longtemps l'on croyait perdues, vont donc reparaitre dans les galeries de peintures américaines."

C'est ça, hein! Et que diront les anciens propriétaires de ces tableaux? Est-il juste que ces chefs-d'oeuvre ne leur soient pas rendus? Sera-t-on consolé parce que ces toiles de maitres auront passé aux mains des Américains, tout uniment de par la vertu des dollars? Nous en doutons.

Il faut cependant admettre que si les choses se passent comme on le dit, rien ne s'opposerait plus à ce que les plus grands vols se commissent dans les quatre autres parties du monde, pour, ensuite, servir à flatter le goût généreux des yankees.

Tenez vos trônes, souverains du vieux monde, sinon, on pourrait vous les subtiliser un de ces jours, pour y faire asseoir les milliardaires de New-York, désireux de se payer une fantaisie un peu coûteuse. Au fait, si, comme on le corne sans cesse à nos oreilles, l'argent fait la puissance en ce monde, les plus grands souverains de la terre ne sont-ils pas réellement aux Etats-Unis?

* * *

Souvent, comme vous venez de le voir, nous faisons allusion à la fortune américaine, pour que vous ayez des idées plus précises sur cette fortune, nous empruntons quelques chiffres à une récente statistique publiée par le ministre du commerce des Etats-Unis. Statistique qui résume les résultats du recensement de la richesse aux Etats-Unis pour l'année 1900.

D'après les renseignements fournis, la valeur totale des manufactures des Etats-Unis est estimée à 13 milliards de dollars; la valeur des produits agricoles à 3 milliards trois-quarts et celle des produits des mines à environ 1 milliard de dollars.

La richesse totale était évaluée, en 1870, à 30 milliards de dollars; en 1880, à 42 milliards et demi; en 1890, à 65 milliards; en 1900, à 94 milliards. D'après ces chiffres, la richesse par tête d'habitant a ainsi passé des 780 dollars en 1870 à $1,235 en 1900.

Ajoutons enfin que le chiffre du commerce intérieur des Etats-Unis, en 1905, est évalué à près de 24 milliards de dollars, chiffre équivalent à celui du commerce international du monde entier et que, pour l'année 1906, la richesse totale du pays est prévue à plus de 100 milliards de dollars.

M. BERTHELOT
Savant français universellement connu. Membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, Grand-croix de la Légion d'honneur, Ancien ministre des affaires étrangères.

LA MANSARDE DE VICTOR HUGO
La mansarde qui abrita les débuts de Victor Hugo vient d'être retrouvée presque intacte, 30, rue du Dragon, à Paris, par M. Olivier de Gourcuff, président des Hugophiles.

EN RUSSIE. — Général Gerschelmann, nouveau gouverneur de Moscou.

C'est gentil, n'est-ce pas? Pas assez, toutefois, pour empêcher le paupérisme, pour empêcher que des gueux tombent d'inanition, à l'ombre des monceaux d'or de quelques-uns de leurs concitoyens, sous le drapeau d'un pays qui compte trop de Crésus.

Ainsi va et ira toujours le monde! C'est paraît-il dans l'ordre des choses. Hélas!

* * *

En Pensylvanie, le 4 du courant, le président Roosevelt, par une pluie battante, a harangué la foule à Harrisburg, à l'occasion de l'inauguration du nouveau Capitole de cet Etat. Cet édifice s'élève sur l'emplacement qu'occupait l'ancien Capitole, détruit par un incendie en 1897. Il est un des plus beaux des Etats-Unis; ayant coûté $13,000,000. Ses murs sont décorés par des peintures des fameux artistes Edwin Abbey et Violet Oaklev,et une statue signée par le renommé sculpteur George Gray Barnard, y sera prochainement dévoilée. La longueur totale du Capitole d Pensylvanie est de 525 pieds; sa largeur de 251 pieds; et son dôme s'élève à 291 pieds.

Très acclamé par l'immense foule qui l'entourait, le président des Etas-Unis ne dit que quelques paroles, n'imitant pas en cela certain monarque d'outremer, (on devine lequel), toujours disposé à lâcher des périodes ronflantes, terrifiantes, évocatrices de carnages, lorsqu'il est devant son peuple.

M. Roosevelt a mérité un bon point de plus.

L. d'ORNANO.

UNE IMPORTANTE DÉCOUVERTE

L'Exploration du Major Moodie dans la Baie d'Hudson, par Istivie

Femme de Fullerton

Il y a quelque temps, le major Moodie, gouverneur des établissements de la baie d'Hudson, réussit à contourner le nord de la péninsule du Labrador.

Après avoir franchi le détroit d'Hudson, traversé la baie, au sud des îles Coats et Southampton, et longé la pointe extrême du Keewatin, il a pu gagner avec son navire l'Océan Pacifique.

Cette nouvelle découverte d'un passage au nord du continent Américain assurait des débouchés aux établissements situés sur les côtes de la baie d'Hudson et permettait d'en créer d'autres; car, jusqu'à ce jour, le principal obstacle était le manque de communication pour effectuer les ravitaillements et le transport vers le sud des fourrures, principal objet du commerce de ce pays. C'est à bord du navire à vapeur le "Neptune", commandant Low, que le major Moodie put effectuer son remarquable voyage, si gros de conséquences heureuses pour l'Angleterre, et c'est auprès du village indigène de Fullerton, situé dans la baie d'Hudson, que l'expédition dut hiverner. Le major Moodie a donc pu étudier de près les habitants de ce village, et c'est à ses observations que nous devons de pouvoir renseigner nos lecteurs sur ces peuplades dont personne encore n'a mentionné l'existence.

Aspect du village. — Les indigènes.

Quelques misérables huttes, de forme hémisphérique, faites de peaux de morses, tendues sur des perches de bouleaux constituaient ce village, à proximité duquel séchaient, étendues sur des cordes, faites de tendoirs de phoque, d'innombrables peaux de renards et de phoques.

Les indigènes, au nombre d'une cinquantaine, sont petits et vigoureux.

Les hommes, trapus, le visage huileux, portent les cheveux longs, coupés sur le front à la hauteur des yeux. Ils sont vêtus d'un pantalon et d'une veste en peau de phoque, dont le poil est tourné vers l'intérieur!

Les femmes, qui ont les traits fortement accentués, sont plus coquettes que leurs maris. Elles portent leurs cheveux lissés et tressés en deux longues nattes, ornées de coquillages minuscules et elles sont vêtues d'un pantalon très large de peau de phoque et d'une veste de renard bleu, ornée de broderies et de galons.

Un tablier festonné de pendentifs en verroteries multicolores cache en partie le pantalon.

Les principales occupations des indigènes de la baie d'Hudson sont la pêche et la chasse du phoque.

La chasse du phoque.

Pour capturer ce précieux animal, qui lui donne, non seulement sa chaude fourrure, mais encore sa chair pour le nourrir, sa graisse pour l'éclairer et le chauffer et ses tendons dont il fera son arc, l'indigène creuse un trou dans la glace et reste accroupi auprès de cette ouverture durant de longues heures, jusqu'au moment où le phoque sort sort pour respirer.

C'est alors qu'il le harponne...

Le travail de l'expédition.

Le major Moodie fit construire un poste près du village de Fullerton, où il laissa une partie de l'équipage du "Neptune", pour veiller sur le navire; et, avec l'autre, il s'engagea sur la banquise afin de rechercher un passage dans le Nord-Ouest pour lui permettre de gagner après la débâcle avec son navire, l'Océan Pacifique.

Pendant ce raid, il découvrit plusieurs îles qu'il annexa à l'Angleterre; et, un mois après avoir quitté le "Neptune", ils atteignaient le détroit de Chesterfield, qui relie la baie d'Hudson à l'Océan Pacifique.

Il ne lui restait plus qu'à retourner à Fullerton pour y attendre patiemment le moment où le "Neptune" pourrait refaire la même traversée que celle qu'il avait effectuée en traîneau, au travers de la steppe glaciaire.

Une aventure banale qui survint durant la longue nuit polaire, faillit coûter la vie à trois matelots de l'équipage du "Neptune."

Pendant que le major Moodie s'enfonçait dans le Nord, les marins qu'il avait laissés au poste du village de Fullerton pour garder le navire, faisaient souvent des randonnées de plusieurs milles à la recherche des renards argentés dont la fourrure a une valeur considérable.

Région explorée par le major Moodie

Un jour que trois d'entre eux s'étaient aventurés à plusieurs milles, sur la banquise, ils constatèrent avec stupéfaction qu'ils avaient laissé leur boussole de poche au poste de Fullerton.

Néanmoins, comme le ciel était constellé d'astres, ils ne s'en préoccupèrent pas outre mesure, et ils reprirent le chemin du "Neptune"; mais après une marche de trois heures la mâture du navire n'apparaissait toujours pas et, cependant, depuis une heure ils auraient dû avoir regagné le poste de Fullerton.

Le "master" Patrick Turner fit arrêter la marche et on se concerta: lui était certain d'avoir suivi la bonne voie, tandis que ses deux compagnons furent soudainement convaincus du contraire. Après avoir lancé une bordée de jurons à faire rougir un régiment de horse-guards, l'Irlandais Patrick décida dans son for intérieur que ses deux matelots n'étaient que des ânes bâtés et que lui seul, en vertu de ses galons de Master avait raison. En conséquence, on se remit en route; mais, hélas! vers le milieu de la nuit on n'était pas plus avancés. Que faire? Les trois hommes n'avaient rien pour se chauffer ou s'abriter.

Habitant de Fullerton

S'ils avaient emmené avec eux un traîneau, c'était afin de porter les peaux de renards tués et quelques provisions, constituant un repas, qui, d'ailleurs, avaient été absorbées depuis longtemps.

Néanmoins, les égarés dételèrent les chiens et ils s'accroupirent serrés les uns contre les autres derrière le traîneau; puis ils se couvrirent avec 'es quelques fourrures des animaux abattus le matin, et encore sanglantes.

La brise glaciale qui souffla toute la nuit les pénétrait jusqu'aux moëlles t leur figeait le sang dans les artères.

Rester plus longtemps immobile c'était attendre une mort certaine qui ne tarderait pas à venir. Le seul remède était de lutter contre le sommeil invincible qui s'était emparé d'eux et de réagir contre le terrible froid qui les engourdissait.

Patrick, conscient de sa responsabilité et de la lourde tâche qui lui incombait, donna aux deux hommes l'ordre de se lever et de battre la semelle et, malgré leurs protestations, il les obligea à courir autour du traîneau; lui-même donna l'exemple.

Tous se trouvèrent bien de cette gymnastique, mais ils ne purent continuer longtemps ce salutaire exercice et bientôt ils tombaient harassés sur le sol glacé. C'était la fin pour ces malheureux si personne n'était venu à leur secours, heureusement pour eux que le lieutenant Harrison, qui commandait le "Neptune" en l'absence du capitaine Low, s'inquiéta de l'absence prolongée du "Master" et de ses compagnons et envoya un officier et quelques hommes à leur recherche. Après avoir relevé la piste des égarés, ils la suivirent pendant quatre heures et arrivèrent enfin auprès du traîneau derrière lequel ils trouvèrent les trois matelots évanouis.

Grâce au cordial énergique qui leur fut administré, ils revinrent à eux et purent être ramenés au poste de Fullerton.

Durant les longs mois qu'ils restèrent emprisonnés dans la banquise, les explorateurs se livrèrent à de nombreuses observations scientifiques qu'ils entrecoupèrent de distractions variées: pêche, chasse, etc.

De *Le Globe Trotter.*

LE SOLITAIRE DE HAVERSKERQUE

LÉGENDE FLAMANDE INÉDITE, DÉDIÉE A M. FLAHAUT, DU PAYS DES FLANDRES

Il avait fait trop chaud dans la journée : Un ciel éblouissant avec son bleu métallique, une atmosphère pesante de fournaise, un soleil de plomb qui écrase et suffoque.

Dans la forêt, sous le dôme épais du feuillage, on respire à peine ; pas la moindre brise pour agiter les feuilles.... Les oiseaux souffrent et leur chant a quelque chose de mélancolique et de plaintif. L'hirondelle rase du bout de ses ailes bleues l'eau immobile des étangs. Et dans leur prison de cristal, les poissons s'enfoncent bas, dans la fraîcheur.

Le soir tombe vite en ces jours orageux de juillet. Au loin, dans le demi-crépuscule de l'horizon, un nuage noir surgit, qui monte, qui s'étend, qui envahit le ciel avec des reflets sanglants et des franges de pourpre.

Puis il y a un silence profond, une immobilité complète dans la nature exténuée, malade.

Et tout d'un coup, comme des doigts enfiévrés, les feuilles s'agitent avec un murmure particulier qui dit toute leur angoisse. La brise promène son écharpe dans tout le ciel qu'elle balaye, elle confond ensemble les nuages sombres, et bientôt un éclair brille, le tonnerre gronde. Encore un tremblement dans la ramure ; encore un soupir des oiseaux dans les bois, et l'orage crève de toutes parts avec son déluge...

L'ermite n'était point descendu au hameau mendier son pain ! Sous sa hutte de mousse, à genoux devant une massive croix de chêne, il priait le Maître des tonnerres d'avoir pitié des pauvres voyageurs égarés dans la nuit !

Il avait un aspect vraiment mystérieux, quand les éclairs blafards mettaient sur son visage émacié, dans son regard suppliant, sur sa bure grossière, leur pâle lueur de mort. A sa

ceinture pendait un long chapelet de bois qu'il égrenait lentement. Des fouets, une corde noueuse, un cilice épais gisaient à terre.

L'ermite reposait son corps sur le sol nu, avec pour oreiller une bûche écorcée ; un banc grossièrement taillé, s'appuyait dans un coin de la cabane, près de l'âtre éteint.

A chaque éclair, tout sortait de l'ombre comme une apparition d'outre-tombe.

Au dehors la pluie faisait rage. Le vent soufflait en tempête. Les arbres craquaient sinistrement. s'abattant, leurs branches enlacées dans les branches de leurs voisins, et les éclairs leur dessinaient dans ces échancrures douloureuses, une effrayante nimbe de feu.

L'Ermite, toujours à genoux, les bras en croix, priait Dieu pour les voyageurs surpris par l'orage.

Après le bruit longtemps répercuté d'un coup de tonnerre, il entendit soudain heurter à sa porte.

—Ouvrez-nous, pour l'amour de Dieu !

Il se leva subitement, ouvrit la porte.

Deux hommes entrèrent, vêtus d'un manteau trempé par la pluie, leurs bottes couvertes de boue et de feuilles, un chapeau large, rabattu de toutes part...

—Frère, nous vous demandons l'hospitalité de votre chaumière pour quelques heures seulement.

—Entrez! Dieu vous amène! Voici un banc! Vous devez avoir froid sous cet habit mouillé?

—Ne vous mettez pas en peine, frère! Nos manteaux sècheront sur nos épaules...

Pendant qu'ils parlaient, l'ermite avait mis dans l'âtre des branches de sapin ; il battit le briquet et aussitôt le bois pétilla jetant dans la hutte une lueur gaie.

—Merci, frère. Dieu vous rende en bénédictions ce que vous faites pour nous!

—J'ai prié Dieu pour les voyageurs attardés dans la nuit, reprit humblement le solitaire : Dieu me fait la faveur de les envoyer sous mon toit, pour que je les serve... Mais vous devez avoir faim, Messeigneurs, ajouta-t-il en s'inclinant ; vous errez sans doute depuis longtemps dans la forêt?...

—Frère, garde ton pain, répondit un des voyageurs. Tu es pauvre...

—Il faut au pauvre donner à plus pauvre que lui. Vous avez faim, mangez! Je n'ai que du pain mendié et des fruits sauvages cueillis dans la forêt, mais ce que j'ai, je vous le donne de bon coeur.

—Tu es un saint, frère! Dieu te récompense!

Et sans écouter les paroles de remerciements que prononçaient les étrangers, l'ermite dressait sur un tronc d'arbre scié, ses deux seules écuelles de bois avec du pain et des fruits sauvages.

Les inconnus avaient déposé leurs manteaux près du foyer. Un pourpoint bleu leur serrait les hanches, des hauts-de-chausses rouges avec des galons verts descendaient jusqu'à leurs bottes; ils avaient dans leur ceinture des poignards engainés, avec une épée courte à leur côté gauche.

Ils se mirent à table joyeusement!

L'ermite, debout, les examina avec une curiosité soupçonneuse! Leur visage rude et hirsute, leur front partout cicatrisé, leurs yeux fauves ou brillaient de sinistres lueurs, leur nez aquilin qui dévoilait leur origine, leur accoutrement plutôt d'un guerrier que d'un voyageur, effrayèrent d'abord le solitaire.

Le comte de Flandre interdisait les combats, poursuivait les brigandages,et à cette heure l'ermite abritait sous son toit, peut-être, des brétailleurs ou des brigands! Puis il reconnaissait en eux des juifs détestés. Il eut un remords. Quoi! il nourrissait avec le pain de la charité chrétienne des ennemis du Christ et de ses fidèles? Quoi! il consentait à souiller sa demeure par la présence de ces juifs maudits?

Il allait éclater de colère, en voyant sur les lèvres des deux étrangers un sourire entendu et moqueur; mais il était seul, et puis en regardant sa croix de bois brut, il sentit dans son âme monter la miséricorde et le pardon. Dieu les lui envoyait dans cette nuit orageuse, il n'avait pas le droit de violer l'hospitalité.

—Messeigneurs, leur dit-il, mangez à votre appétit. Votre voyage est long encore peut-être!...

—Il faut que nous soyons avant le matin de l'autre côté de la forêt.

—Oui, l'heure presse... nous ne pouvons pas rester ici plus longtemps, dit l'autre.

—Oui, mais l'orage sévit encore!

Il ouvrit la porte. Une bourrasque vint qui s'engouffra dans la cabane et s'abattit sur la flamme en la faisant siffler.

—Pardieu! s'exclama-t-il en la refermant brusquement.

Au même instant un éclair illumina la forêt pendant quelques secondes, puis un violent coup de tonnerre secoua la cabane de l'ermite.

—Vous ne pouvez point vous mettre en route par ce temps affreux, dit le solitaire après s'être signé! Les arbres croulent dans la forêt. Il pourrait vous arriver malheur.

—Tu as raison, frère; mais c'est un bien fâcheux contretemps.

—Il faut partir, ami, interrompit l'autre. Après le lever du soleil il serait trop tard.

Ayant fait un signe que son compagnon comprit, il se retourna vers le solitaire.

—Frère, crois-tu que l'orage durera longtemps encore?

—Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu pareil ouragan de ma vie. Il est dangereux de s'aventurer dans la forêt maintenant. Reposez-vous ici! Quand le jour paraitra vous trouverez plus facilement votre chemin!

—Non, frère, il faut partir! Nous avons un message pressant. Connais-tu le sentier le plus rapide vers le hameau?

—Si vous ne craignez point l'orage, prenez le chemin qui côtoie l'étang et qui descend directement vers l'église du chapitre. Mais si vous voulez m'en croire, attendez au moins que la pluie ait cessé...

—Nos manteaux nous préserveront.

—Que l'orage soit fini...

—Bah! un air de combat avec un étincellement d'épées, mon frère!

—Car le vent...

—Crains moins pour nous, frère!

Ils s'étaient levés, avaient jeté leur manteau lourd sur leurs épaules, et le chapeau enfoncé dans la tête, ils prirent congé de leur hôte.

Au dehors, le ciel était rouge de feu; le grondement du tonnerre roulait dans la forêt comme s'il eut glissé sur les rochers ou tourné autour des arbres.

—Allons, frère, merci de ton hospitalité! Dieu te récompense.

—Bon voyage, Messeigneurs, Dieu vous tienne en sa sainte garde et vous évite des dangers.

Les deux inconnus eurent un éclat de rire bruyant qui se perdit dans la tourmente, puis ils s'engagèrent presque à tâtons dans le sentier en pente.

—Solide le bâton... On en a bien besoin dans des chemins détrempés, boueux, glissants! Un bâton de moine porte toujours bonheur, dit le premier.

—Arriverons-nous avant l'aurore ? demanda son compagnon.

—Dans une demi-heure, nous serons à l'église du chapitre.

—Nous ne pouvions pas manquer cette occasion.

Et tout en devisant de leurs projets mystérieux les voyageurs descendaient rapidement la route qui conduit au hameau.

Quand ils furent arrivés près de la maison du vieux sonneur, l'un d'eux s'arrêta, regardant et écoutant.

—Tout dort, dit-il.

La nuit ténébreuse favorisait leur brigandage. Ils entrèrent dans l'église.

—Tu ouvriras le tabernacle!

—Oui.

Ils s'avancèrent dans l'ombre, silencieusement. La lampe du sanctuaire jetait sa petite lueur suppliante dans l'immense nef obscure. On eut vu les ombres des sacrilèges se coller fantastiques et déformées sur les grands murs blancs.

Ils s'arrêtèrent devant l'autel. L'un d'eux força la porte du tabernacle, enleva le ciboire et les calices, enfouit son butin dans un sac de toile grossière caché sous son manteau et sortit.

Quand ils furent sur le parvis de l'église, un éclair épouvantable les enveloppa d'une lueur sinistre, un violent coup de tonnerre fit trembler la dalle.

—Nous aurions le droit d'avoir peur, dit ironiquement celui qui avait ouvert le tabernacle, si nous ne portions avec nous le Dieu des chrétiens.

Puis s'éloignant rapidement, ils disparurent de nouveau dans la forêt...

. . . . . .

Le matin calme et soulagé se colorait déjà des blanches clartés de l'aube, les dernières gouttes de pluie aiguayaient les feuilles de houx et les boutons de roses... Le vieux sonneur se rendit à l'église pour tinter l'angelus.

Il aperçoit le tabernacle défoncé... les vases sacrés ont disparu. Il pousse un soupir, il trébuche... Un bâton s'embarrasse dans ses jambes... Dieu! le bâton de l'ermite!...

Alors il court dans le hameau, il porte la nouvelle partout: le solitaire de la forêt a commis le vol sacrilège, il a oublié sur les marches de l'autel son bâton, celui qui l'aidait à venir mendier son pain.

On se rassemble, on s'arme de gourdins, on monte dans la forêt.

L'ermite est à genoux, les bras en croix!

On enfonce la porte de sa cabane, on se précipite sur lui. " L'hypocrite!... le sacrilège!... l'infâme voleur! "

Lui ne comprend rien à tout cela!

—Que me veut-on? demande-t-il.

—Hypocrite, tu as volé le saint ciboire, le calice et les hosties!

—Moi? grand Dieu!

—Oui! voyez donc comme il voudrait nier!... Et ton bâton, misérable? Tu l'avais oublié... ce bâton, c'est bien le tien

Et l'ermite baisse les yeux.... Il veut supplier.

On l'entraine... on le hue. " Qu'on le pende! " crie la foule exaspérée.

—Le chapitre jugera cet homme, dit le vieux sonneur.

La foule s'apaise, elle suit morne et souffrante, le malheureux sacrilège. Elle prie Dieu d'épargner le hameau, de ne pas venger son sanctuaire profané...

Puis l'on arrive sur la place, devant l'église! Le chapitre des chanoines s'est assemblé, en aube blanche et en étole d'or. Il va juger le malheureux.

L'ermite s'avance, la tête courbée. Il entend l'insulte qui monte de toutes les bouches... il entend la parole accusatrice du doyen.

Est-ce qu'il peut prouver, lui, son innocence? Il n'y a qu'un témoignage, et ce témoignage est contre lui.

Alors il se tait. Il accepte en silence l'humiliation et l'injure. Il sait, à cette heure, quels sont les malheureux qui ont accompli, pendant la nuit d'orage, l'exécrable profanation. S'il les dénonce, on ne le croira pas. Où sont ces étrangers? Ils ont fui peut être au galop de leurs chevaux... Quand même la marée-chaussée inonderait le comté de Flandre, on ne les retrouverait pas. L'or du ciboire et des calices sera fondu, on prendra les perles précieuses pour les sertir sur des bagues ou sur des colliers: les juifs ont des laboratoires d'alchimistes que nul ne connait.

Il ne peut rien invoquer pour se défendre, et il accepte le châtiment afin d'expier le crime de ses hôtes. Il sait qu'il va mourir ; mais il mourra en victime.

—Frère, dit le doyen des chanoines ; vous ne dites rien pour votre défense. On vous accuse d'avoir volé le ciboire et les calices. Nous avions cru en votre sainteté; ce n'était donc qu'hypocrisie? La charité des fidèles vous donnait le pain de chaque jour, et vous avez volé l'or de nos églises, pour je ne sais quel projet honteux! Si vous êtes innocent, frère, prouvez-le! Mais votre bâton vous accuse et vous condamne!

Frère, Dieu réclame votre mort... Préparez-vous à paraitre devant lui. Quand l'horloge de l'église sonnera les douze coups de midi, le bourreau vous pendra haut et court.

—Je suis innocent du crime qu'on m'impute, cria-t-il d'une voix forte.

Une huée de toute la foule couvrit sa protestation.

—Je suis innocent, répéta l'ermite... Je meurs en victime.

. . . . . .

La foule anxieuse n'a pas bougé... Elle attend l'exécution du condamné. L'ermite a été jeté en prison. Ces quelques heures qu'on lui laisse, il les passe à prier Dieu sans larmes et sans défaillance.

Le soleil marque bientôt le milieu du jour.

Les chanoines et le clergé, la croix en tête, reparaissent sur le perron de l'église, devant la potence.

On amène le condamné.

—Frère, nous vous le demandons à nouveau, êtes-vous innocent?

—Je suis innocent du crime qu'on m'impute.

—Frère, prouvez votre innocence!

Le célibataire reste, la tête penchée, silencieux!

—Frère, puisque vous allez mourir, déclarez au moins, où vous avez caché les vases sacrés.

—Je suis innocent, clame-t-il encore.

—Frère, vous mourrez impénitent. Songez que vous allez comparaître au tribunal du Christ...

—Je suis innocent...

—Et qu'il vous condamnera au feu de l'enfer.

—Je suis innocent... J'en prends Dieu à témoin!

Un silence profond règne sur la foule...

Le doyen du chapitre attend.

—Frère, l'heure de la justice est arrivée: vous allez mourir. Bourreaux, emmenez-le!

Maintenant, l'ermite garrotté, est entraîné vers la potence, tandis que le cortège rentre dans l'église.

Au pied du gibet, il regarde la foule avec compassion. Il écoute... avec une sorte d'inspiration.

Dans la nef retentit le *Te Deum* d'actions de grâces, les orgues jettent leurs notes retentissantes, jusque sur le parvis, puis les cloches sonnent à toute volée.

Alors le solitaire lève les bras au ciel.

—Frères, dit-il, je meurs innocent du crime qu'on m'impute.

Vous, orgues qui résonnez si joyeusement à ma mort, au nom de Dieu qui va me juger, vous resterez muettes désormais...

Vous, cloches qui sonnez mon glas funèbre, au nom de Dieu qui va me juger, vous ne tinterez plus!...

Frères, je vous pardonne... Au revoir... au ciel!

Le premier coup de midi sonna.

Le bourreau tira la corde, hissa le corps du solitaire, et la foule, pleurant, se dispersa...

. . . . . .

Et depuis, les maitres musiciens ont en vain touché l'ivoire des orgues... en vain les vieux sonneurs ont mis leurs cloches en branle: tout ce qui s'était réjoui à la mort de l'innocent, resta muet pour toujours.

Si vous allez, un jour, au beau pays de Flandres, demandez au laboureur penché sur sa charrue; il vous contera, comme je l'ai contée, vous désignant en même temps du doigt la place de la vieille église, la légende du solitaire d'Haverskerque.

Et dans la simplicité de sa croyance, il vous dira peut-être qu'il n'y a pas longtemps que les orgues et les cloches maudites ont disparu... on ne sait où!...

GASTON LEURY.

Un double lynchage en Georgie

DE temps en temps la presse canadienne signale des cas de lynchage, survenus dans les Etats du sud de l'Union américaine; presque toujours, et avec raison, elle réprouve ces excès, que les lois des Etats-Unis s'efforcent de combattre; il n'empêche que le lynchage est encore trop pratiqué en Georgie et ailleurs. La page que nous donnons ici, due à la plume de notre confrère parisien Talloire, fort au courant des moeurs américaines, montrera jusqu'où peut aller la cruauté de fermiers Yankees exaspérés par le meurtre d'une famille de fermiers blancs, tués, sans pitié, par des nègres aux instincts de brutes.

* * *

Statesboro est une petite ville assez florissante de l'Etat de Georgie, qui fait partie des anciens "Etats à esclaves". Les nègres sont donc fort nombreux dans les campagnes. Ils y forment des centres de population où les blancs ne s'aventurent qu'armés jusqu'aux dents, et jamais après la tombée du jour.

Une haine latente divise les deux éléments ethniques; elle se manifeste en toutes occasions. Un blanc qui monte en tramway ou en chemin de fer ordonnera au nègre qui aurait eu l'audace de prendre place dans le véhicule, de sortir sur-le-champ..

Le nègre prendra sa revanche quand il pourra, et presque toujours sournoisement. Quand un blanc s'aperçoit un matin que la queue de son cheval favori a été coupée, ou que sa croupe a été tailladée d'un coup de couteau, il peut être certain que le méfait a été exécuté par une main de "negro" ou de "nigger", les deux termes méprisants qu'il applique aux gens de couleur, quel que soit d'ailleurs leur degré d'éducation ou leur situation de fortune.

Malheureusement, cette haine fatale se manifeste par des actes plus criminels...

Lorsque la population du "county" de Statesboro apprit qu'une famille de fermiers blancs, M. Hodge, sa femme, et leurs deux enfants, avaient été massacrés dans la nuit par des malfaiteurs inconnus, blancs et noirs tremblèrent, les uns de colère, les autres de peur.

Les "white men" sentaient que l'heure des grandes résolutions venait de sonner, qu'il leur faudrait imiter les villes voisines et "take the law into their own hands", expression énergique que l'on pourrait traduire par la locution usitée: ils comprenaient qu'ils auraient à se faire justice eux-mêmes!

Quant aux "niggers", ils savaient bien que le sang demande du sang, et que, si les auteurs de ce crime odieux étaient de leur race, ils seraient tous exposés aux vengeances des blancs.

Il faut dire ce qui est. Les autorités locales firent tout ce qu'il était humainement possible de faire pour que la loi fût respectée. Dès l'annonce du crime, elles demandèrent au gouvernement de l'Etat d'expédier d'urgence un détachement de troupe.

En même temps, le shérif Kendrich, aidé par ses "constables" (gendarmes élus), procédait à une enquête qui ne tardait pas à aboutir. Dans les quarante-huit heures qui suivirent le massacre de la famille Hodges, les assassins étaient découverts, arrêtés et emprisonnés: c'étaient le nègre Paul Reed et le quarteron William Cato.

Cette promptitude déjoua les projets des "Vigilants", nom que l'on donne aux citoyens d'une ville qui veillent à la punition des coupables et organisent les lynchages. Car les Vigilants de Statesboro s'étaient proposé de pendre les deux nègres sans leur faire l'honneur d'un jugement, même sommaire.

Poursuivant sa tactique, qui était de se débarrasser le plus vite possible des deux meurtriers pour les envoyer dans une prison lointaine et les soustraire ainsi aux vengeances des blancs, le juge Daly convoqua immédiatement le jury, qui, dans ces Etats du Sud, est toujours composé de blancs, exclusivement.

Malgré les habiles plaidoiries des défenseurs, Paul Reed et Will. Cato étaient condamnés à mort, et l'on crut que la vindicte publique serait satisfaite. Elle ne le fut pas!

Le système des lois américaines est au moins aussi compliqué que celui des autres pays. Un condamné qui a quelque argent à sa disposition peut faire traîner la procédure pendant un an ou deux, en faisant appel sur appel. Et c'est une des raisons qui légitiment aux yeux de nombreux méricains la Loi du Lynch. Dans le cas qui nous occupe, les blancs de Statesboro avaient résolu que les deux nègres n'auraient pas de répit.

Quelques jeunes gens, ayant quitté le bal, surprirent les factionnaires et blessèrent même un gardien.

Et ce fut la populace, une fois encore, qui triompha de la loi!...

J'ai dit qu'un détachement militaire avait été mis à la disposition du juge Daly. Dans la nuit qui suivit le jugement, les soldats, au nombre d'une trentaine, gardaient les portes de la prison, une simple construction en briques. Ordre leur avait été donné de tirer à balles sur la foule, si une attaque se produisait contre la prison. Mais ces soldats étaient des blancs, et c'est dire qu'ils partageaient les haines et les préjugés de leurs congénères.

Sous prétexte de célébrer la condamnation des meurtriers, les Vigilants avaient organisé un bal à peu de distance de la prison. Les cris de joie et la musique ne tardèrent pas à faire oublier aux soldats la consigne donnée. Les uns après les autres, sauf deux ou trois désignés plus spécialement pour monter la faction, ils prirent le chemin de la salle du bal. On soupçonne bien que cette soirée dansante entrait dans le plan des Vigilants. A la pointe du jour, quelques jeunes gens se glissaient hors de la salle, surprenaient les factionnaires, brisaient les portes de la prison, et, malgré l'héroïque résistance d'un gardien, qu'ils blessèrent, enlevaient les deux nègres et les transportaient en dehors de la ville.

Pendant ce temps, d'autres Vigilants avaient préparé l'exécution. Ils avaient choisi dans la forêt prochaine une clairière au centre de laquelle se dressait un arbre mort, brisé jadis par la foudre et en partie consumé. Ils avaient en outre ramassé une quantité de branches sèches. Car le tribunal populaire avait décidé que, vu la grandeur du crime, le châtiment serait exceptionnel, et que les nègres, au lieu d'être pendus ou fusillés, seraient brûlés à petit feu!

Le lugubre cortège arrive sur les lieux du supplice. Reed et Cato se sont défendus en désespérés, le premier surtout, et leurs vêtements en lambeaux laissent voir leur puissante musculature. Ils ont compris que toute résistance était inutile, et les voilà résolus à mourir bravement, en défiant leurs bourreaux.

Même enchaînés à l'arbre qui sera leur bûcher, ils ne tremblent pas. Et c'est avec un suprême dédain qu'ils fixent leurs regards sur l'amateur photographe qui profite d'un premier rayon de soleil pour prendre un instantané! Ne dirait-on pas que le lynchage et ses apprêts sont conventionnels, que ces deux hommes "posent" devant l'objectif?

Mais voici qui est encore plus impressionnant. La main d'un Vigilant a approché une allumette des brindilles imbibées de pétrole. La flamme trace un cercle rouge autour des malheureux.

Lentement, le cercle se rétrécit. Les flammes s'avancent, lèchent les pieds des misérables, bondissent sur leurs vêtements en haillons, les mettent tous les deux à nu, puis montent à l'assaut de l'arbre, en produisant enfin des nuages de fumée qui cachent les contorsions des nègres.

Et la foule, aux alentours, pousse d'atroces cris de joie, tandis que le bois pétille, que les branches tombent de haut dans le brasier, et que l'air s'imprègne d'une épouvantable odeur de viande brûlée...

Par un raffinement de cruauté qui ne rend que plus odieux le double crime de Statesboro, et qui voue à jamais les habitants de cette ville à l'indignation de tous les honnêtes gens, les lyncheurs avaient préparé autour du bûcher de ces pompes à main qui servent à nos jardiniers.

A l'aide de ces instruments, les bourreaux arrosaient d'eau fraîche les suppliciés, pour que leurs tortures fussent plus lentes, pour que la mort ne mît pas trop tôt un terme à leurs souffrances.

Cette précaution prolongea de dix minutes le plaisir des uns, et le supplice des autres.

Mais enfin, le destin eut pitié des misérables: leurs têtes furent secouées par un dernier soubresaut, et les corps s'affaissèrent, retenus au-dessus des flammes par des chaînes d'acier.

Et l'oeuvre de destruction s'acheva lentement.

Bientôt, sous l'action du feu, les chaînons s'entr'ouvrirent; les cadavres, déjà réduits à l'état de momies parcheminées, s'abattirent tout de leur long dans les flammes, leur offrant un nouvel aliment...

Mais le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre que ce double lynchage mit le comble au ressentiment des nègres de Georgie.

A TRAVERS LA MODE

CHRONIQUE DE LA MODE

La différence la plus caractéristique entre la mode d'aujourd'hui et celle de l'année dernière, par exemple, est certainement le déplacement de la taille; il n'y a pas encore longtemps, la silhouette féminine offrait, en avant, une gibbosité qui n'avait, certes, rien de gracieux, et néanmoins était adopté par toutes les femmes, aussi bien par celles qui ont du goût, que par celles qui n'ont pas de goût du tout. On ne pouvait s'empêcher de songer à la poche de sarigue en voyant les corsages aussi ridiculement allongés, et la taille déplacée de façon anormale et inesthétique.

Tout se tient, en matière de toilette, comme dans les choses plus importantes. Cette vilaine mode qui détruisait la gracieuse ligne féminine, enlevait à la silhouette toute sa légèreté, tout son charme, résultait logiquement de l'adoption de l'affreux corset contre lequel les gens de bon sens ont mené une ardente campagne qui a fini par aboutir. Sous prétexte de favoriser les fonctions de la digestion et de la respiration, cet instrument de torture comprimait des organes d'une délicatesse extrême et causait des maladies si graves qu'il s'est attiré un tolle général et qu'il en meurt.

La forme droite devant, qui n'exerce pas de pression sur l'estomac, était une trouvaille heureuse; on l'a conservée; elle élargit la taille de quelques pouces, mais c'est un très petit inconvénient compensé par de sérieux avantages.

Du coup, la façon des corsages a complètement changé: la taille a repris sa place normale. La façon Empire qui fait remonter la ceinture sous les bras n'est qu'un artifice, un trompe-l'oeil: le corset est construit quand même selon les règles du goût assagi depuis la récente et fâcheuse expérience.

Quelles sont les qualités d'un corset bien établi? Il est facile de poser d'abord une règle générale.

Le meilleur corset est celui qui s'adapte le plus parfaitement aux nécessités particulières, qui dissimule le mieux les imperfections et fait le mieux valoir les agréments d'une taille bien prise et d'une jolie tournure.

Il faut donc à la corsetière une exacte connaissance de l'anatomie en général, une étude attentive de la conformation de chacune de ses clientes, une grande habileté et une grande sûreté de coupe.

Le corset d'une femme grande et mince ne peut ressembler à celui d'une femme d'une corpulence un peu trop développée.

Il serait bon que toutes les femmes fussent pénétrées de cette vérité.

Une personne de courte taille réussira peut-être à gagner un peu en hauteur, mais ce sera au détriment de son bien-être. C'est plutôt par les artifices de garniture de ses corsages qu'elle obtiendra le résultat qu'elle envie.

Pour donner de l'aisance, il faut que la taille du corset s'adapte à la taille de celle qui le porte.

Il faut ensuite — la souplesse est à ce prix — que le corset ne soit pas trop serré, il est utile de se répéter souvent qu'une jeune personne qui se serre, outre les accidents graves auxquels elle s'expose, risque de perdre sa fraîcheur et son charme; à l'âge du complet épanouissement, c'est-à-dire vers trente ans, elle aura le teint congestionné et le nez violacé.

Il est très sage, après avoir lacé son corset en double éventail, qui se resserre à la taille pour s'élargir au-dessus et au-dessous, de fixer le lacet, de façon à ce qu'il reste immobile. On échappe ainsi à la tentation de le serrer plus qu'il n'est prudent.

Comme le corset doit avoir un peu de jeu pour être facile à mettre et à enlever, on est toujours sûre de suivre les exactes prescriptions hygiéniques.

Le corset doit être coupé de manière à soutenir, il sera donc assez court. Les personnes fortes porteront un corset plus haut dans le dos, afin d'éviter les disgracieux bourrelets.

On porte beaucoup de corsets blancs, écrus ou gris, ce qui est élégant et soigné. Le nettoyage est plus facile que celui des autres corsets. La mode d'assortir le corset au jupon de costume subsiste toujours. Elle est très coquette mais, somme toute, peu pratique, lorsque le corset doit accompagner des dessous différents. Elle n'a rien du reste qu'une raison d'être fort discutable, puisque le cache-corset enlève l'harmonie de la couleur uniforme. Or, le cache-corset ne saurait être trop conseillé, il donne à la toilette une note soignée, bien préférable à l'aspect du corset et jupon de soie assortis.

Il faut éviter que les ornements du corset fassent épaisseur. Seules, les personnes minces peuvent donner la préférence aux garnitures de peluche; les autres choisiront un entre-deux à engrelure, une dentelle ou une simple broderie selon le degré d'élégance.

BLANCHE VALMONT.

Toilette pour soirée. — Robe en voile pointillé garnie d'entre-deux de Valenciennes et de petites Valenciennes ruchonnées. Choux en Valenciennes ruchonnée. De *La Famille*

LES OMBRELLES

Une femme de goût ne livre jamais au hasard les détails les plus infimes de sa toilette; tout y est combiné pour arriver à une harmonie parfaite.

Un des plus jolis accessoires de la toilette est assurément l'ombrelle et nous n'en parlerions plus, n'était l'essai qu'on a tenté en Europe de lancer la petite "marquise" montée sur manche en ivoire ou écaille. Elles sont très jolies, ces minuscules ombrelles, portées jadis par nos grand'mères, généralement en soie ou en dentelle, sur dessous de soie; leur principal défaut est d'être trop petites; très gracieuses, sans aucun doute, mais préservant très mal des ardeurs du soleil.

Prendront-elles réellement? Les reverrons-nous en plus grand nombre la saison prochaine? "Chi lo sa?" En tout cas, elles ont rencontré de redoutables rivales dans les ombrelles faites de volants déchiquetés, en tons dégradés et l'on ne peut encore dire lesquelles l'emporteront.

LES ECHARPES

Avec l'automne, l'air est plus vif, plus frais; aussi fait-on preuve de prudence en portant des vêtements chauds, des jaquettes, des manteaux. A un moment donné, les fourrures ne sont pas à dédaigner.

Mais, s'il est des soirées fraiches, les journées très ensoleillées sont parfois accablantes, et, pour éviter à nos constitutions plus ou moins délicates les brusques variations de température, l'écharpe, la simple écharpe de gaze suffit. Le boa, si joli, avec plumes d'autruche frisées, de teintes délicates, est aussi de bon usage.

Les boas en plumes de coq se portent moins, pour ne pas dire plus du tout; ceux en tulle illusion, fort seyants, sont trop fragiles, et il n'est rien de plus pratique que de revenir à la mode actuelle de cette année, qui est toute aux écharpes.

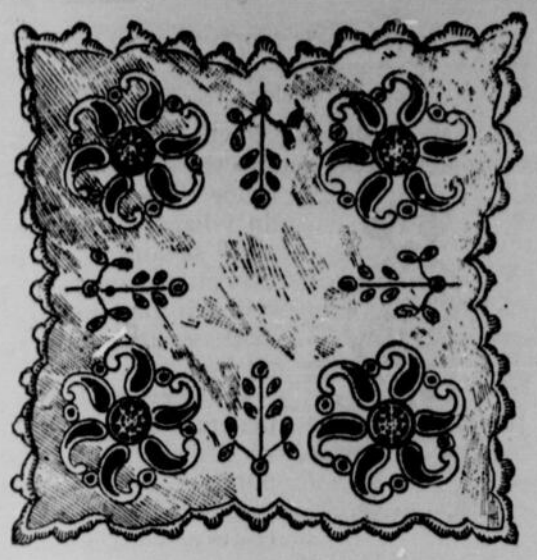
Gracieusement drapées sur les épaules, elles sont aussi élégantes que les boas; brodées, garnies de dentelles, d'un bord de marabout, en gaze brochée, peintes, imprimées, elles accompagnent fort joliment n'importe quelle toilette, se mettent le jour le soir, le matin, et toujours rendent de petits services discrets, mais très appréciables aux personnes un peu délicates.

PATRON No 516

Blouse simple pour jeune fille. Cette blouse peut se faire en flanelle d'opéra, etc.. Devant et dos avec plis, manche gigot à poignet. Matériaux 2 verges ½ en 48 pouces, grandeurs de 30 à 40 pouces de buste.

Pour recevoir ce patron en papier tissu il suffit de nous adresser 10 cents et de nous indiquer le numéro du patron, ainsi que le tour de buste. (N'oubliez pas de donner votre adresse et de signer lisiblement votre commande).

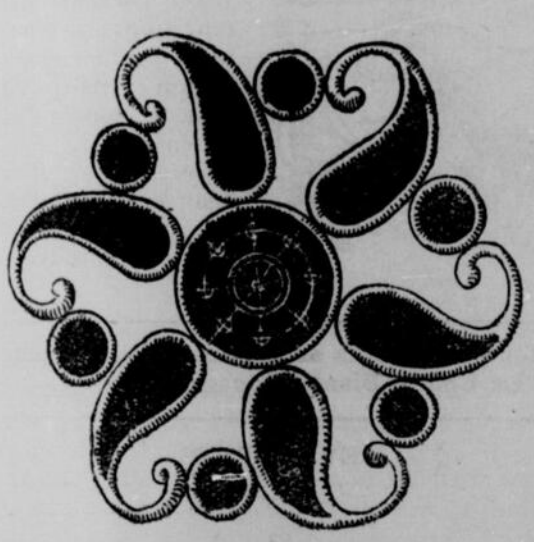
LA VIE AU FOYER



Dessus de coussin

De forme carré, ce dessus de coussin est orné d'un feston avec quatre motifs d'angle que l'on dispose entre des branches de broderie anglaise. Chaque motif est fait d'après le dessin représenté à grandeur d'exécution. Après avoir tracé les contours à points devant, on festonne les contours après avoir préparé les jours comme dans la broderie anglaise.

La roue du centre est faite au point à l'aiguille avec du fil à dentelle No 150. On jalonne les points d'après les indications du dessin et l'on fait des petites roues dans les intersections.



FORMULES DIVERSES

Traitement des verrues planes. — Ce sont des verrues aplaties, un peu rosées et s'accompagnant souvent de sécrétions huileuses ou graisseuses de la peau. Pour les guérir, on les badigeonne, matin et soir, avec le mélange :

Benzine	15
Soufre	8
Camphre	2
Acide salicylique.	1

M. S. A.

* * *

Comment guérir les migraines ? — Il faut traiter l'état constitutionnel et spécialement le neuro-arthritisme; adopter un régime alimentaire doux et régulier; entretenir la liberté parfaite du ventre; pratiquer, chaque matin, le "tub" ou mieux la douche écossaise. En se couchant, on prendra la pilule suivante:

Extr. de quinquina. . .	0.15
Poudre de rhubarbe . .	0.10
Ext. de cannabis . . .	0.01

M.

pendant six semaines de suite.

Si, malgré cela, la migraine se reproduit, on la combattra, le matin, par le cachet suivant:

Pyramidon	0.50
Phénacétine	0.15
Caféine	0.10
Ignatia pulv.	0.05

M.

pour un cachet, que l'on peut répéter une heure après, en cas de persistance de l'accès migraineux.

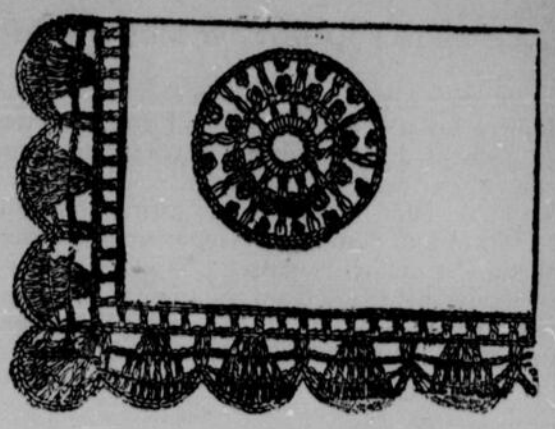
* * *

Comment éviter les maux de gorge à répétition? — Il suffit de faire, matin et soir, un gargarisme avec une cuillérée à café du mélange suivant pour trois quarts de verre d'eau bouillie tiède:

Glycérine pure	150
Chloroforme	25
Extrait de ratanhia . . .	20
Acide phénique neigeux	10
Menthol	4
Essence de sauge. . . .	2

M. S. A.

Les personnes qui n'aiment pas les gargarismes peuvent employer la même formule dans un pulvérisateur à vapeur bien conditionné.



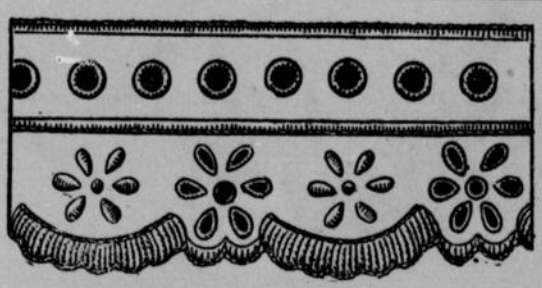
Le modèle dont nons publions ci-dessus un angle en grandeur naturelle se fait en toile granitée avec incrustations de rosaces et dentelle au crochet. Celle-ci s'exécute avec du coton plus ou moins gros, sur une chaînette ayant la longueur voulue.

1er tour: Alternativement 1 bride, 1 maille en l'air, sous laquelle on passe une maille.

2e tour : + Sur la plus proche maille en l'air du tour précédent, on fait une maille simple fort peu serrée (voir le dessin), 5 mailles en l'air sous lesquelles on passe 5 mailles, 4 brides sur la plus proche maille en l'air, 5 mailles en l'air sous lesquelles on passe 5 mailles. Recommencer depuis +.

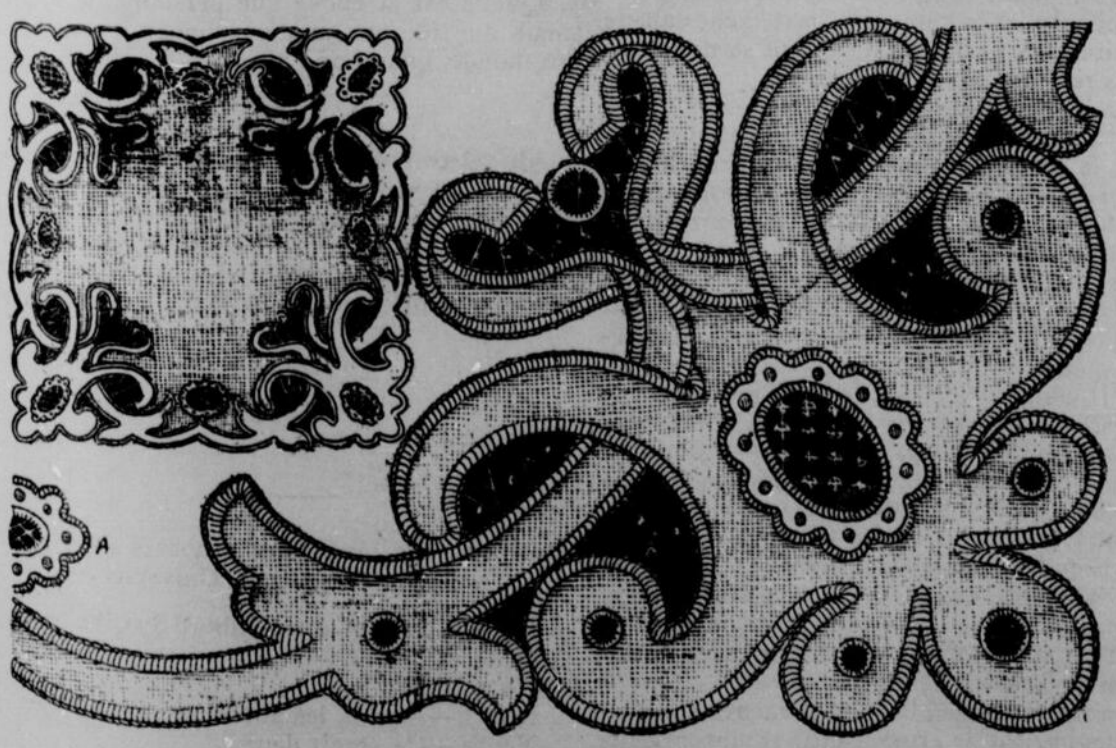
3e tour : + Une maille simple très lâche sur les deux côtés supérieurs de la plus proche maille simple du tour précédent, 3 mailles en l'air, 3 fois alternativement, 2 brides séparées, par 1 maille en l'air placées entre les 2 plus proches brides, 1 maille en l'air, plus 2 mailles en l'air. Recommencer depuis +.

4e tour: Une maille simple sur les deux côtés supérieurs de la plus proche maille simple du tour précédent, 1 maille de la plus proche maille simple du tour précédent, 1 maille en l'air, 5 fois de suite, alternativement 2 brides séparées par une maille en l'air. Ces 2 brides sont placées sur la maille en l'air séparant les 2 plus proches brides, 1 maille en l'air. Recommencer depuis +.



Bordure à l'anglaise

Cette jolie bordure se compose d'un large feston entrelacé de petites rosaces en broderie anglaise. Dans l'intérieur de chaque feston une petite rosace au plumetis s'intercale entre chaque rosace à l'anglaise. Sur le bord supérieur on fait un entre-deux composé de deux rangées de feston et d'une rangée de petits oeillets.



Petit napperon

Cet ouvrage est d'une exécution facile, il se compose de point de feston, de petits oeillets et de jours remplis de barrettes et de point de dentelle.

Le motif d'angle que nous publions en grandeur naturelle servira pour un ouvrage d'environ un pied carré. En répétant le trèfle de l'angle supérieur sur la longueur et alternativement avec la rosace ajourée A, on composera des chemins de table, dessus de buffet, tapis de table, etc.

On peut faire cette broderie sur n'importe quel tissu, selon l'usage que l'on veut en faire.

Comment fabriquer du papier désinfectant ? — Il s'agit de ces bandes, autrefois nommées " ruban de Bruges", actuellement "papier d'Arménie" et qui donnent, par l'allumage, une fumée odoriférante et purificative de l'atmosphère. On trempe, d'abord, une feuille de papier buvard fin, pendant un quart d'heure, dans une solution concentrée de nitrate de potasse (vulgo, salpêtre) et l'on fait sécher le papier sur un fil tendu. (Cette préparation a pour but de le faire consumer sans flamme). On le trempe ensuite "une heure" dans un mélange de teintures balsamiques ainsi composé: benjoin, tolu, myrrhe, santal, iris, cèdre, cascarille (parties égales), teintures auxquelles on ajoute quelques centigrammes de musc dissous dans une cuillerée de liqueur d'Hoffmann (mélange d'alcool et d'éther). Le papier étant sec, on le découpe en bandelettes "ad libitum."

POUR NOS JEUNES AMIS

LES BETES JOUANT A L'HOMME

Maître Loup ayant observé la façon d'opérer d'un pêcheur de son voisinage, voulut un jour l'imiter. Pour cela, il se rendit au bord de la rivière et de l'une de ses pattes attira à lui un filet, fort et tout neuf, que retenaient mal deux piquets. Par malheur, maître Loup fit un mauvais mouvement, et, crac, il tomba à l'eau. Quand, après mille efforts il en sortit, le gros mangeur de mouton était enveloppé dans le filet à mi-corps et ce ne fut qu'après un travail

fait à coups de dents, qu'il redevint enfin maître de ses mouvements.

Maître Loup, parait-il, s'occupera désormais de ses affaires, sans plus chercher à imiter les hommes.

Aussi, rit-il en ce moment de ce qui vient d'arriver à compère Renard, qui, l'ayant vu à l'oeuvre, voulut dernièrement l'imiter, et singer les actions du Père François, le fermier de Valfleuri.

Donc compère Renard s'étant bel et bien habillé comme le père François, s'en alla un beau jour courir les faubourgs du village. Avec ses pantalons à carreaux, son gilet ajusté, il se croyait fort beau et passait près des belles fontaines pour admirer l'image de sa personne

Soudez la queue, Maréchal, criait le renard

dans leurs eaux claires. Cependant, son audace devait presque lui coûter la vie. Ayant essayé de pénétrer dans une grange, maitre Renard, calcula mal son coup et la porte se refermant brusquement sur lui, lui coupa la queue au ras du corps. D'où cris et lamentations de notre ennemi de la volaille. Mais, payant d'audace, il se rendit chez le maréchal-ferrant et le pria de lui souder la queue sur l'enclume. Le bon ouvrier y consentit, voyant bien qu'il avait affaire à un renard déguisé, mais, comme il faut toujours aider les malheureux, quitte à tâcher après de les ramener dans le bon chemin, le maréchal termina consciencieusement sa besogne et laissa partir maitre Renard, tout penaud, après lui avoir donné de sages conseils. Tout comme messire Loup, maître Renard ne jouera plus à l'homme, prétendant que rien n'est plus sage que de vivre dans la condition qu'il a plu à Dieu de nous donner.

Cette histoire a une moralité, chers enfants, c'est que jamais il ne faut s'essayer à faire ce qui ne convient pas à notre savoir, à nos aptitudes naturelles. Sinon, pour un succès, tout de hasard, dont l'on pourra se vanter, on aura à se reprocher bien des insuccès.

LE CRAPAUD

" Viens vite, Pierre, viens voir :
Un affreux crapaud tout noir !
Disait Paul à petit Pierre.
Nous allons le tuer, ça va nous amuser."
Et Paul prend un bâton, et son frère une pierre :
Ils courent au crapaud pour le martyriser.
Un âne en ce moment trainant une charrette,
Allait mettre le pied sur le corps de la bête ;
Il s'arrête,
Et s'en va de côté pour ne pas l'écraser.
Paul, alors, dit à petit Pierre,
Qui laisse tomber ses cailloux :
" Ah ! qu'allions-nous faire, mon frère ?
Un âne est moins méchant que nous."

L. RATISBONNE.

Le papillon

Il était une fois un papillon qui voltigeait sur des fleurs. Un petit garçon le vit, et le trouva si joli qu'il voulut s'en saisir et se mit à le poursuivre. Mais chaque fois que l'enfant accourait vers le papillon, celui-ci s'élevait dans l'air et prenait la fuite.

" Oh ! laisse-le, cher enfant, dit la mère, laisse ce papillon, et contente-toi de le voir voltiger heureux et libre, car si tu le touchais, il perdrait sa beauté, et toi-même tu perdrais ce plaisir de tes yeux."

Le petit garçon fut docile ; il cessa de poursuivre le papillon. Il fit beaucoup mieux ; il s'en alla cueillir dans un coin du jardin une branche de chèvrefeuille couverte de fleurs fraîches écloses, puis il revint doucement près du papillon,tint cette branche immobile dans sa petite main, et ne bougea plus !... Bientôt le papillon rassuré, vint se poser sur la branche de chèvrefeuille, et le petit garçon, ravi, put le voir de près et l'examiner à son aise.

C'était un joli papillon jaune, dentelé, velouté, émaillé de points rouges et noirs semblables à des perles. C'était un "Apollon." Il avait quatre ailes, et ces ailes étaient si légères que leur mouvement, quoique très rapide, ne faisait aucun bruit. Pendant son vol, le papillon tenait ses pattes repliées le long de son corps, mais en se posant il les montrait, et le petit garçon put en compter trois de chaque côté. Puis il vit le papillon dérouler une trompe fine comme une soie, qu'il tenait roulée en "volute" à la place de sa bouche, et la plonger délicatement dans le "nectaire" des fleurs, où il aspirait sa nourriture sans rien détruire.

Mais les papillons ne peuvent rester longtemps à la même place. Après quelques instants, le papillon jaune quitta la branche de chèvrefeuille que tenait l'enfant, et voltigea çà et là, dessinant dans l'air de capricieux zigzags, et passant d'une fleur à l'autre avec tant de légèreté que son poids ne leur donnait pas la moindre secousse.

Le petit garçon ne se lassait point de ce charmant spectacle. Il ne pouvait en détacher ses yeux. Il craignait de voir le papillon s'envoler. Le désir de le posséder lui fit oublier la sage recommandation de sa mère !.... et dans un moment où le papillon, sans défiance, buvait paisiblement dans le calice d'une rose, l'enfant le saisit!... Puis il ouvrit sa main... Hélas! qu'était devenu le gracieux insecte ?.... Une poussière douce et brillante couvrait les doigts du petit garçon, et le papillon, à demi écrasé, agitait en tremblotant ses pauvres ailes déchirées en lambeaux.

A cette triste vue, l'enfant demeura consterné! puis bientôt de grosses larmes vinrent dans ses yeux. Enfin, il courut cacher son chagrin dans les bras de sa mère.

" Mon fils, lui dit-elle, apprends à l'avenir à te contenter des plaisirs que Dieu t'envoie, et n'oublie jamais qu'en cherchant à saisir des biens que l'on n'a pas, on détruit souvent, comme tu viens de le faire, ceux qui nous ont été donnés ! "

L'AVENTURE DE P'TIT JEAN

P'tit Jean, écolier de la ville, a, pendant les vacances dernières, voulu faire un peu de maraude dans les vergers du village. Mais, comme il savait que son action était mauvaise, il y réfléchit longuement,les deux mains dans ses poches.

Or, s'étant décidé à pénétrer dans un jardin où il avait vu de belles pommes, notre Jean, à peine eut-il franchi la clôture, vit venir à lui un gros boeuf. Pris d'une terreur folle, notre petit ami, qui n'avait jamais vu de près un de ces animaux, voulut se sauver, mais le courage lui faisant défaut, ses jambes fléchirent, lorsqu'il vit l'énorme bête s'approcher de lui pour lui lécher le visage. Enfin, "Noiraud", le bon

boeuf, s'étant éloigné pour aller paitre la belle herbe de l'enclos voisin, P'tit Jean escalada le mur,après être tombé 3 fois au cours de son entreprise de fuyard honteux et repentant. On nous assure que P'tit Jean a promis qu'on ne le reprendrait plus à pareille aventure.

Nos jeunes amis sont priés de lire la suite de "La Chatte Blanche", page 848.

DEVINETTES

53

Quelle est la chose que personne ne désire, mais que toutefois on ne donnerait pour rien au monde, quand on l'a?

54

Qu'est-ce qui pousse en hiver et dont la racine est au sommet :

55

Qu'est-ce qui a deux têtes, une queue, quatre pieds du côté gauche et deux pieds du côté droit ?

56

Qu'est-ce qui peut contenir de l'eau tout en étant plein de trous ?

Solutions des problèmes proposés dans le No 1172 de l'Album Universel

No 49.—$20 ; il avait d'abord $90, il a ensuite $100.
No 50.—8.
No 51.—Aucun, les autres se sont envolés.
No 52.—Ce serait deux.

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant nos feuilletons, nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages.
L. R.

Enregistré conformément à l'acte des droits d'auteur

LES PIRATES DU GOLFE ST-LAURENT

Suite d'"UN DRAME AU LABRADOR," publié dans (*Le Monde Illustré*) *Album Universel*

ROMAN CANADIEN INÉDIT

PAR LE Dr EUGÈNE DICK

(Suite)

Puis, dans un soubresaut énergique, il s'arracha à cette contemplation intérieure, redescendit l'escalier des cabines, ouvrit un placard, se versa un grand verre d'eau-de-vie, alluma sa pipe et remonta sur le pont, où il s'étendit la tête appuyée sur un rouleau de câble.

Tout cela sans articuler une parole.

Cependant le copain Thomas, plus calme, faisait ses calculs, lui, sans démonstration d'aucune sorte.

Comme on avait mis quatre heures pour parcourir les trente milles séparant le Petit-Mécatina de Kécarpoui, le capitaine estimait que sa goélette serait en vue de l'île du Sable, son but visé, vers deux heures du matin, —car vingt milles seulement restaient à parcourir pour atteindre l'île du Sable, où campaient les Micmacs cette année-là.

L'île du Sable, assez vaste et bien ombragée, —par conséquent pourvue d'eau douce,—fait partie d'un archipel qui s'étend de la petite rivière St Augustin à la rivière Shécatica.

Le déplacement de ces Micmacs, mâtinés de Montagnais, n'avait donc été que de quelques milles dans l'est.

La rivière St Augustin, plus haut nommée, les séparait maintenant de leur ancien camp de l'année précédente.

En outre, comme leur nouveau lieu de villégiature est une île, naturellement un bras de mer, quoique assez étroit, les isolait de la côte.

Ces estimables aborigènes avaient-ils donc quelques peccadilles sur la conscience, pour se garer ainsi contre les surprises possibles ?...

Il y a mille contre un à parier pour l'affirmative.

Toutefois, comme nous ne sommes pas investi du mandat d'éclairer la justice à cet égard, passons....

Ou plutôt abordons.

Il est deux heures et quinze minutes du matin.

La mer est tout à fait basse, et même le courant du montant arrive déjà du détroit de Belle-Isle.

Dans quelques minutes il coulera comme dans une dalle.

— Largue l'ancre ! commande Thomas.

Les deux Jean se précipitent...

Le clignet du "guindeau" est levé...

Et le lourd appareil de fer tombe à l'eau, entraînant sa chaîne avec un bruit capable de réveiller un cataleptique.

La goélette, dont les voiles ont été préalablement abattues, recule sous l'effort grandissant du flux jusqu'à l'extrémité de sa chaîne, qu'elle raidit fortement...

Puis, après un léger retour en avant et quelques oscillation, elle s'immobilise... dans ce doux balancement sur place que connaissent si bien tous les gens de mer.

Sans même prendre le temps de carguer les voiles abattues et gisant en larges plis sur le pont, Thomas commande :

—Ohé ! là ! mes deux Jean, arrivez un peu ! ... La chaloupe à la mer, et ne lanternez pas !

Les matelots, ainsi apostrophés, prennent chacun un des câbles qui retiennent l'embarcation collée au couronnement de poupe et les laissent doucement filer.

La chaloupe touche l'eau et prend son équilibre.

On retire les câbles, et une paire de rames ayant été mises à leur disposition, les deux capitaines se laissent glisser à bord et s'éloignent aussitôt dans la direction du village.

Une fois la rive atteinte, — ce qui ne prit que quelques minutes,— les deux hommes tirèrent le grappin aussi haut, sur la grève sablonneuse, que le permit la longueur de la chaîne, et s'éloignèrent rapidement dans la direction d'un bois de sapins, couronnant une hauteur, à une couple d'arpents en aval.

Au détour de ce cap, à chevelure de conifères, s'arrondissait en demi-cercle une prairie naturelle où se voyaient une dizaine de cabanes faites de perches liées à leur sommet et recouvertes d'écorces.

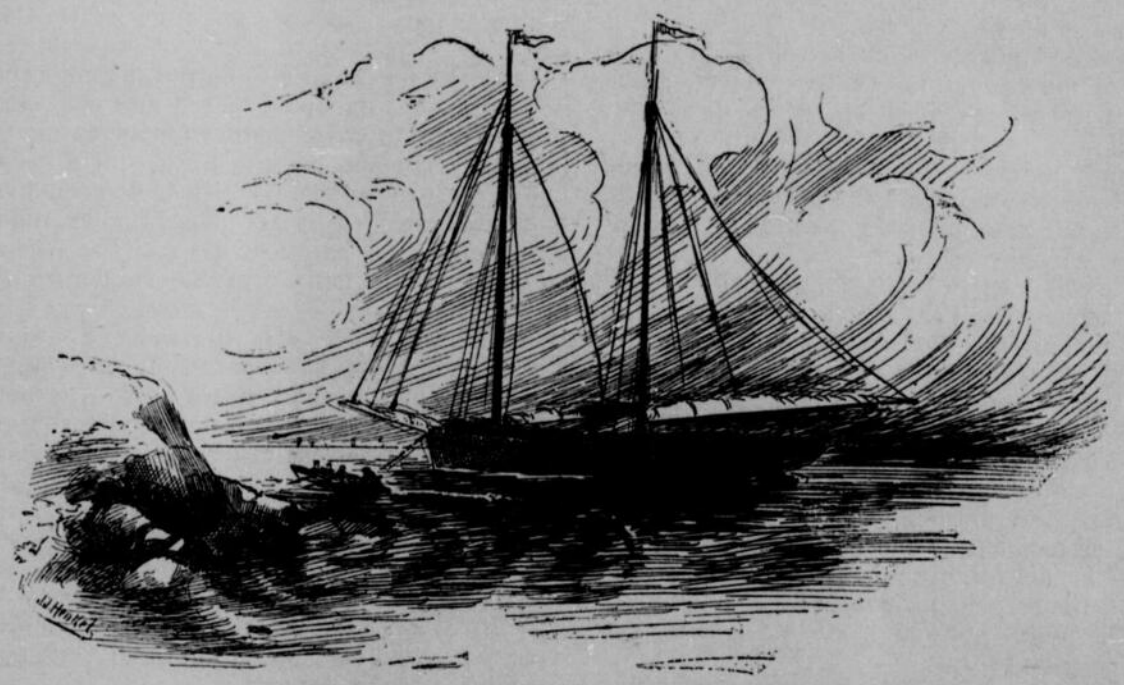
On eut dit, en voyant de nuit cette agglomération de cônes sombres, une de ces fourmilières géantes dont parlent les voyageurs de l'Afrique Centrale.

Nos deux nocturnes visiteurs allaient poursuivre leur route, quand ils en furent empêchés par le plus épouvantable concert d'aboiements qu'oreilles humaines eussent jamais entendu.

En même temps, cinq ou six chiens de forte taille bondirent dans leur direction.

— Diable ! murmura Gaspard, tirant de sa gaine son poignard de marin.

— Les braves bêtes ! dit tranquillement Thomas, tout en s'arrêtant pour porter ses doigts à sa bouche, d'où sortit aussitôt un sifflement strident qui domina le bruit des chiens et les fit taire.



La goélette, dont les voiles ont été préalablement abattues, recule sous l'effort grandissant du flux.

Du reste, le camp s'éveillait et des ombres fantastiques sortaient des huttes.

— Qui va là ? demanda une voix.

— Le "Marsouin", répondit Thomas.

Un silence se fit.

Puis un des sauvages s'avança...

— Vous voulez ?... dit-il simplement.

— Parler à la "Grande Ourse."

Aussitôt, une longue et sèche femme, affublée de loques disparates, marcha comme un grenadier à la parade vers les deux Français.

— Tu as besoin de l'Ourse, mon fils, articula-t-elle d'une voix caverneuse : que lui veux-tu ?

— Je te l'ai dit, la mère : j'ai à te parler.

— Viens !

Et, sans plus se soucier des autres, elle entraîna le capitaine à cent pas de là.

La conférence dura un bon quart d'heure.

Puis Thomas revint et dit :

—Tout est convenu. Rembarquons.

Gaspard, sans répliquer, suivit son camarade.

Une demi-heure plus tard, en dépit du courant de montant, le "Marsouin" levait l'ancre, hissait ses voiles et s'éloignait, vent en poupe, dans la direction de Belle-Isle.

CHAPITRE V

LES NAUFRAGEURS

Quand le jour parut, le "Marsouin" était bien près de franchir la limite orientale de la province de Québec.

Par son travers de bâbord défilait le chaos pierreux du littoral nord, bastionné par le Cap Blanc-Sablon, qui sépare Québec du Labrador.

Thomas Noël, voyant avec quelle difficulté le "Marsouin" gagnait sur le courant puissant du détroit, se décida à jeter l'ancre sous le vent du Sablon, dans la baie de Forteau.

Dépassant le phare très primitif qui existait alors, il serra de près les crans abrupts du littoral en forme de croissant, longea la courbe hérissée de caps et de mamelons, puis finit par "fourrer" sa goélette,— pour parler son langage, — dans une anse étroite du bras oriental de la baie, dominée à l'ouest par un morne très élevé, qui le dérobait entièrement aux regards.

Le premier soin du capitaine Thomas, quand il havrait quelque part, de jour ou de nuit, était de dissimuler sa présence le mieux possible.

Le brave garçon avait une conscience de sensitive et se rendait la justice de comprendre qu'il n'était pas tout à fait en règle avec la société.

Aussi ne faisait-il jamais de bruit, parlant peu, mais en revanche agissant beaucoup.

Quand son vaisseau fut bien abrité,— et surtout bien caché à tous les regards, — Thomas, se frottant les mains, dit à son compère :

— Maintenant, mon vieux, que nous voici installés à notre satisfaction dans un bon franc-coin de la Pointe-aux-Morts...

— La Pointe-aux-Morts ?... interrompit Gaspard.

— Sans doute... Ce bras de la baie de Forteau s'appelle ainsi... Consulte la carte.

— Diable... Tu deviens géographe, compère !

— J'aime savoir où je suis et où je vas.

— Tout de même, voilà un nom qui sonne lugubrement à l'oreille.

— Je ne dis pas le contraire. Mais ce sera l'empire quand se lèvera le jour de demain, si mes pronostics ne me trompent pas.

— Ah ! tu flaires quelque bonne bourrasque?

—Mieux que cela !

— Quoi donc ?

— Une tempête, mon vieux.

— Ah ! ah !

—Je m'y connais... Il y aura du grabuge dans le détroit... En attendant, nous n'avons qu'à dormir jusqu'à la nuit prochaine, — à moins toutefois que je ne me décide à aller rendre visite à mon ami Blouin, qui garde le phare que tu vois en face d'ici.

—Ah ! fit Gaspard... Et que comptes-tu lui dire à ton ami Blouin ?

—Je compte d'abord lui apporter une bonne cruche de "saint-pierre", pour lui délier la langue, et savoir s'il est toujours à cheval sur ce qu'il appelle son "devoir".

—Tiens !... Songerais-tu, par hasard, à l'y faire manquer ?

— Justement, — ou plutôt à lui jouer, sans qu'il s'en doute, un bon tour de ma façon.

—A quoi bon, si ça ne rapporte rien ?

—Ça rapportera gros, au contraire !

Gaspard ouvrit les yeux tout grands, ne sachant où voulait en venir son associé.

Mais celui-ci, au lieu de répondre par une explication, se dirigea vers l'avant du " Marsouin ", disant :

— Faisons comme les généraux d'armées : examinons d'abord le champ de bataille... Et, pour commencer, va prendre ta longue-vue.

Gaspard obéit aussitôt et revint avec l'article indiqué.

Thomas, naturellement, était déjà muni du même instrument d'optique.

Les deux compères sautèrent alors sur les crans contre lesquels s'appuyait la joue du " Marsouin," et ils grimpèrent, s'aidant des pieds et des mains, jusqu'au plus haut sommet.

Là, abrités par des sapins épais, ils pouvaient à volonté se rendre invisibles, tout en ne perdant de vue ni la baie, ni le détroit.

En faisant face à la mer, ils avaient sous les yeux : à droite, le phare de Forteau qui domine la pointe ouest de la baie du même nom ; à gauche, la côte hérissée de caps, dentelée d'anses et se fondant, dans la direction nord-est, avec les nuages bas du firmament.

Enfin, de l'autre côté du détroit, à une trentaine de milles marins, s'entrevoyaient, grâce aux lunettes, les rives escarpées de Terre-Neuve.

Quand les deux compères eurent promené leurs longues-vues dans toutes les directions, Thomas mit la sienne sous son bras et, prenant la pose d'un professeur :

—Tu vois d'ici Forteau, commença-t-il.

— Parbleu ! fit l'autre : ça n'est pas malin,

—Non; mais ce qui le deviendrait, malin, ce serait de transporter sa lumière au sommet de ce cap même, la nuit prochaine, pendant la tempête qui se prépare... Tiens, vois là-bas !

Gaspard tourna la tête dans la direction de l'est et vit qu'en effet l'horizon se plombait, tout en se couvrant de grandes masses de nuées noires qui montaient rapidement vers le zénith.

— C'est, ma foi, vrai, dit-il : les violons s'accordent là-bas pour un bal de premier numéro.

— Dis plutôt pour un grain qui laissera des trous de son passage.

Et Thomas se frottait les mains avec une satisfaction non déguisée.

Gaspard, le voyant ainsi tout guilleret à la perspective d'une tempête, fit la remarque :

— On dirait, nom d'un phoque, que le bonhomme "nordêt" s'apprête à mettre des atouts dans ton jeu : te voilà gai comme un mathurin au retour d'une bonne course.

Thomas eut un vague sourire, aussitôt réprimé.

S préoccupation était visible.

Que mijotait-il dans sa tête bizarrement organisée ?

Gaspard allait le savoir.

Après une dernière inspection du détroit, à l'aide de sa longue vue, le capitaine du "Marsouin " se prit à dire, comme se parlant à lui-même :

— Bon !... Pas une voile... Ce sera pour la nuit prochaine : nous avons le temps.

— Le temps de quoi faire ? s'enquit Gaspard.

Puis, après une pause et quelques secondes de réflexion :

— Au fait... continua-t-il, je pense maintenant à ton mot d'il y a un instant: transporter la lumière de Forteau ici... C'était donc sérieux, cette idée-là ?

Thomas approcha sa bouche de l'oreille de son interlocuteur et dit simplement, sur un ton confidentiel:

— Oui !

— Oh ! oh ! fit Gaspard, baissant lui aussi instinctivement la voix : pour le coup, j'y suis tout à fait.

—Ce n'est pas trop tôt! goguenarda le capitaine du "Marsouin."

— Ainsi, tu veux monter ce coup-là ?...

—Si l'occasion s'offre, oui.

—Attirer sur les brisants en face de nous quelque gros navire à cargaison, qui croira se guider sur la lumière de Forteau ?...

— Oui.

— Et charger le " Marsouin " des meilleurs morceaux de la susdite cargaison ?...

— Dame, mon vieux, pour les soustraire à une perte certaine. D'ailleurs, ne trouves-tu pas notre goélette un peu trop légère pour affronter la côte est de Terre-Neuve ?

— Ca, c'est vrai... Quelques milliers de kilogrammes lui donneraient plus d'aplomb et d'assiette.

—Tu vois bien qu'il nous faut de la marchandise ! conclut Thomas avec un cynisme incroyable.

Gaspard, au lieu de répondre, tendit l'oreille vers l'orient.

Une rumeur grandissante en arrivait.

Les crêtes des lames devenaient blanches, et les arbres des falaises, courbés sous de lourdes rafales de vent de "nordêt", faisaient entendre cette clameur continue qu'on dirait être produite par de puissantes chutes d'eau sur des rochers sonores.

Il faut dire ici que cette soudaine invasion du vent d'est avait été précédée, pendant près d'une heure, de la baisse graduelle du sorrouêt", qui n'avait eu d'haleine que pendant une demi-journée, — juste le temps nécessaire pour amener le "Marsouin" dans la baie de Forteau.

Tout de même, ce concours fortuit de circonstances qui favorisait les projets des deux compères parut d'un bon augure à maître Gaspard...

—Nom d'un phoque ! ne put-il s'empêcher de remarquer, on dirait que la mer et le vent sont à notre service : bonne brise en poupe pour nous amener ici, et le nordêt qui enfle ses joues et souffle ferme, histoire de nous envoyer quelque gros "trois-mâts" des grandes Indes, qui se crèvera la panse sur les récifs en face de nous, à seule fin de dégorger son contenu à nos pieds !...

— Comme tu le dis, camarade : approuva Thomas. Les choses se passeront ainsi que ta belle imagination vient de les prévoir, et nous ferons un butin à ne savoir où le fourrer. Mais, pour en arriver là, deux petites circonstances doivent se produire...

—Je m'attends bien à de l'aléa.

— D'abord, il faut que le navire chargé soit dès maintenant engagé dans le détroit.

— Il l'est. Mon petit doigt me le dit.

—En second lieu, nous aurons à compter avec le gardien du phare de Forteau... Sera-t-il seul ?... Aura-t-il soif ?

— Il a toujours soif, le gardien de Forteau. Quant à être seul, il y a toute apparence que son galopin de fils court les bois, en quête de gros gibier, comme c'est sa louable habitude tout le long de l'année.

— Le brave garçon !

— Il faut bien que "jeunesse se passe"...

— Nous sommes la preuve de la justesse de ce proverbe... Mais, assez causé... Agissons.

— C'est bientôt dit...

— Et bientôt fait : viens.

Thomas entraîna son compère vers l'angle extrême du cap regardant Terre-Neuve.

Quand on observe le détroit de quelques pieds en arrière de ce lieu élevé, on se figure tout naturellement que des pans de rochers presque perpendiculaires baignent leur base dans la mer.

Il n'en est rien, cependant.

Le promontoire, s'évidant en éperon, fait une chûte oblique, pour s'amincir graduellement et se fait en chapelet de récifs sous-marins, jusqu'à plusieurs arpents de large.

Toutefois, ce bas-fond n'atteignant pas, — il s'en faut d'un bon demi-mille, — l'alignement du phare de Forteau, il s'en suit que les navires, qu'ils viennent de l'est ou de l'ouest, en se guidant sur la lumière officielle, n'ont rien à craindre, s'ils ne se rapprochent pas imprudemment des atterrages.

Mais que, — pour une cause ou pour une autre, — un vaisseau arrivant de l'est, au lieu de se guider du bras occidental de la baie, prenne au contraire pour jalon une lumière brillant sur le cap qui termine le bras oriental, ce navire ira infailliblement donner sur les récifs décrits plus hauts.

Voilà sur quoi comptait le naufrageur Thomas

Seulement, le phare de Forteau aurait-il la complaisance, le cas échéant où une tempête surviendrait, de fermer son oeil vigilant et de laisser s'accomplir un aussi effroyable crime ?

Evidemment, non ! si le gardien faisait son devoir.

Mais... peut-être oui ! advenant le cas où le fonctionnaire officiel, croyant sa lumière en règle, succomberait au sommeil sans constater la chose de visu.

Au reste, — en admettant même que le gardien résistât aux séductions d'une couple de bouteilles de bon "saint-pierre", — le capitaine Thomas avait un plan tout arrêté, qu'il développa à son compère.

Celui-ci approuva d'emblée.

— Ton truc vaut de l'or en barre, dit-il. Le bonhomme n'y verra que du feu.

—C'est précisément ce que je veux lui faire voir, conclut le capitaine du " Marsouin."

La conversation continua pendant quelques minutes encore.

Puis, tout étant convenu, les deux coquins regagnèrent le bord, où les attendait un déjeuner substantiel, oeuvre du maître Jean Brest.

CHAPITRE VI

LE PHARE

Qu'il pleuve, qu'il grêle ou qu'il tonne,
Par calme plat ou vent d'automne,
Oeil vigilant
Toujours veillant,
Ton doux regard, dans la nuit sombre,
Phare brillant, éclaire l'ombre.

Ouvre tes yeux, timonier...
Ce feu là-bas, prisonnier,
L'Etat l'allume
Parmi la brume :
C'est le salut et c'est le port,
La récompense après l'effort.

Quand des cieux nous tombe la brume
Sur le grand fleuve au dos qui fume,
Que son oeil clos
Se ferme aux flots,
Hardis marins, c'est le tonnerre
De son canon qui vous éclaire.

Aimez le Phare et son gardien
Quand vous perdrez le méridien
Dans les nuits noires..
Ah ! que d'histoires
Ils pourraient dire, ô matelots
Qui vous bercez au gré des flots !

La journée s'écoula sans amener rien d'extraordinaire, — si ce n'est toutefois le passage de deux vaisseaux : un paquebot charbonnier et une barque norvégienne.

Le premier filait à toute vapeur.

Le second, bonnettes déployées, semblait lui aussi pressé de sortir du détroit.

Evidemment ils sentaient sur leur poupe l'approche de la tempête, dont la voix mugissante prenait d'heure en heure des intonations plus menaçantes.

A la tombée de la nuit, il y eut détente, une sorte de relâche.

La brise parut mollir.

Mais Thomas, après avoir inspecté l'horizon de l'est, fit une moue qui semblait dire : Tu te reposes, ma gaillarde, mais c'est pour mieux travailler... quand le soleil n'y sera plus.

En effet, vers les huit heures du soir, alors que les grandes ombres projetées par les montagnes de la côte commençaient à s'allonger indéfiniment et que la vague froide des nuits du golfe s'étendait sur le détroit, le "nordêt", roi de ces parages, se reprit à souffler furieusement dans sa conque marine.

PAGES CANADIENNES OUBLIÉES

LA TERRE PATERNELLE

NOUVELLE, PAR PATRICE LACOMBE

(Suite)

Le notaire la regarda, en fronçant légèrement les sourcils:

—Mam'selle, dit-il, pourrais-je savoir le sujet de...?

—Chut! Marguerite, dit le père...

Vinrent ensuite les clauses importantes de l'incompatibilité d'humeur, du pot et ordinaire, du cheval et de la voiture en santé et en maladie, et puis, à la fin, l'enterrement des donateurs quand il plairait à Dieu de les rappeler de ce monde.

Nous ferons grâce à nos lecteurs du reste des charges, clauses et conditions de ce contrat, lesquelles furent de nouveau longuement débattues, et qui en prolongèrent la durée bien avant dans l'après-midi. Aussi ce ne fut pas sans une satisfaction générale que le notaire annonça qu'il allait en faire la lecture. La lecture finie, le père, la mère et leur garçon touchèrent la plume en même temps que le notaire en traçait trois croix entre leurs noms et prénoms, lesquelles devaient compter comme leurs signatures; puis le notaire signa lui-même son nom, en l'enlaçant d'un tournoyant paraphe, et procéda de suite à l'opération importante de mentionner les renvois et compter les mots rayés.

—Un... deux... trois... quatre... Seize renvois en marge bons.

—Un... deux... trois... quatre... Quarante-deux mots rayés et huit barbeaux sont nuls.

—Là, dit le notaire, voilà qui est fini. Il n'y a que mam'selle qui ne signe pas; mais, je l'attends à son contrat de mariage; on verra si elle rira alors autant qu'elle le fait maintenant.

Après avoir tiré sa bourse et payé le coût de l'acte selon le nouveau tarif publié à la porte de l'église, le père Chauvin et tous les invités gagnèrent leurs voitures et se mirent en route.

V

SUITE DE LA DONATION

Les discussions qui avaient eu lieu chez le notaire, pendant la passation de l'acte, avaient été si fréquentes et si prolongées, que, comme nous l'avons déjà dit, le jour était près de finir lorsque Chauvin et ses amis arrivèrent chez lui. Il les retint tous à passer le reste du jour et la soirée avec lui; on y convia même, suivant l'usage en pareille circonstance, d'autres voisins et amis, et tous ensemble félicitèrent le père et le fils sur l'acte qu'ils venaient de conclure; et ce jour fut joyeusement terminé par un abondant repas où les talents culinaires de la mère Chauvin et de sa fille se firent remarquer.

Cependant, tous les convives de Chauvin n'envisageaient pas du même oeil la démarche qu'il venait de faire. Quelques-uns trouvaient le fils très bien avantagé, et portaient même la sollicitude paternelle jusqu'à entrevoir la possibilité d'une alliance très prochaine entre l'heureux donataire et l'une de leurs filles. D'autres, au contraire, doutaient beaucoup de l'heureux résultat que devait opérer ce changement survenu dans la direction des affaires de cette famille. Ils disaient même dans leur langage naïf et expressif que le fils s'était *enfargé;* qu'un des moindres défauts de la donation était d'être trop forte; et qu'avec le peu d'aptitude qu'on connaissait au fils, il ne pourrait supporter un pareil fardeau, *et n'en ressoudrait jamais.*

Ce n'était plus, en effet, le père qui gouvernait alors; il n'était plus chef que de nom. Le fils seul avait les affaires. Pendant quelque temps, le père lui vint en aide par ses avis et ses conseils; puis, quand il le jugea assez fort, il le laissa marcher seul. Mais on ne fut pas longtemps sans s'apercevoir de grands changements dans cette famille, naguères si étroitement unie. Ce n'étaient plus ces rapports familiers et intimes entre le père et le fils, mais une certaine réserve, de la froideur, de la défiance même, que l'on surprenait entre eux; c'étaient alors le créancier et le débiteur qui s'observaient mutuellement. Le père, sachant que la pension était forte, était en proie à une vive inquiétude de savoir si elle lui serait exactement payée; le fils, de son côté, tâchait de deviner, à l'air de son père, s'il n'aurait pas en lui un créancier dur et exigeant. Cependant tout alla passablement bien la première et la seconde année. Les articles de la pension furent assez exactement payés à leurs diverses échéances; même le cochon raisonnable fut ponctuellement délivré en nature au temps fixé; la vache qui ne meurt point continuait de se porter à merveille, et à faire régulièrement ses devoirs de laitière et de mère; mais bientôt quelque retard dans la livraison de certains items, causé par la mauvaise récolte et une gêne temporaire, amena quelques observations de la part du père. Le fils répliqua; quelques mots un peu brusques furent échangés de part et d'autre; le père se plaignit de la mauvaise qualité des articles: que le pot et ordinaire n'était point tel que convenu; que les chevaux étaient toujours occupés quand il voulait s'en servir, etc., etc. D'une parole à une autre, les choses s'aigrirent, et la guerre éclata. Le père, invoquant la clause de l'incompatibilité d'humeur, déclara formellement s'en prévaloir et vouloir aller loger ailleurs. La mère et les amis communs tentèrent, mais inutilement, de lui faire révoquer sa résolution. Il partit avec sa femme et Marguerite, abandonnant la terre paternelle entre les mains de son fils. Les choses, loin de s'améliorer par ce brusque départ, n'en allèrent que plus mal. Le fils, débarrassé de la surveillance paternelle, qui lui était à charge depuis longtemps, ne sut profiter des ressources qu'il avait en main, et négligea entièrement les travaux de la terre. La rente en souffrit cruellement, et le père se vit restreint au plus strict nécessaire, qu'il arrachait avec la plus grande peine de son fils, qui ne le lui abandonnait que comme à titre de don gratuit; il en vint même à porter une main tremblante et presque sacrilège sur le vieux coffre où gisaient les épargnes si soigneusement conservées. Un tel état de choses ne pouvait durer longtemps. Le père alla consulter des hommes de loi qui lui conseillèrent de faire vendre la terre à la charge de la pension. L'idée de vendre le patrimoine de ses ancêtres lui était trop amère. Les conseils plus pacifiques de ses amis l'engagèrent à la reprendre; ils se chargèrent de négocier l'affaire avec le fils; ils réussirent heureusement à opérer un rapprochement entre eux, et parvinrent même à les réconcilier. Ils firent entendre raison au fils, lui représentèrent qu'il n'était plus possible de continuer les choses sur ce pied, et finirent par lui persuader qu'il était de son intérêt comme celui de son père que la donation fût révoquée; l'acte fut donc résilié à la satisfaction mutuelle des parties, et, après cinq années de déboires et de chagrin, la terre paternelle rentra sous la conduite de son ancien propriétaire.

VI

LA RUINE DU CULTIVATEUR

La donation faite dans des motifs si louables en apparence avait porté, comme on l'a vu, de funestes coups à cette famille. Cependant, malgré la réconciliation opérée entre le père et le fils, malgré l'oubli du passé qu'ils venaient de se jurer l'un et l'autre, on chercherait en vain au milieu d'eux le même bonheur et la même harmonie qu'autrefois; les choses pourtant avaient été remises sur le même pied qu'auparavant; les mêmes hommes avaient repris leur première position, mais avec quelle différence et quels changements! Le fils, pendant qu'il avait eu le maniement des affaires, avait laissé dépérir le bien, contracté des habitudes d'insouciance et de paresse. Le courage et l'énergie du père s'étaient émoussés au contact du repos et de l'inaction. Il en coûtait beaucoup à son amour-propre de se remettre au travail comme un simple cultivateur. Pendant les quelques années qu'il avait été rentier, il avait joui d'une grande considération parmi ses semblables, qui, n'envisageant d'ordinaire que les dehors attrayants de cet état, l'avaient bien souvent regardé avec des yeux d'envie; il lui fallait maintenant descendre de cette position pour se remettre au même niveau que ses voisins. Sa condition de cultivateur, dont il s'enorgueillissait autrefois, lui paraissait maintenant trop humble, et avait même quelque chose d'humiliant à ses yeux; poussé par un fol orgueil, il résolut d'en sortir.

Il avait remarqué que quelques-unes de ses connaissances avaient abandonné l'agriculture pour se lancer dans les affaires commerciales; il avait vu leurs entreprises couronnées de succès; toute son ambition était de pouvoir monter jusqu'à l'heureux marchand de campagne, qu'il voyait honoré, respecté, marchant l'égal du curé, du médecin, du notaire, et constituant à eux quatre la haute aristocratie du village.

En vain lui représentait-on que, n'ayant pas l'instruction suffisante, il lui serait impossible de suivre les détails de son commerce de manière à pouvoir s'en rendre compte; à cela il répondait que sa fille Marguerite était instruite et qu'elle tiendrait l'état de ses affaires. Sourd à tous les conseils, et entraîné par la perspective de faire promptement fortune, il se décida donc à risquer les profits toujours certains de l'agriculture contre les chances incertaines du commerce. Le lieu qu'il habitait n'étant point propre pour le genre de spéculation qu'il avait en vue, il loua sa terre pour un modique loyer, et alla s'établir avec sa famille dans un village dans le nord du district de Montréal; il y acheta un emplacement avantageusement situé, y bâtit une grande et spacieuse maison, et vint faire ses achats de marchandises à la ville. Le commerce prospéra d'abord, plus peut-être qu'il n'avait espéré. On accourait de tous côtés chez lui. Pour se donner de la vogue il affectait une grande facilité avec tout le monde, accordait de longs crédits, surtout aux débiteurs des marchands des environs, qui, trouvant leurs comptes assez élevés chez leurs anciens créanciers venaient faire à Chauvin l'honneur de s'inscrire sur ses livres. Ce qu'il avait souhaité était arrivé: il jouissait d'un grand crédit; était considéré partout; on le saluait de tous côté, et de bien loin à la ronde on ne le connaissait que sous le nom de Chauvin le riche; lui-même ne paraissait pas insensible à ce pompeux surnom, et il lui arriva même une fois d'indiquer sous ce modeste titre sa demeure à des étrangers. Il va sans dire que les dépenses de sa maison étaient en harmonie avec le gros train qu'il menait. Tout à coup les récoltes manquèrent, amenant à leur suite la gêne chez les plus aisés, la pauvreté chez un grand nombre. Des pertes inattendues firent d'énormes brèches à sa fortune; ses crédits qui paraissaient les mieux fondés furent perdus; pour la première fois de sa vie il manqua à ses engagements envers les marchands fournisseurs de la ville, qui, après avoir attendu assez longtemps, le menacèrent d'une saisie et de faire vendre ses biens. Cette menace sembla redoubler son énergie. Il se roidit de toutes forces contre l'adversité, et résolut, pour faire face à ses affaires, de tenter le sort de l'emprunt; cette démarche, loin de le tirer d'embarras, ne servit qu'à le plonger plus avant dans le gouffre. L'usurier, fléau plus nuisible et plus redoutable aux cultivateurs que tous les ravages ensemble de la mouche et de la rouille, lui prêta une somme à gros intérêts, remboursable en produits à la récolte prochaine. La récolte manqua de nouveau; il continua quelque temps encore à se débattre sous les coups du sort, et se vit à la fin complètement ruiné. La saisie dont on l'avait menacé depuis longtemps fut mise à exécution contre lui. L'exploitation de son mobilier suffit à peine à payer le quart de ses dettes. Ses immeubles furent attaqués à leur tour, et, après les formalités d'usage, vendus par décret forcé; et la terre paternelle, sur laquelle les ancêtres de Chauvin avaient dormi pendant de si longues années, fut foulée par les pas d'un étranger!!!...

VII

DIX ANS APRÈS

L'hiver venait de se déclarer avec une grande rigueur. La neige couvrait la terre. Le froid était vif et piquant. Le ciel était chargé de nuages gris que le vent chassait avec peine et lenteur devant lui. Le fleuve, après avoir promené pendant plusieurs jours ses eaux sombres et fumantes, s'était peu à peu ralenti dans son cours, et enfin était devenu immobile et glacé, présentant une partie de sa surface unie, et l'autre toute hérissée de glaçons verdâtres. Déjà l'on travaillait activement à tracer les routes qui s'établissent d'or-

dinaire, chaque année, de la ville à Longueuil, à Saint-Lambert et à Laprairie; partie de ces chemins était déjà garnie de balises plantées régulièrement de chaque côté, comme des jalons, pour guider le voyageur dans sa route, et présentait agréablement à l'oeil une longue avenue de verdure.

Deux hommes, dont l'un paraissait de beaucoup plus âgé que l'autre, conduisaient un traîneau chargé d'une tonne d'eau, qu'ils venaient de puiser au fleuve, et qu'ils allaient revendre de porte en porte dans les parties les plus reculées des faubourgs. Tous deux étaient vêtus de la même manière: un gilet et pantalon d'étoffe du pays sales et usés, des chaussures de peau de boeuf dont les hausses enveloppant le bas des pantalons étaient serrées par une corde autour des jambes, pour les garantir du froid et de la neige; leur tête était couverte d'un bonnet de laine bleu du pays. Les vapeurs qui s'exhalaient par leur respiration s'étaient congelées sur leurs barbes, leurs favoris et leurs cheveux, qui étaient couverts de frimas et de petits glaçons. La voiture était tirée par un cheval dont les flancs amaigris attestaient à la fois et la cherté du fourrage et l'indigence du propriétaire. La tonne, au-devant de laquelle pendaient deux seaux de bois cerclés en fer, était ainsi que leurs vêtements, enduite d'une épaisse couche de glace.

Ces deux hommes finissaient le travail de la journée; exténués de fatigues et transis de froid, ils reprenaient le chemin de leur demeure située dans un quartier pauvre et isolé du faubourg St Laurent. Arrivés devant une maison basse et de chétive apparence, le plus vieux se hâta d'y entrer, laissant au plus jeune le soin du cheval et du traîneau. Tout dans ce réduit annonçait la plus profonde misère. Dans un angle, une paillasse avec une couverture toute rapiécée; plus loin, un grossier grabat, quelques chaises dépaillées, une petite table boiteuse, un vieux coffre, quelques ustensiles de fer-blanc suspendus aux trumeaux, formaient tout l'ameublement. La porte et les fenêtres mal jointes permettaient au vent et à la neige de s'y engouffrer; un petit poêle de tôle dans lequel achevaient de brûler quelques tisons réchauffait à peine la seule pièce dont se composait cette habitation qui n'avait pas même le luxe d'une cheminée; le tuyau du poêle perçait le plancher et le toit en faisait les fonctions.

Près du poêle une femme était agenouillée. La misère et les chagrins l'avaient plus vieillie encore que les années. Deux sillons profondément gravés sur ses joues annonçaient qu'elle avait fait un long apprentissage des larmes. Près d'elle, une autre femme, que ses traits, quoique pâles et souffrants, faisaient aisément reconnaître pour sa fille, s'occupait à préparer quelques misérables restes pour son père et son frère, qui venaient d'arriver.

Nos lecteurs nous auront sans doute déjà devancé, et leur coeur se sera serré de douleur en reconnaissant, dans cette pauvre famille, la famille autrefois si heureuse de Chauvin!... Chauvin, après s'être vu complètement ruiné, ne sachant plus que faire, avait enfin pris le parti de venir se réfugier à la ville. Il avait en cela imité l'exemple d'autres cultivateurs qui, chassés de leurs terres par les mauvaises récoltes et attirés à la ville par l'espoir de gagner leur vie en s'employant aux nombreux travaux qui s'y font depuis quelques années, sont venus s'y abattre en grand nombre, et ont presque doublé la population de nos faubourgs. Chauvin, comme l'on sait, n'avait point de métier qu'il pût exercer avec avantage à la ville, n'étant que simple cultivateur. Aussi, ne trouvant pas d'emploi, il se vit réduit à la condition de charroyeur d'eau, un des métiers les plus humbles que l'homme puisse exercer sans rougir. Cet emploi, quoique très peu lucratif, et qu'il exerçait depuis près de dix ans, avait cependant empêché cette famille d'éprouver les horreurs de la faim. Au milieu de cette misère la mère et la fille avaient trouvé le moyen, par une rigide économie et quelques ouvrages à l'aiguille, de faire quelques petites épargnes; mais un nouveau malheur était venu les forcer à s'en dépouiller: le cheval de Chauvin se rompit une jambe. Il fallut de toute nécessité en acheter un autre, qui ne valait guère mieux que le premier, et avec lequel Chauvin continua son travail. Mais ce malheur imprévu avait porté le découragement dans cette famille. Quelques petits objets que la mère et Marguerite avaient toujours conservés religieusement comme souvenirs de famille et d'enfance furent vendus pour subvenir aux plus pressants besoins. L'hiver sévissait avec rigueur; le bois, la nourriture étaient chers; alors des voisins compatissants, dans l'impossibilité de les secourir plus longtemps, leur conseillèrent d'aller se faire inscrire au *Bureau des pauvres*, pour en obtenir quelques secours. Il en coûtait à l'amour-propre et au coeur de la mère d'aller faire l'aveu public de son indigence. Mais la faim était là, impérieuse! Refoulant donc dans son coeur la honte que lui causait cette démarche, elle emprunte quelques hardes à sa fille, et se dirige vers le bureau. Elle y entre en tremblant; elle y reçut quelque modique secours. Mais, sur les observations qu'on lui fit, que le bureau avait été établi principalement pour les pauvres de la ville, et, qu'étant de la campagne, elle aurait dû y rester et ne pas venir en augmenter le nombre, la pauvre femme fut tellement déconcertée du ton sur lequel ces observations lui furent faites, qu'elle sortit, oubliant d'emporter ce qu'on lui avait donné, et reprit le chemin de sa demeure en fondant en larmes.

VIII

LE CHARNIER

Après dix ans de pareilles souffrances, le malheur de la famille Chauvin ne pouvait, ce semble, aller plus loin. Cependant il lui fallait encore passer par d'autres épreuves bien douloureuses, et boire la coupe jusqu'à la lie. Le fils aîné fut attaqué d'une maladie mortelle: la misère, les privations de tous genres, le travail excessif avaient achevé de ruiner sa santé depuis longtemps chancelante. Tous les secours de l'art ne purent le rappeler à la vie. Il mourut entre les bras de sa famille, qui se vit privée tout à coup d'un de ses soutiens. Ce fut au pauvre père affligé que fut dévolue la pénible tâche de s'occuper de l'enterrement. La demeure du bedeau lui fut indiquée, et il s'y rendit; ce pourvoyeur de la mort n'était pas alors chez lui. En effet, Chauvin le rencontra, peu d'instants après, sortant de l'église tout essoufflé, il venait d'aider à sonner, en grand carillon, les glas d'un riche, qui, par un contraste insultant pour la misère de Chauvin, s'était laissé mourir d'un excès d'embonpoint. Parmi toutes les bonnes qualités qui brillaient en notre bedeau, aucune n'égalait la sensibilité de son coeur. C'était surtout lorsque quelques parents affligés venaient, les larmes aux yeux, lui annoncer la mort de quelqu'un des leurs, que cette qualité se montrait dans tout son éclat. Alors on le voyait présenter à son interlocuteur une moitié du visage où se peignait la tristesse la plus profonde, tandis qu'un spectateur placé du côté opposé eût pu voir l'autre joue épanouie, et son oeil pétiller de joie en pensant aux nombreux items du tarif. L'amour du prochain était pratiqué à un haut degré par notre bedeau. Quelques malins disaient pourtant qu'il l'aimait peut-être un peu plus après sa mort que pendant sa vie, par la raison que, lorsque le défunt, après avoir dit un éternel adieu aux choses d'ici-bas, avait déjà réglé ses comptes dans l'autre monde, il lui restait encore à régler en dernier ressort avec notre bedeau. Hâtons-nous cependant d'ajouter, en toute justice, que, s'il lui arrivait rarement de rabattre sur le tarif, il ne lui arrivait jamais non plus de le surcharger.

Lors donc que Chauvin lui eut exposé le sujet de sa visite, notre bedeau, tout en s'apitoyant sur son malheur, promenait sur lui un regard inquisiteur pour tâcher de découvrir à quelle classe appartenait le défunt.

—Quand sonnerez-vous le glas de mon fils? demande le père.

—Tout de suite si vous voulez; combien de cloches? Puis, avec la volubilité d'un homme qui sait son tarif par coeur: Une cloche, c'est 10 piastres; deux cloches, c'est 20 piastres; trois cloches, c'est 30 piastres; quatre cloches, c'est...

—Ah! mon cher Monsieur, interrompit Chauvin, je suis bien pauvre; je ne pourrai jamais vous payer des sommes comme cela.

—Quoi! pas seulement pour une cloche? Mais il faut au moins payer pour une cloche, si vous voulez avoir un service; autrement vous n'en aurez pas, et on portera votre fils au cimetière tout droit.

—Serait-il possible, Monsieur? quoi! mon pauvre enfant n'entrerait donc pas à l'église?

—Mais non, vous dis-je, bonhomme, à moins que vous ne fassiez chanter un service, au moins d'une cloche. Comme ce gros monsieur qui vient de mourir, il sera porté à l'église, lui, parce qu'il paie pour un service, allez.

—Mais, Monsieur, se permit de remarquer le père Chauvin, on dit que ce monsieur n'est jamais venu à l'église pendant sa vie, et cependant il va y entrer avec pompe après sa mort! Mon fils, au contraire, y est venu souvent prier; il n'aura donc pas le bonheur d'y être porté après sa mort pour avoir une pauvre petite prière et un peu d'eau bénite sur son corps.

—Que voulez-vous que j'y fasse? c'est la règle (1). Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de fournir un cercueil; vous porterez le corps au cimetière, et il y sera enterré jeudi prochain.

Le père Chauvin prit congé du bedeau, qui fut ponctuel à lui envoyer le cercueil le jour indiqué. Le mort, enseveli d'un linceul qu'un des voisins fournit par charité, y fut déposé au milieu des larmes et des sanglots. Chauvin plaça le cercueil sur son traîneau, qu'un autre de ses voisins s'offrit généreusement de conduire, puis il prit place derrière, acompagné du vieux chien Mordfort, et le convoi du pauvre s'achemina lentement vers le cimetière du faubourg Saint-Antoine.

Dès que le gardien de ce vaste dortoir vit arriver le convoi, il vint au-devant, et, aidé du conducteur de la voiture, il déposa le corps dans la chapelle, en attendant le prêtre, qui venait régulièrement, deux fois la semaine, présider à l'enterrement des pauvres. Celui-ci parut bientôt, et, après les prières usitées, le corps fut emporté à bras par le gardien et un de ses aides. Après avoir fait quelques pas, les porteurs s'arrêtèrent près d'une frêle construction en bois, d'environ vingt pieds carrés, qui reposait sur la terre nue; et le gardien, tirant une clef de sa poche, se mit en devoir d'en ouvrir la porte.

—Mais où est-ce donc que vous allez mettre mon fils? demanda Chauvin d'un air inquiet; je ne vois pas de fosse creusée pour...

—Mais, ici, répondit le gardien, dans *la charnière;* c'est là que l'on met les pauvres pendant l'hiver; la terre est gelée, et ça coûterait trop cher pour faire les fosses.

—Ah! Monsieur, je vous en prie, ne le mettez pas là; ma pauvre femme en mourrait de douleur, si elle le savait. Mon fils n'y restera pas la nuit, il va être volé par les clercs-docteurs.

—Ah! pour cela, ne craignez rien, bonhomme; j'ai là mon fusil et un bon chien. Je les défie d'y venir.

—Tenez, Monsieur, prêtez-moi une bêche; la terre ne vous manque pas ici: je vais creuser moi-même la fosse à mon fils, dans quelque petit coin.

—C'est impossible, bonhomme, c'est contre mes ordres.

—Oh! je vous en prie, ne me refusez pas cette grâce, je gratterai plutôt la terre avec mes mains; mais, pour l'amour de Dieu, ne mettez pas mon fils dans *la charnière*.

Cette horreur des pauvres pour le charnier n'est point exagérée. Il y a eu un temps où des gardiens infidèles se laissaient corrompre par l'appât de l'or, et faisaient du charnier un réservoir où les clercs-docteurs venaient, à prix fixe, y choisir les "sujets" de dissection qui leur convenaient. Il s'y faisait un trafic régulier de chair humaine, et Dieu seul connait le nombre de ceux qui sont passés de ce lieu de repos sous le scalpel du médecin. Mais on doit dire ici, à la louange du gardien actuel, qu'il s'acquitte de sa charge avec une fidélité à toute épreuve, et personne ne sait mieux que les clercs-médecins qu'il est incorruptible sur ce chapitre; aussi envie ne leur prend d'essayer la juste portée de son fusil, ni de faire une connaissance trop intime avec la mâchoire du fidèle Sultan.

Aussi ce fut aux assurances réitérées que le gardien fit à Chauvin que le corps de son fils serait dans le charnier aussi en sûreté qu'au sein de la terre qu'il consentit, comme malgré lui, à l'y laisser déposer. Ce pauvre père, le coeur navré, plongea plusieurs fois ses regards au fond de ce trou où gisaient, rangés par ordre, un grand nombre de cercueils de toutes grandeurs; et, lorsque le corps de son fils y fut descendu, il lui jeta pour dernier adieu, quelques poignées de terre, et la porte du charnier se referma.

XI

LES PRIERES D'UNE MERE

Les jours qui suivirent l'enterrement n'eurent rien de remarquable dans la famille Chauvin: toujours la monotonie affreuse de la misère. Le père continuait seul maintenant son travail; la mère et la fille essayaient de reprendre courage avec leurs occupations ordinaires.

Tous les anciens amis de Chauvin l'avaient abandonné depuis longtemps. Comme à l'ordinaire, il en comptait beaucoup au temps de la prospérité; les jours mauvais étaient venus, et

(1) On s'est relâché, depuis, de la rigueur de cette règle; les corps des pauvres peuvent maintenant entrer à l'église et participer aux prières qui s'y disent pour les morts. — *Note de l'Auteur.*

COMTE DE FLOTOW

Ecole Romantique Allemande

FLOTOW

(Frédéric-Ferdinand-Adolphe, comte de), compositeur dramatique allemand, né en 1812 à Teutendorf (Mecklembourg), mort à Wiesbaden en 1883. Il devint chambellan et directeur de la musique du grand-duc de Mecklembourg. Destiné à la diplomatie, il alla de bonne heure à Paris. Il prit des leçons de composition avec Reicha et, bientôt, ne songea plus qu'à écrire. Flotow écrivit des drames lyriques, des opéra-comiques, des ballets, des opérettes. Il fit jouer d'abord, dans les théâtres mondains, plusieurs opéras: **Pierre et Catherine, Seraphina, Rob Roy,** la **Duchesse de Guise,** etc. En même temps, il faisait la musique de deux vaudevilles : **Le Comte de Charolais,** au Palais-Royal (1836), et **la Champmeslé,** au Vaudeville (1837). Puis il aborda le vrai public en donnant à la Renaissance, en société avec Grisar et Pilati, le **Naufrage de la Méduse** (1839), et enfin, il fit jouer à l'Opéra-Comique **le Forestier** (1840) A partir de ce moment, Flotow produisit: l'**Esclave du Camoens,** Opéra-Comique (1843) ; **Lady Henriette,** ballet, en société avec Delvedez et Burgmüller, Opéra (1843) ; **Stradella** (1844) ; l'**Ame en peine** (1846) ; **Martha** (1847) ; **Rubezahl** (1854) ; **Albin** (1856) ; **Veuve Grapin** (1859) ; **Pianella** (1860) ; **Un conte d'hiver** (1862) ; **Indra** (1864) ; **La libellule,** ballet (1866) ; **Zilda** (1866) ; **Tannkonig,** ballet (1867) ; **Am Runenstein,** en société avec Richard Genée (1868) ; l'**Ombre** (1870) ; **Naida** (1873) ; **Fior d'Harlem** (1876) ; **Alma l'Incantatrice** (1878). Il s'en faut que tous ces ouvrages aient obtenu du succès. Parmi les plus heureux, il faut citer **Stradella,** l'**Ombre** et surtout **Martha.** La forme musicale prend chez Flotow un caractère plutôt français qu'allemand ; elle est légère, gracieuse, avec parfois une pointe d'émotion. Si le compositeur manque de puissance et d'originalité, il ne manque ni de distinction ni d'un certain charme, et son orchestre est gentiment écrit. En dehors du théâtre, Flotow a écrit des trios pour piano, violon et violoncelle, douze duos pour piano et violoncelle (avec Offenbach), de nombreux **lieder** et des chants à quatre voix.

Conte de Fée

HISTORIETTE SANS PAROLES

PAUL WACHS

Allegretto moderato

PIANO

molto rall.

f *p*

Ped. * Ped. * Ped * Ped. *

mf

Ped. * Ped. * Ped. * Ped *

p

Ped. * Ped. * Ped. *

f

Ped. * Ped. * Ped. *

Cantabile

f e dolce

mf

f

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped *

f

ff

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

rit.

mf dim. p

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

a Tempo

f e dolce mf f

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

molto rall. 1° Tempo

f f p

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

mf p

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

mf

Ped. * Ped. * Ped. * Ped.

f ff

Ped. * Ped. * Ped. * Ped. * Ped. *

tous avaient pris la fuite. Un seul ne l'avait point abandonné, et le visitait souvent ; il le secourait même autant que ses faibles moyens le lui permettaient. Sa bonhomie, sa franchise et son coeur généreux l'avaient rendu l'ami intime de cette famille. C'était le vieux Danis, ancien voyageur, âgé de près de soixante-dix ans, haut de taille, à traits fortement prononcés. Il avait fait quarante campagnes dans les pays hauts sous les anciens bourgeois de la compagnie du Nord-Ouest. Retiré du service depuis longtemps, il n'avait recueilli de ses voyages qu'une modique rente qui lui suffisait à peine, et la réputation bien méritée, parmi tous les voyageurs, d'avoir été d'une force extraordinaire, marcheur infatigable, et grand mangeur. Il avait appris de Chauvin que le cadet de ses fils s'était autrefois engagé pour les pays sauvages, et, sans l'avoir jamais connu, il s'était pris d'affection pour ce jeune homme, seulement parce qu'il courait les mêmes aventures que lui, et il l'appelait familièrement son fils. Il entrait chez Chauvin à toute heure de la journée,et à chaque visite il ne manquait jamais de demander si on avait reçu des nouvelles du voyageur ; c'était alors pour lui le prétexte tout naturel d'entrer en matière, et de raconter au long les prouesses de son jeune temps, et mille et mille épisodes de ses voyages, toutes plus véridiques les unes que les autres.

Un soir il vint faire sa visite accoutumée. La mère et la fille étaient seules ; il s'assit près d'elles, et leur demanda comment elles se portaient :

—Tout doucement, répondit la mère d'une voix encore émue par des larmes récentes.

—Toujours des larmes, la mère, toujours des larmes !

—Eh ! mon bon Monsieur Danis, il y a longtemps que les larmes et moi avons fait connaissance ; elles ont commencé à couler au départ de mon fils Charles ; celles que je verse sont pour le seul fils qui me restait... Elles sont bien amères.

—Comment, du seul fils qui vous restait ! Diable, la mère, comme y allez ! Est-ce que vous croyez donc tout de bon que votre fils Charles est mort aussi ? Allons donc ! est-ce qu'on meurt toujours là bas ? Et moi qui vous parle, j'ai bien été vingt ans d'un coup sans revenir, si bien que ma vieille Marianne, qui me croyait mort, voulait me faire chanter un "Libera" ; heureusement que je suis arrivé à temps. Eh bien ! après tout, vous voyez bien que je ne suis pas mort.

—Oui, mais mon pauvre fils dont nous n'avons pas eu de nouvelles depuis si longtemps, qui oserait espérer qu'il vive encore ? On a interrogé tous les voyageurs qui sont descendus ; personne n'en a entendu parler ; et il n'y a plus aucun doute qu'il n'ait péri de faim et de froid dans l'expédition qui était allée à la recherche du capitaine Ross ; il en faisait partie, comme vous savez. Ah ! si quelque chose pouvait me faire espérer de revoir un jour ce cher fils, ce serait de penser que le bon Dieu a eu pitié de moi, et qu'il aura exaucé mes prières, car lui seul connait combien je l'ai prié souvent et bien longtemps pour...

Les sanglots l'empêchèrent de continuer.

—Allons, allons, la mère, consolez-vous. Tenez, je ne suis pas prophète ; mais je vous l'ai dit souvent, et je vous le répète encore, que Dieu est bon, qu'il se laissera toucher par vos prières, et qu'il vous rendra tôt ou tard votre fils.

X

UN VOYAGEUR

Nous allons laisser le père Danis achever paisiblement la veillée près de la mère Chauvin, et lui prodiguer des consolations, et, avec la permission de nos lecteurs, nous leur ferons faire un agréable petit voyage à la Pointe-aux-Anglais, à quelques milles au-dessus du village du lac des Deux-Montagnes, et nous les ramènerons dans les deux canots qui viennent de paraitre à l'horizon. Partis du poste du Grand-Portage, sur le lac Supérieur, depuis près d'un mois, ils avaient traversé une longue suite de lacs, de forêts et de rivières, sans presque rencontrer d'autres traces de civilisation que quelques croix de bois plantées sur la côte vis-à-vis des rapides, et qui y avaient été placées par d'anciens voyageurs, pour léguer à leurs futurs compagnons de voyage l'histoire affligeante de quelques naufrages arrivés en ces endroits ; — ils touchaient enfin au terme de leur course, pendant laquelle ils n'avaient éprouvé que des vents contraires. C'était par une belle matinée du mois de juillet. La nuit avait été calme et sereine, et les eaux du lac conservaient encore le matin leur immobilité de la nuit. Les voyageurs avaient campé en bas du Long-Saut, et s'étaient remis en route à la pointe du jour. Harassés par de longues fatigues, leurs corps se ployaient avec peine aux mouvements de l'aviron ; les deux canots, à grandes pinces recourbées, et fraichement peints de couleurs brillantes, glissaient lentement sur la surface des eaux ; sous le large prélat qui recouvrait les paquets de fourrures dont les canots étaient chargés, deux commis des comptoirs de la compagnie achevaient paisiblement leur sommeil, souvent interrompu, de la nuit. Tout à coup un cri de joie se fait entendre ; cri semblable à celui que poussent les marins en mer quand, après une traversée longue et périlleuse, la vigie à crié: Terre! terre!... Ils venaient d'apercevoir le clocher de l'église de la mission du Lac, qui resplendissait alors des feux du soleil levant. Cette vue rappelait en eux de bien doux souvenirs ; chacun croyait voir le clocher de son village. Encore un pas, et ils allaient revoir le lieu de leur enfance, embrasser leur vieux père, sauter au coup de leur vieille mère, qui ne les attendent pas. — Ce cri, poussé d'abord par un des guides, avait été répété en choeur par tout l'équipage.

—Hardi, mes enfants, cria le vieux ; au gouvernail ! nous voilà arrivés. Et, pour exciter le courage et donner de l'activité aux avirons, il chanta d'un air animé :

Voici la saison,
Il est temps d'arriver, etc., etc.

Les refrains, chantés en choeur, étaient répétés au loin par l'écho du rivage. En peu de temps, les canots touchaient la terre vis-à-vis l'église du village, au milieu d'une grande foule accourue au devant d'eux.

Après quelques instants de relâche en cet endroit, on se remit en route. Le vent s'était élevé ; ceux à la garde desquels les canots étaient confiés, craignant que les pelleteries ne fussent endommagées par l'eau, au lieu de couper en plein lac, dirigèrent les embarcations par le petit détroit, et bientôt on arriva aux rapides Sainte-Anne. Ils venaient remercier leur patronne de les avoir préservés des dangers inséparables d'un si long voyage. En partant, ces mêmes hommes étaient venus s'y mettre sous sa protection ; il était juste qu'ils vinssent s'y agenouiller au retour (1).

Enfin, quelques heures après, les canots touchaient au port désiré depuis longtemps. Ils étaient à Lachine, rendez-vous général de toutes les embarcations qui partent pour les pays hauts ou qui en reviennent. Tous nos voyageurs, joyeux de se retrouver sains et saufs au même endroit qu'ils avaient quitté depuis longtemps, se félicitèrent mutuellement, et s'empressèrent d'accepter l'offre que leur fit l'agent de la compagnie de se reposer de leurs fatigues avant de se rendre au sein de leurs familles. Un seul d'entre eux ne se rendit point à cette invitation ; et, chargeant son paquet de hardes sur ses épaules, il se mit aussitôt en route après avoir dit adieu à ses compagnons de voyage. C'était un homme dans la fleur de l'âge, à la taille élancée et de bonne mine. Son teint était brûlé par les ardeurs du soleil. Ses cheveux longs et crépus, qui n'avaient pas connu les ciseaux depuis longtemps, flottaient sur ses épaules. Il portait des pantalons de grosse toile du pays, que retenait une large ceinture de laine diversement coloriée, et dont les franges touffues retombaient sur ses genoux. Ses pieds étaient chaussés de souliers de peau d'élan artistement brodés en poil de porc-épic de diverses couleurs, et ornés de petits cylindres de métal d'où s'échappaient des touffes de poils de chevreuil teints en rouge. Sa chemise de coton blanc, à raies bleues, était entr'ouverte, et laissait voir sa poitrine, tatouée de dessins fantastiques. Un cordon, dont on ne reconnaissait plus la couleur primitive, pendait à son cou, et laissait deviner une médaille.

(1) Le rapide Sainte-Anne, autrefois si pittoresque, chanté par le poète anglais Moore, a perdu son ancienne beauté. L'écluse et la longue chaussée que le bureau des travaux publics y a fait dernièrement construire l'ont arrêté dans sa course. L'art a défiguré l'ouvrage de la nature.

Cet homme marchait à grands pas, interrogeant du regard toutes les routes, comme pour s'assurer de la plus courte qu'il avait à suivre pour se rendre au Gros-Saut, où demeurait sa famille. Enfin il est en vue de la maison paternelle ; son coeur bat violemment. Il se met à courir, et, en quelques instants, il a franchi le seuil de la porte, qu'il ouvre brusquement, et se précipite dans la maison ; mais il est déconcerté en se trouvant face à face avec un étranger qu'il ne connait pas.—Celui-ci, surpris de cette brusque apparition, toise son visiteur de la tête aux pieds, et lui dit :

" What business brings you here ? "

—Oh! Monsieur, pardon, je ne parle pas bien l'anglais ; mais, dites-moi..... non, je ne me trompe pas, c'est bien ici.... où est mon père, où est ma mère ?

" What do you say, moi pas connaitre ce que vous dire."

—Comment, vous ne connaissez pas mon père ! Chauvin ! Cette terre lui appartient. Où est-il ?

' No, no, vous pas affaire ici, moi ha-havoir acheté le farm de la sheriff."

—Non, ce n'est pas possible, c'est mon père qui vous l'a vendue. Où demeure-t-il ?

" No, no, vous pas d'affaire ici, moi havoir une bonne deed de la sheriff."

Chauvin, plus déconcerté que jamais, sort précipitamment de la maison, et court chez le plus proche voisin. C'étaient des gens nouvellement arrivés dans l'endroit ; ils ne connaissaient pas sa famille. Il n'eut pas plus de succès aux portes voisines. En moins de quinze ans, le temps avait promené sa faulx dans cet endroit. Le souvenir de l'ancien curé lui revint à l'esprit ; cet ancien ami de la famille avait aussi disparu. Le nouveau curé qui l'avait remplacé dit à Chauvin qu'il ne connaissait pas sa famille, mais qu'il avait entendu dire à ses anciens paroissiens qu'une personne de ce nom avait autrefois habité la paroisse ; mais les mauvaises affaires l'avaient forcée de se réfugier avec sa famille à la ville, où il croyait qu'elle habitait encore. Ce peu de paroles dévoilèrent l'affreuse vérité à Charles; il comprit tout ; son père s'était ruiné, sa terre était vendue, et l'étranger insolemment assis au foyer paternel ! Il n'en entendit pas davantage ; il tourne immédiatement ses pas du côté de la ville, où il arrive la nuit déjà close. Il erre quelque temps, sans savoir de quel côté diriger ses pas ; tout à coup, il se rappelle de l'auberge où, plusieurs années auparavant, s'était décidée sa vocation ; il y entre, se fait connaitre, et demande des renseignements sur son père. Celui-ci y était connu pour venir s'y chauffer pendant la rude saison; on lui indique à peu près le quartier où il logeait. Charles reprend sa course, et se décide enfin à frapper à la porte la plus voisine ; c'était chez le père Danis.

—Ouvrez, répondit une voix forte.

—Ah ! s'écria le père Danis, en apercevant Charles, en v'la-t-il un mangeu' d'lard ! — Regarde donc, Marianne, voilà comme j'étais dans mon jeune temps ; vois donc ces grands cheveux, cette ceinture, ces souliers sauvages, et cette blague à tabac.—Assieds-toi, mon garçon, et, dis-moi, quand es-tu arrivé ?

—Cette après-midi, Monsieur.

—Ah ! tu es un des voyageurs arrivés par les canots qu'on attendait ces jours-ci ?

—Oui, Monsieur.

—Et tu viens te promener à la ville ?

—Non, Monsieur, je suis à la recherche de ma famille, que l'on m'a dit demeurer près d'ici.

—Et comment t'appelles-tu, mon garçon ?

—Charles Chauvin, Monsieur. Je...

—Dieu du ciel ! s'écria le père Danis en se levant brusquement de son siège, se redressant de toute sa haute taille, et en regardant Charles d'un air stupéfait. — Eh bien ! Marianne, ne te l'ai-je pas dit souvent que Dieu était bon, et qu'il rendrait enfin ce pauvre enfant à sa mère? — Oui, mon garçon, tu arrives bien à temps, va! Tes parents sont depuis longtemps dans la plus grande misère; ton père a fait de mauvaises affaires, sa terre a été vendue, il a été ruiné, et il gagne misérablement sa vie ici à charroyer de l'eau. Pour comble de malheur, ton pauvre frère vient de mourir, et, comme ils te croient mort aussi, tu peux juger de l'état où ils sont.— Dis-moi, mon garçon, as-tu ménagé tes gages ? apportes-tu de l'argent avec toi ?

—Oui, Monsieur ; mes gages me sont presque tous dus par la compagnie, et je les retirerai quand je voudrai.

—Ah ! c'est bien, mon garçon, tu es un bon fils ; viens-ci que je t'embrasse.

Et le père Danis serra Charles contre son coeur.

—Allons, mon garçon, tu es bien fatigué, repose-toi un peu et prends quelque chose.

—Merci, monsieur, j'ai hâte de revoir mon père.

—Hé bien ! mon garçon, je m'en vas t'y mener ; mais va doucement, parce que ça va leur faire un coup, surtout à ta pauvre mère. Mais laisse-moi faire ; j'entrerai le premier, j'arrangerai la chose. Allons, Marianne, donne-moi mes béquilles.

Et tous deux sortirent.

—Ah ça ! mon garçon, ne va pas trop vite, je ne pourrai te suivre. Il y a eu un temps où je t'aurais battu le chemin ; mais, à présent, je n'ai plus de jambes.

En parlant ainsi, ils arrivaient à la demeure de Chauvin. Le père Danis ouvrit sans frapper, et, entrant le premier :

—Tenez, mère Chauvin, je vous avais bien dit que tôt ou tard vous auriez des nouvelles de votre fils ; voici un voyageur qui arrive et qui va vous en donner.

Charles promena ses regards sur un homme déjà âgé et sur deux femmes dont la misère et la souffrance avaient tellement altéré les traits qu'il ne les reconnut point. Charles, qui les avait quittés à peine sorti de l'adolescence et qui revenait homme fait, n'en put être reconnu à son tour.

—Ah ! Monsieur, dit la mère en s'adressant à Charles, m'apportez-vous des nouvelles de mon cher fils ?

A ce son de voix bien connu, Charles avait reconnu sa mère, il voulait répondre ; son coeur se gonfla, sa langue resta muette ; il demeura immobile.

La mère, interprètant ce silence en mauvais augure :

—Ah ! père Danis, dit-elle, pourquoi ne m'avez-vous pas épargné la douleur d'apprendre moi-même de ce voyageur que mon pauvre Charles est mort ?

—Mort ! s'écria le père Danis ; une preuve qu'il ne l'est pas, c'est que vous l'avez devant vous.

—Ma mère ! maman ! cria Charles en se jetant dans les bras de sa mère.....

—Pauvre enfant, disait la mère d'une voix éteinte, je ne te reconnais pas.... ; je crois pourtant que tu es mon fils... Le bon Dieu a enfin exaucé mes prières...

Pendant ces tendres embrassements, la médaille sortit de la poitrine de Charles et effleura la main de sa mère.

—Ah ! s'écria-t-elle, ma médaille !.... Ah ! oui, c'est mon fils..., c'est mon Charles....

A peine Charles se relevait des étreintes maternelles qu'il fut saisi par son père et Marguerite, qui se l'attiraient à eux en le couvrant de baisers.

—Hé ! mon Dieu ! s'écriait le père Danis, laissez-le donc un peu respirer, ce pauvre enfant.

Bientôt Marguerite s'échappant des bras de son frère et ne se possédant plus de joie, sauta au cou du père Danis.

—Ah ! bon monsieur, c'est vous qui nous rendez mon frère, ce pauvre Charles !

—Hé ! non, non, ma fille... Hé ! mon Dieu ! laissez-moi donc... vous allez me jeter à terre... vous m'étouffez... Allons, je crois qu'elle veut me faire pleurer aussi...

Pendant ces scènes attendrissantes, le vieux chien Mordford, qui avait grondé sourdement en voyant cet étranger, avait bien vite flairé son ancien maitre ; le pauvre animal avait pardonné depuis longtemps à Charles la blessure qu'il lui avait faite en partant et qui l'avait rendu boiteux, et il s'était attaché à sa jambe en poussant des hurlements de joie.

Les voisins s'étaient bien vite aperçus qu'un rayon de bonheur avait enfin pénétré sous ce toit de misères, et partageaient cordialement la joie de la famille Chauvin ; ils vinrent en foule la féliciter du bonheur inespéré qui venait de leur arriver.

CONCLUSION

Nous remettrons à un autre jour le récit des aventures de Charles, qui occupèrent les jours qui suivirent son arrivée, et que le père Danis ne manqua point de corroborer, et même de commenter, comme s'il y eût pris une part active.

Charles, habitué au grand air des lacs et des forêts, étouffait dans l'étroit réduit qu'habitait sa famille. Il songea donc à s'établir à la campagne. Une occasion se présenta bientôt d'elle-même. Le nouveau propriétaire de la terre de Chauvin paya à son tour le tribut à la nature. La terre, mise en vente, fut achetée par Charles ; et cette famille, après quinze ans d'exil et de malheurs, rentra enfin en possession du patrimoine de ses ancêtres.

Quand le père Danis vit s'éloigner ses bons voisins, ce fut à son tour à verser des larmes. Charles en fut touché, et, ayant appris que ce brave homme avait secouru sa famille dans sa détresse, il trouva place dans la ferme pour lui et pour sa vieille Marianne.

Quelques-uns de nos lecteurs auraient peut-être désiré que nous eussions donné un dénoûment tragique à notre histoire ; ils auraient aimé à voir nos acteurs disparaitre violemment de la scène, les uns après les autres, et notre récit se terminer dans le genre terrible, comme un grand nombre de romans du jour. Mais nous les prions de remarquer que nous écrivons dans un pays où les moeurs en général sont pures et simples, et que l'esquisse que nous avons essayé d'en faire eût été invraisemblable, et même souverainement ridicule, si elle se fût terminée par des meurtres, des empoisonnements et des suicides.

Laissons aux vieux pays que la civilisation a gâtés leurs romans ensanglantés ; peignons l'enfant du sol tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de moeurs et de caractère, jouissant de l'aisance et de la fortune sans orgueil et sans ostentation, supportant avec résignation et patience les plus grandes adversités, et, quand il voit arriver sa dernière heure, n'ayant d'autre désir que de pouvoir mourir tranquillement sur le lit où s'est endormi son père, et d'avoir sa place près de lui au cimetière, avec une modeste croix de bois pour indiquer au passant le lieu de son repos.

Encore donc un coup de pinceau à un riant tableau de famille, et nous avons fini.

Le père Chauvin, sa femme et Marguerite recouvrèrent bientôt, à l'air pur de la campagne, leur santé affaiblie par tant d'années de souffrances et de misères. Cette famille, réintégrée dans la terre paternelle, vit renaître dans son sein la joie, l'aisance et le bonheur, qui furent encore augmentés quelque temps après par l'heureux mariage de Chauvin avec la fille d'un cultivateur des environs. Marguerite ne tarda pas à suivre le même exemple ; elle trouva un parti avantageux, et alla demeurer sur une terre voisine. Le père et la mère Chauvin font déjà sauter sur leurs genoux des petits-fils bien portants. Le père Danis se charge de les endormir en leur chantant d'une voix cassée quelques anciennes chansons de voyageurs.

Nous aimons à visiter quelquefois cette brave famille, et à entendre répéter souvent au père Chauvin que la plus grande folie que puisse faire un cultivateur, c'est de se donner à ses enfants, d'abandonner la culture de son champ et d'emprunter aux usuriers.

PATRICE LACOMBE (1)

FIN.

A MA FENETRE

Ma fenêtre joyeuse et qui n'est jamais close.
A pour rideau l'épaisse et verte frondaison
D'un rang de peupliers qui ferment l'horizon
Et qu'un ruisseau moiré, plein de soleil, arrose.

Leur cime frémissante où maint rayon se pose
Verse une ombre sereine à ma vieille maison.
Ils bordent mon jardin, où croit l'herbe à foison,
Mais qui rit et m'envoie un vrai parfum de rose.

Les feuilles, le murmure humble du ruisseau d'or,
Et l'insecte et l'oiseau font un doux quatuor
Pour fêter la nourrice adorable, la terre.

Sous le ciel bleu, tout bleu, le joli, joli chant !
J'écoute, et sens en moi, perdu dans ce mystère,
L'impossibilité d'être sombre ou méchant.

JULES LEMAITRE,
Tavers (Loiret). de l'Académie française.

---

(1) M. Lacombe a été commissionné notaire pour le Bas-Canada le 31 décembre 1830 ; et depuis 1834, jusqu'à sa mort, fut employé à la procure du séminaire de St-Sulpice de Montréal.

DANS UN TORRENT FURIEUX

Un orage en Colombie. — Couché dans un torrent. — En quelques minutes, le fleuve redevient ruisseau.

C'est à l'admirable ouvrage *Le Ruisseau* que nous empruntons cette page magistrale d'Elisée Reclus.

Je me rappelle encore la terreur d'une nuit passée au bord de la Chirua, petit torrent de la Sierra Nevada, dans les Etats-Unis de Colombie. La journée avait été fort belle ; seulement, un orage avait éclaté, à quelques lieues de là dans les gorges supérieures de la montagne, et cet orage avait même contribué à la beauté de la soirée ; le soleil s'était couché dans sa gloire, et la splendeur de l'horizon empourpré avait été rehaussée par l'étrange contraste de ces nuages sombres aux reflets cuivreux, qui nous cachaient les cimes de quelques montagnes et d'où l'on entendait sortir un roulement continu.

◆

UNE NUIT A LA BELLE ETOILE

Plein de confiance et fatigué par une longue course, je ne perdis point mon temps à chercher un gîte. La plage de sable fin brillait aux rayons de la lune et je voyais sans peine quelle m'offrirait une couche agréable, plus douce et moins humide que l'herbe de la forêt ; en outre, j'étais sûr de ne pas mettre dans les ténèbres la main sur un serpent endormi.

Je me débarrassai de mon havresac pour en faire un coussin, je débouclai ma ceinture, et, la main sur mon couteau, je m'assoupis. Heureusement, les moustiques ne cessèrent de troubler mon repos ; tout en dormant d'un sommeil indécis, je laissais mon oreille encore vaguement ouverte aux bruits du dehors ; j'entendais la fanfare triomphante des moustiques et les glapissements des singes hurleurs. Mais voici qu'à ce triste concert se mêle tout à coup un murmure grandissant comme celui d'une foule lointaine : ce sont des sanglots, des gémissements, des cris de désespoir. Mon rêve devient de plus en plus inquiet et se change en cauchemar ; je me réveille.

◆

DANS UN TORRENT FURIEUX

Il était temps : mes yeux écarquillés par la terreur, aperçurent en amont une sorte de muraille mobile précédée d'une masse écumeuse et s'avançant vers moi avec la vitesse d'un cheval au galop. C'est de ce mur d'eau, de boue et de pierres que s'échappait le fracas, terrible maintenant, qui m'avait réveillé. Je ramassai mon bagage à la hâte, et en quelques bonds j'eus gravi la berge du torrent. Lorsque je me retournai, la débâcle recouvrait déjà l'endroit où je venais de dormir. Les vagues heurtées et tourbillonnantes passaient en sifflant ; des blocs de rochers, poussés par les eaux, se déplaçaient lentement comme des monstres réveillés de leur sommeil et s'entre-choquaient avec un bruit sourd ; des arbres déracinés se redressaient hors de l'eau, plongeaient lourdement et se brisaient entre les pierres roulées ; les berges tremblaient incessamment sous le choc des énormes projectiles que lançaient contre elles les eaux en fureur.

Pendant toute la nuit, la Chirua continua de mugir, mais le fracas s'amoindrit peu à peu ; l'eau noire de débris, devint plus claire, les lourds rochers que poussait le flot s'arrêtèrent au milieu du courant. Lorsque les rayons du soleil répandirent à la surface du torrent leurs premières traînées d'étincelles, il me sembla que l'eau avait assez décru pour me permettre d'en tenter le passage et de continuer ma route ; ayant noué mes habits en une sorte de turban que j'enroulai autour de ma tête, je me hasardai dans le flot, mais ce n'est point sans danger que j'atteignis enfin l'autre bord. Le flot rapide faisait trembler mes jambes et fléchir mes genoux, des rocs pointus me déchiraient les pieds, de grosses pierres venaient me heurter, le courant me poussait vers les rapides. Quand j'arrivai enfin sain et sauf sur l'autre rive, je regrettai de n'avoir pas eu la bonne idée du paysan autrichien, attendant naïvement sur le bord du Danube que le fleuve eût cessé de couler. Quelques heures après mon passage, la Chirua n'était plus qu'un filet d'eau serpentant au milieu des pierres, et de bloc en bloc j'aurais pu la franchir en quelques sauts.

ELISEE RECLUS.

Le flot descendant, et rencontrant par là même cette haleine puissante qui semblait vouloir s'opposer à sa marche, se câbrait sous l'effort, se dressait en aigrettes, en pyramides, en mamelons, dont les sommets frangés d'écume s'apprêtaient avec mille bruits intraduisibles et retombaient sur le chaos liquide en une pluie sonore.

La nuit s'annonçait donc terrible, et vraisemblablement les marins engagés dans le détroit n'avaient qu'à gouverner juste, ou mieux qu'à se mettre à l'abri.

Mais le pourraient-ils avant d'atteindre, guidés par le phare, la baie de Forteau, où ils seraient en sûreté.

Là gisait le problème.

Question de vie ou de mort pour plusieurs de ces pauvres marins!

Affaire de gain ou de perte pour les affréteurs et les compagnies d'assurance !

Toutefois, ce tumulte des éléments dans le détroit n'empêcha pas, dès les premières ombres de la nuit, une petite embarcation, montée par deux hommes, de traverser la baie en ligne directe.

L'embarcation était la chaloupe du " Marsouin."

Les deux hommes : Thomas Noël et le cuisinier Jean Brest.

Comme ils avaient dressé le mât et déployé une petite voile, la chaloupe eut tôt fait d'atteindre la rive opposée, où la mer était relativement tranquille.

On prit terre à quelque distance au nord du phare, dont le fanal projetait un immense cône de lumière blanche, s'élargissant au loin sur les eaux du détroit.

Il faut dire ici qu'à l'époque où se passaient les événements racontés dans cette véridique histoire, le luminaire officiel destiné à baliser les voies maritimes était loin d'avoir acquis ce degré de perfectionnement qu'il possède aujourd'hui.

Les appareils dioptriques et catoptriques, tournant et jetant à intervalles réguliers leurs fulgurances coloriées, n'existaient pas alors.

On en était encore à la banale lumière fixe, le plus souvent sans coloration, que les siècles passés ont connue.

Tel était le cas pour le phare de Forteau.

Assez élevé au-dessus de la haute mer, il dominait l'extrême pointe du bras occidental de la baie, — comme nous l'avons dit.

Et ce gros oeil blanc, toujours ouvert la nuit, toujours veillant jamais en défaut, avait déjà sauvé bien des existences et conduit hors de péril bon nombre de vaisseaux richement chargés, jusqu'au moment où, en cette nuit du 27 juin 1853, nous le voyons, poudrant d'une traînée lumineuse les eaux tumultueuses du détroit de Belle-Isle.

Donc, la chaloupe accosta le long des crans, à une couple d'arpents en amont du phare.

Pas un souffle de vie nulle part !

Seule, la réverbération du fanal officiel témoignait de la présence de l'homme sur cette partie de la côte labradorienne.

Thomas parut satisfait de ce calme "humain" au milieu du bouleversement des éléments.

—Ça va bien ! dit-il bas à son compagnon. Nous réussirons, mon vieux marsouin.

—J'y compte, répondit sur le même ton Jean Brest. Mais encore faut-il que je trouve dans les environs un solide espar pour me confectionner une échelle.

—Nous allons voir à cela de suite.

Et les deux hommes, jetant le grappin de leur embarcation sur les crans étagés en gradins, débarquaient ensuite et partaient à la découverte.

Ils n'avaient pas fait quatre arpents qu'ils trouvèrent un tronc d'épinette long et grêle, tout hérissé de tronçons de branches, usés par un frottement sans doute réitéré sur maints rochers de la côte.

—Voici notre échelle toute confectionnée... dit Jean Brest. Ma foi, capitaine, ce pays-ci est vraiment merveilleux: on n'a qu'à formuler un désir, pour le voir s'accomplir.

—Oh ! tu en verras bien d'autres, maître Jean, si tu veux seulement masquer pendant quelques heures la lumière du père Blouin..., répondit Thomas, sur un ton mystérieux.

—Ce sera fait, et proprement, foi de gabier... ou de cuisinier, à votre choix.

—Je choisis le gabier, ce soir.

—Oui, j'aurai à grimper le long de ce sapin pour ajuster ma toile cirée en face de la lampe de l'ami Blouin : c'est besogne de gabier.

—Exactement. Mais il faudra attendre que le vieux soit tout à fait "allumé", avant de coiffer son fanal.

—Je ne grimperai là-haut que lorsque vous aurez une bonne quinte de toux. C'est entendu.

—Bien, mon vieux mathurin. Allons, houp ! enlevons ce corps mort et en route !

Après avoir hissé chacun une extrémité du tronc d'arbre sur leur épaule, les deux nocturnes visiteurs prirent à pas de loup la direction du phare, ayant bien soin de longer la rive et de faire le moins de bruit possible.

Arrivé à quelques perches de la tour octogonale servant de phare, Jean Brest, qui portait le plus gros bout du tronc et se trouvait en tête, tourna un peu à droite et escalada une déclivité assez raide, au haut de laquelle se profilait, toute blanche, la tour du phare, sur le fond sombre du firmament.

Naturellement.on marchait avec des précautions infinies, afin de ne pas éveiller l'attention du gardien.

Du reste, celui-ci devait-être à cent lieues de se douter que des pirates français, par une nuit de tempête, en voulaient à sa lumière.

Il ne donnait pas signe de vie.

L'échelle improvisée fut dressée contre la tour et se trouva être de longueur suffisante pour la besogne à accomplir.

Cette opération terminée, Thomas dit à son compère :

—Maintenant, mon vieux, retournons à la chaloupe, toi pour y prendre ton paravant, — je veux dire ton paralumière, — et moi pour glisser quelques bouteilles de " Saint-Pierre " dans les cachettes de ma vareuse.

Ce fut vite fait.

Puis, quand les deux hommes se séparèrent, Jean Brest crut de son devoir de hasarder timidement :

—Dites donc, capitaine...veillez au grain... Si vous alliez vous griser comme un matelot en "bordée", au lieu d' "empiffrer" le bonhomme !

Thomas prit un air digne.

—Jean Brest, dit-il, apprends que Thomas Noël ne se grise que quand il le veut bien. Or, cette nuit, je n'aurais garde : il nous reste trop à faire.

—Oh ! c'est pure plaisanterie, capitaine : excusez-moi.

—Ne t'inquiète pas : j'entends la faribole. Allons, matelot, toi aussi veille au grain et surtout ne t'avise pas de t'endormir.

—N'ayez crainte ; je suis habitué aux quarts de nuits... "As pas peur !" comme on dit là-bas, au pays ; maitre Jean Brest en a piqué plus d'un, de ces quarts, quand il "bourlinguait" dans la mer des Caraïbes.

—A la bonne heure! Tu me rassures. Demain, notre ouvrage fait, les mathurins salés du "Marsouin" tireront une bordée de longueur dans les vignes.

—Tonnerre de Brest ! — comme disait mon défunt père, gabier de premier numéro, sauf votre respect, — une petite rigolade nous mettra la boussole au point. En attendant, à la manoeuvre, matelot.

—Allons, c'est dit : je m'engouffre.

Et Thomas prit aussitôt la direction d'une construction assez bizarre, attenant au phare par un chemin couvert, d'une vingtaine de pieds de longueur.

Deux fenêtres aux vitres crasseuses rougeoyaient faiblement sous la clarté intérieure d'une chandelle fumeuse.

C'était le logis du gardien.

A en juger par l'immobilité du luminaire et l'absence complète d'ombres mouvantes, le vieux serviteur de l'Etat devait être seul et aux trois-quarts somnolent.

—Entrons sans crainte... murmura le nocturne visiteur. M'est avis que je serai le bienvenu, car ça n'a pas l'air d'une gaieté folle là-dedans.

Thomas se tâta pour constater la présence de ses bouteilles dans sa vareuse, puis frappant de ses joints calleux à une porte basse, il attendit.

Pas de réponse.

Il frappa plus fort.

Alors un bruit de pas se fit entendre, pendant qu'une voix ahurie disait :

—Hein !... Qu'est-ce que c'est ?... C'est-il toi, Jeannot?

Jeannot était le petit nom du fils Blouin.

A cette question, qui établissait clairement l'absence du susdit Jeannot, Thomas eut un tressaillement de joie et répondit de sa plus câline voix :

—Non, non, père Blouin : c'est moi, une de vos connaissances, Thomas Noël: Ouvrez vite : je suis trempé jusqu'aux os.

Thomas exagérait... Il n'avait de mouillée que sa vareuse et son pantalon, et encore.... pour la frime, selon sa manière de parler.

Tout de même, ayant entendu ce nom de Noël qu'il connaissait bien, le gardien n'eut aucune hésitation et ouvrit sa porte.

Thomas pénétra aussitôt à l'intérieur du logis et, se secouant des pieds à la tête, — ce qui fit tintinnabuler ses bouteilles,—il dit joyeusement :

—Nom d'un phoque, père Blouin, comme vous vous barricadez !... Craindriez-vous les voleurs, par hasard ?

Le père Blouin eut un gros rire.

—Les voleurs ! dit-il avec un haussement d'épaules : il n'y a, outre mon garçon et moi, que les goélands qui fréquentent ces parages.

—Alors pourquoi vous enfermez-vous à double tour ?

—Affaire d'habitude, jeune homme. D'ailleurs, ma porte ferme mal, et il vente si fort !

—Oh ! quant à ça, j'en sais quelque chose, puisque, tel que vous me voyez, je suis en panne à terre, tandis que ma goélette file vers le Sablon.

—Ah ! ah !... Mais tu me conteras tes aventures tout à l'heure. Commence par enlever ta vareuse, qui me semble avoir bu plus d'eau de mer que d'eau-de-vie de St-Pierre.

—C'est que ma vareuse, si elle n'en a pas bu, elle en contient tout de même du "St-Pierre."

—Au fait, tu me parais lesté comme une goélette contrebandière.

—Chut ! père Blouin ; ne prononcez pas ce vilain mot de contrebande.... Ça attire les douaniers... Ravivez plutôt votre mèche: nous allons causer, tout en nous rinçant un peu la "dalle du cou."

Le père Blouin, qui avait un fort "faible" pour la dive bouteille, — ce qu'on lui pardonnera en tenant compte de sa vie solitaire, — ne se le fit pas dire deux fois.

En un tour de main, la chandelle fut mouchée et la table unique de la maison débarrassée des nombreux ustensiles qui l'encombraient.

Alors commença l'exécution du programme arrêté dans la tête de Thomas Noël.

Ce froid organisateur de guet-apens et de coups pendables devint aimable et loquace comme un Marseillais en goguette.

Une histoire n'attendait pas l'autre.

Et chacune d'elles enlevée avec cette verve gouailleuse que nous lui connaissons, le narrateur ne manquait pas d'ajouter, en conclusion :

—Avec tout ça, père Blouin, "on" ne prend rien... Le gosier nous raccornit... Quelle soif dans le mien, nom d'une baleine !

Et il versait au bonhomme de larges rasades, tout en gardant à dessein de l'eau dans son verre, à lui, où il ne laissait tomber qu'un mince filet de liqueur spiritueuse.

A ce jeu-là, le père Blouin ne devait pas tarder à perdre la boussole et... la tête.

Vers dix heures, il était gris..

Un peu plus tard, il était ivre.

Quand minuit sonna, il ronflait comme un cachalot.

Depuis longtemps, Thomas avait trouvé une occasion pour aller "tousser" à son matelot le signal de masquer le phare.

Or, cet ordre n'avait pas été aussitôt exécuté, qu'une vive lueur sur la pointe opposée de la baie annonçait à Jean Brest qu'on n'avait attendu que ce signal pour allumer le fanal trompeur qui devait attirer sur les récifs les malheureux navires surpris par la tourmente.

Et maintenant, qu'allait-il arriver ?

Quelle catastrophe devait-il surgir ?

Anxieux et pâle, les deux "naufrageurs", réunis près de la tour, plongeaient leurs regards vers le sombre cap en face d'eux, vers ce cap dont l'éperon de récifs guettait les vaisseaux que la tempête allait y jeter.

Soudain, quelque chose comme une clameur d'agonie arriva jusqu'à eux, porté sur l'aile de la tourmente.

Et, presque aussitôt, un feu brilla sur le rivage de la pointe orientale, à l'abri du vent.

Pendant quelques minutes, ce feu étoila l'obscurité.

Puis, soudain, il s'éteignit.

—A la chaloupe ! commanda le capitaine Thomas : le poisson est dans la nasse.

Jean Brest ne fit qu'un saut vers son échelle, qu'il gravit avec l'agilité d'un gabier de premier numéro.

D'un tour de main, il arracha la toile cirée qui masquait la lumière du phare.

Puis, une fois descendu au pied de la tour, faisant basculer l'échelle improvisée, il la jeta en bas des rochers qui dominent la mer.

Alors, s'adressant à Thomas :

—Sans vous commander, capitaine, ne lanternons pas ici et filons. M'est avis qu'on a besoin de nous, là-bas.

—C'est vrai. A la chaloupe, et prépare-toi à ramer ferme.

—Oh ! pour ça, n'ayez crainte : j'ai dix mille fourmis dans chaque bras.

On descendit la pente de la falaise à la course.

Il était alors près de minuit.

Cinq minutes plus tard, la chaloupe du "Marsouin" filait silencieusement vers la pointe orientale, regagnant son point de départ.

CHAPITRE VII

PILLEURS D'EPAVE

On mit une bonne heure à rallier la "Pointe-aux-Morts."

Les rafales de vent d'est, après avoir subi des déviations multiples en se brisant sur les hauts rochers qui enserrent la baie de "Forteau", se transformaient, dans son estuaire, en tourbillons capricieux, en "sautes" imprévues, qui ne laissaient pas que d'embarrasser une petite embarcation.

Mais le capitaine Noël et son matelot avaient triomphé d'obstacles bien autrement redoutables, depuis qu'ils naviguaient...

Aussi, courbés sur leurs rames, ils poursuivaient imperturbablement leur route, sans souci des lames, sans égard à la bourrasque.

Comme ils approchaient des atterrages de l'est, une voix forte se fit entendre :

—C'est-il vous autres, les marsouins ?

Thomas répondit sur le même ton :

—Oui... Où êtes-vous?... Allumez une torche, un fanal, quelque chose qui éclaire... On n'y voit rien.

Aussitôt la lumière d'un falot brilla au milieu des rochers, rendant visible la figure très pâle de Gaspard Labarou et la longue silhouete de Jean Bec.

—Vite, dépêchez ! commanda nerveusement Gaspard.

La chaloupe pénétra dans une anse et aborda de suite.

On la mit en sûreté, à l'abri du ressac.

Puis Thomas laissa tranquillement tomber de ses lèvres cette question :

—Eh bien, camarades, "ça y est-il" ?

—Viens voir ! fut la réponse laconique de Gaspard.

Et les deux compères, suivis de leurs matelots, escaladèrent le cap.

On s'avança jusqu'à la crête regardant le détroit ; et là, en dépit de la demi-obscurité, un spectacle terrifiant s'offrit aux regards...

A quelques encâblures, un grand navire gisait couché sur son flanc de babord, la proue tournée vers la "Pointe-aux-Morts" et la poupe regardant "Terre-Neuve."

De toute évidence, le capitaine devait être un vieux loup de mer qui avait d'abord suivi la bonne course, au large des dangereux récifs de la pointe maudite, puis l'avait changée soudain en apercevant le fanal trompeur substitué par les "naufrageurs" à la lumière officielle de Forteau.

Le désastre était complet.

De ses trois mâts, le malheureux vaisseau n'en conservait qu'un debout.

Les deux autres, — celui de misaine et le grand mât,—gisaient, avec leurs voiles à moitié désemparée, rompus par tronçons, mais retenus les uns aux autres par les multiples cordages du gréement.

Thomas vit tout cela d'un coup d'oeil.

Se tournant vers Gaspard :

—Et l'équipage ? demanda-t-il ?

—Oh ! l'équipage !... répondit celui-ci en haussant les épaules : il a bu un coup à la grande tasse... Rien à faire.

—C'est le sort des marins... murmura philosophiquement Thomas, dont la figure s'assombrit.

Puis, chassant vite cette pensée importune :

—A la goélette ! commanda-t-il. N'attendons pas que tout s'en aille au diable.

Chacun s'empressa d'obéir, sans se préoccuper de la tempête qui faisait rage.

En quelques minutes, l'appareillage était terminé.

Au reste, la seule voile déferlée fut le grand foc.

Tout de même, par une nuit semblable, il fallait n'avoir pas "froid aux yeux" pour oser sortir.

Mais il n'y avait pas à tergiverser : les nuits sont courtes en juin, et le travail à faire ressemblait un peu à la chasse des grands fauves de la "jungle", qui ne s'accomplit qu'à la faveur des ténèbres.

Tout marcha, du reste, comme sur des roulettes, — au dire de Jean Bec.

Le "Marsouin" accosta l'épave sous le vent, se trouvant ainsi à l'abri pour "opérer."

Une heure se passa dans une activité fébrile, — car la mer commençait à baisser et la goélette pouvait demeurer échouée à côté du navire qu'elle pillait.

Puis, à un moment donné, le "Marsouin" se détacha du vaisseau naufragé, hissa sa misaine, hissa sa grand'voile, hissa ses focs, hissa toute sa toile, enfin, et s'éloigna vers le large, faisant jaillir sous ses joues alourdies deux gros bourrelets de vagues blanchissantes.

Le vautour lâchait son cadavre.

. . . . . .

—Jean Brest ?

—Capitaine !

—As-tu soif ?

—Comme le sable du Grand-Désert, capitaine.

—Et toi, Jean Bec?

—Oh ! moi... plus que ça : comme un fiévreux.

—Mes pauvres Jean-Jean, c'est l'eau salée que la brise nous envoie à la figure, ainsi qu'une mitraille : il faut que nous trouvions, dans ces diables de rochers, un trou où fourrer notre "Marsouin". C'est qu'il a sommeil, le cher bateau, et besoin de repos.

—Pare à virer ! commanda en ce moment Gaspard, qui était au gouvernail.

Les matelots se précipitèrent aussitôt sur les écoutes.

Jean Bec saisit le grelin de tribord du clinfoc, Jean Brest celui de la misaine, puis les deux marins tinrent ces voiles "masquées" jusqu'à ce que la goélette eut fait son "abattée" vers son flanc gauche.

Alors on lâcha les écoutes de droite pour border celles du côté opposé.

Le "Marsouin" frémit, se pencha sous la pression de sa voilure ; puis, comme un coursier un instant retenu, il reprit son élan sur les flots bouleversés.

Bâbord amures, cette fois, on retournait à la côte du Labrador, — mais une bonne douzaine de milles en aval de la "Pointe-aux-Morts", que l'on venait de quitter.

—Savez-vous où va nous mener cette bordée vers le nord ? fit remarquer alors Thomas, d'un ton moitié figue, moitié raison.

—Ma foi, non... répondit Jean Bec.

—Chez le diable ! ma vieille culotte de peau de rhinocéros... lui souffla dans l'oreille Thomas, qui se prit à ricaner silencieusement.

Jean Bec eut un léger tressaillement:

—Pour lors, capitaine... commença-t-il.

—Oh! moi aussi; Gaspard, de même; ton cousin de Bretagne, également ; nous y allons tous.

—A la bonne heure ! fit insoucieusement Jean Bec.

Puis, se tournant vers son camarade, en vigie près des haubans de misaine :

—Hé ! là ! Jean Brest ?

—Présent !

—As-tu la conscience astiquée ?

—Heu ! heu ! pourquoi cette question ?

—C'est que le "Marsouin" nous mène au diable, tu sais !

—La bonne blague !... Tout de même j'espère bien que, dans une petite heure, ce brave bateau de "Marsouin" y jettera l'ancre, dans cette satanée baie du "Diable", que je commence à entrevoir là-bas, au bout de notre beaupré.

Et Jean Brest, après avoir indiqué du doigt une vague dépression de la côte nord, ramena sa main sur son estomac, qu'il se prit à frotter comiquement, disant d'une voix plaintive :

—J'ai bien hâte d'aborder le plancher des vaches, nom d'un tonneau, car il commence à faire rudement soif là-dedans !

—A qui le dis-tu !.... Holà ! ouf ! gémit comme un écho Jean Bec.

—Encore un peu de patience, mes Jean-Jean, ânonna paternellement Thomas. Nous laisserons mollir le vent, dans cette aimable baie de l'amiral des Enfers, tout en mettant en perce un des tonneaux recueillis là-bas.

—Bravo! "Vive le capitaine du "Marsouin", cria Jean Brest.

—"Captain Thomas for ever" !... Hurrah ! fit à son tour Jean Bec, qui, en sa qualité de Québecquois, avait une teinture d'anglais.

Et le "Marsouin", bondissant comme son homonyme amphibie sur les vagues démontées, filait toujours, filait éperdument!

Les hauts mornes de Terre-Neuve se noyaient peu à peu dans le brouillard, tandis que les falaises crayeuses de la rive nord accentuaient à vue d'oeil leurs assises monumentales et leurs dentelures baignant dans la mer.

Thomas, connaissant mieux que son compère les abords de cette baie du "Diable" où l'on voulait faire escale, remplaça Gaspard à la roue.

Et tout le monde prit position en vue du mouillage : les matelots aux drisses, Gaspard au guindeau.

Le timonier, les deux mains sur la roue, attentif à la direction suivie par son vaisseau, scrutait du regard ce chaos rocheux où son oeil exercé distinguait le thalweg assombri indiquant l'ouverture de la baie du "Diable."

A une couple d'arpents des falaises, il commanda :

—Bas la misaine et la grand'voile! Largue un peu les focs !

Aussitôt les poulies mises en jeu crièrent et les voiles des deux mâts tombèrent, en gros plis, sur le pont.

Le "Marsouin", se relevant d'aplomb, courut sur son erre et sous l'impulsion de ses voiles de beaupré jusqu'à toucher pour ainsi dire, la falaise... Alors, obéissant à son gouvernail, il décrivit une courbe sous le vent et s'engouffra dans une étroite baie en forme de C, qui le ramena finalement dans la direction nord-est, où il trouva enfin une eau calme, hors des atteintes de la tempête.

On laissa tomber l'ancre.

Et les quatre hardis aventuriers, bien qu'ils en eussent vu de "toutes les couleurs" depuis qu'ils parcouraient la "grande berceuse", ne purent s'empêcher de pousser un long soupir de soulagement.

Il était quatre heures du matin et le globe rouge-feu du soleil brillait déjà au-dessus des hauts massifs de Terre-Neuve.

CHAPITRE VIII

DANS LA BAIE DU DIABLE. — OU JEAN BEC ET JEAN BREST EN CONTENT DE BELLES.

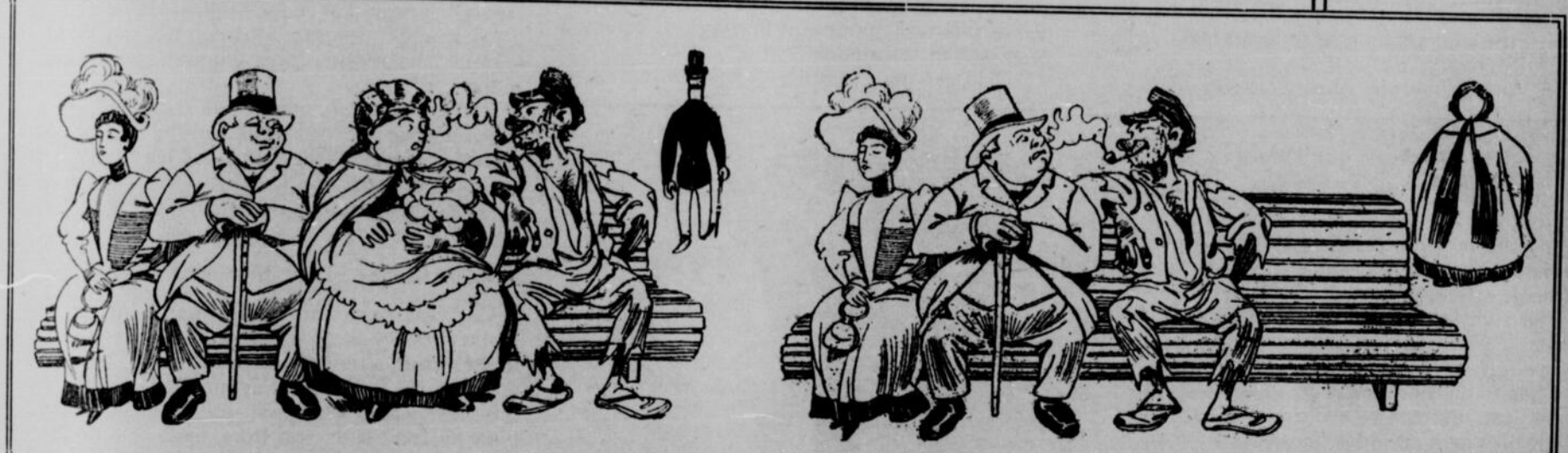
Cette baie du "Diable", en dépit de son nom peu... hospitalier, présente plus d'un avantage, comme refuge, en cas de tempête.

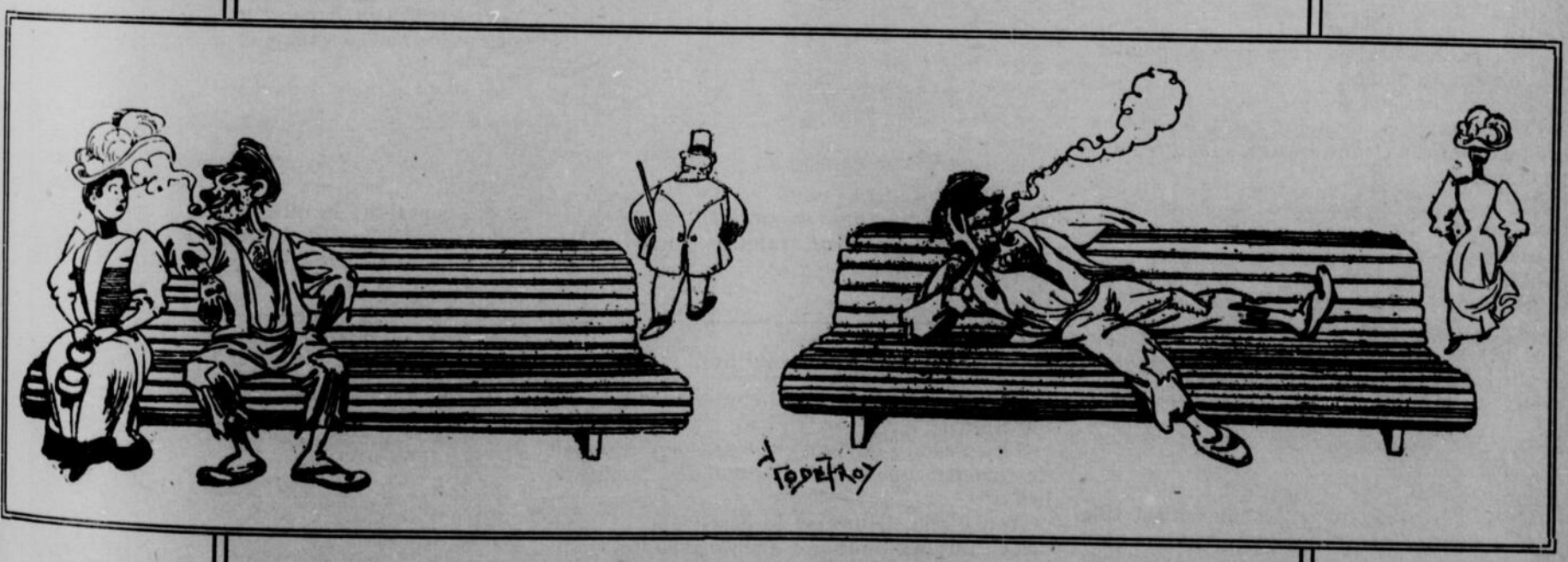
De faible étendue, il est vrai, elle n'en est pas moins très profonde et fort bien abritée contre le vent d'est, qui vient se briser sur la muraille à pic de sa rive gauche.

Mais le "sorouêt", — la brise dominante, en été — s'y engouffre comme chez lui, soufflant dans ce "retrait" ainsi que dans un immense colimaçon.

(A suivre)

Une bonne pipe de tabac canadien !





La place est libre, même de maringouins !

POUR RIRE

Perplexité de Calino

Calino cause avec un de ses amis, des habitants de la lune :

— Mais, mon cher, il est impossible qu'il y ait des habitants dans la lune. Quand elle est dans son plein, c'est parfait. Mais quand elle diminue, jusqu'à n'être plus qu'un mince croissant, où diable logeraient-ils ?

— Tu n'aimerais pas être le mari d'une femme millionnaire ?

— Non, j'aimerais mieux être son veuf.

Qu'est-ce que l'amitié ?

Il pleuvait. La charmante Mme Latiffée et ses invités avaient dû quitter le jardin et se réfugier dans la villa. Adieu les jeux en plein air ! Mais on ne s'ennuie jamais avec la spirituelle Mme Latiffée, même quand il pleut.

—On va jouer aux définitions, s'écrie-t-elle ; c'est un nouveau jeu amusant : je pose la première question. Qu'est-ce que l'amitié ?

Chacun de répondre :

—C'est un mot! — C'est une habitude! — C'est un vieux sujet de poésie.

Mais Mme Latiffée, secouant la tête et désignant les vitres où tambourine l'averse :

—L'amitié, dit-elle, c'est un parapluie qui se retourne quand vient le mauvais temps !

❖

Entre femmes de députés :

— Moi je fais toujours mes achats pendant la discussion du budget...

— Et pourquoi, ma chère ?

— Mon mari, à ce moment, est tellement habitué aux chiffres élevés, que mes factures passent inaperçues.

❖

Dans un salon de coiffure :

— Ah ! ça, mon ami, dit un client au garçon qui lui coupe les cheveux, pourquoi me racontez-vous toujours des histoires de crimes... des scènes horribles ?...

— Oh ! c'est bien simple : cela fait dresser les cheveux sur la tête et le travail devient plus facile !

❖

Dans un salon, côté tapisserie :

— Oui, chère madame, j'ai marié ma fille avec le vicomte de B... La première fois qu'il lui fut présenté, il a beaucoup plu...

— Alors, ce fut un grand bonheur ?

— Pas du tout ; il était trempé ; il avait oublié son parapluie !....

❖

En entrant chez un ami, Bézuchet glisse sur le parquet de l'antichambre et s'étale de tout son long, d'ailleurs sans se faire de mal.

L'ami, l'aidant à se relever :

— Mon vieux, nous allions nous mettre à table : tu ne pouvais pas mieux tomber !

Le nez révélateur

Dans un restaurant à prix fixe, (25c), deux plats au choix, légumes, dessert), le garçon prend la commande d'un gros monsieur au nez si enluminé qu'on pourrait le prendre pour quelque emblême révolutionnaire.

—Langue de boeuf, côtelette d'agneau... et comme légume ?

—Mon Dieu, je ne sais...

—Pommes de terre au gratin ? chou-fleurs à la sauce blanche ? haricots verts ? tomates farcies ?

—Des tomates, s'écrie le gros consommateur, des tomates, jamais !

—Je comprends, réplique malicieusement le garçon en lorgnant le "pif" du client, monsieur les a dans le nez.

❖

— Tu vois ce monsieur ? Il a contribué dans sa vie à essuyer bien des larmes.

— Le brave coeur ! et qui c'est-il ?

— C'est un marchand de mouchoirs.

❖

Un mari débonnaire, qui a cédé toute sa vie aux caprices de sa femme, se décide à prendre des dispositions pour son héritage. Il commence ainsi son testament :

" Ceci est ma "première" volonté, etc..."

— Voyons, père, vous ne lui pardonnerez pas ?... Même après sa mort ?...

— Jamais! Ce serait vraiment trop commode si, pour faire tout excuser, il suffisait de mourir...

La main qui lit

Extrait d'un grand feuilleton en cours de publication :

" Le baron, à qui son valet de chambre venait de remettre une lettre, la lut d'une "main fébrile."

Après cela, peut-être le baron était-il aveugle, et tout le monde sait que les aveugles, généralement dégoûtés de la vie, ne lisent que " du bout des doigts."

◆

Le professeur à ses élèves :

—Certains mots en ail forment leur pluriel en aux. Vantail fait vantaux, travail, travaux. Quel est celui de vous qui pourrait me citer un autre exemple?

—Moi, m'sieur.

—Parlez...

—Eh bien!... Marmaille, marmots!!!

Toute l'élite de Mme Sacavin

La petite ville de Cotillon-lès-Sonnettes est en révolution. Sur l'initiative de M. Déguingandé, on a organisé un concert de bienfaisance au profit des pauvres pêcheurs, victimes de la sécheresse maritime. Et à ce concert, Mlles Sacavin, Coquanpot, Petipas, Cenitte, d'autres encore, la fine fleur des jeunes mondaines feront entendre leurs voix de fauvettes!

Le concert fut un triomphe, conte à Mme Farssi, récemment débarquée, la rayonnante Mme Sacavin, heureuse mère.

—Ah! madame Farssi, que c'était beau, que c'était imposant, c'était une vraie ivresse !

—Une ivresse, mame Sacavin ?

—Comme je vous le dis, mame Farssi. Mais c'était pas étonnant, attendu qu'y avait là "tous les litres" de la société.

Où sont donc les gens pas sérieux ?

Lecture du journal, en famille.

Madame jette un regard distrait sur les petites annonces :

" Une personne sérieuse, munie d'excellentes références, demande emploi...

" Un mons'eur très sérieux, ayant des loisirs, serait heureux d'occuper ses soirées...

" Un jeune homme, tout ce qu'il y a de plus sérieux, désirerait entrer dans maison de commerce..."

—C'est curieux, remarque madame, ce ne sont jamais que des gens sérieux qui demandent des places ! Que font donc les gens qui ne sont pas sérieux ?

—Parbleu, répond monsieur, ils sont tous placés.

Prenez garde, Monsieur Visse

Ce n'est pas une raison parce qu'on fait l'ouverture de la chasse avec des amis pour délaisser complètement les affaires. Demandez donc plutôt à M. Clou, agent d'affaires claires-obscures (plus obscures que claires). Il tient bien un fusil sous son bras, mais cela ne l'empêche pas d'exposer ses plans à M. Visse, son compagnon :

—Ma petite combinaison est presque terminée. Pourtant mon conseil d'administration n'est pas encore au grand complet. Il reste quelques bonnes places à prendre. Tenez, mon che. Visse, vous êtes un garçon que j'affectionne; prenez cent actions et...

—Et...?

—Je vous mets dedans!

◆

Les faiseurs d'étymologies sont vraiment implacables. Un d'eux n'a-t-il pas trouvé que le mot "pantalon" signifie: Culotte qui " pend au talon ! " Et que la jeunesse est ainsi appelée parce que c'est l'âge " où les jeux naissent." On n'est pas plus idiot.

— Qu'est-ce que c'est que ça, dis, père, un aristocrate?

— C'est... un démocrate qui a fait sa pelote.

POUR RIRE

LE BALLON D'A. ALLAIS

On parle beaucoup de navigation aérienne, qu'il nous soit donc permis de reproduire cette amusante fantaisie, extraite de l'oeuvre de feu le charmant humoriste Alphonse Allais:

Ce pauvre Captain Cap commençait à me raser étrangement, avec ses aérostats, ses machines volantes, planantes et autres, qui m'indifférent également.

J'allais prendre congé sur un quelconque motif, quand un gentleman d'aspect robuste, et qui avait semblé prendre un vif intérêt aux grandes idées de Cap, se leva, s'approcha, nous tendant le plus correctement du globe sa carte, une très chic carte de chez Stern, sur laquelle on pouvait lire ces mots:

Sir A. Kashtey, Winnipeg.

Nous aimons beaucoup le Canada, Cap et moi, et la rencontre d'un Canadien, même d'un Canadien anglais, nous transporte toujours de joie.

Aussi accueillîmes-nous, d'une mine accorte, ce noble étranger qui voulut bien consentir à accepter un "champagne-gobbler".

Quand nous eûmes échangé les préliminaires de la courtoisie courante:

—C'est que, continua sir A. Kashtey, l'aérostation, ça me connaît un peu!... J'en ai fait, jadis, dans des conditions peut-être uniques au monde!

Je vis Cap lever d'imperceptibles épaules... Conditions uniques au monde!... Téméraire étranger!

Sans se laisser démonter, Kashtey ajouta:

—Le particulier de mon ascension, c'est que, le ballon, c'était moi-même.

Sir A. Kashtey, après avoir eu la politesse de faire remplir nos verres, dit encore:

—Il y a une dizaine d'années de cela... Je commandais le brick "King of Feet", chargé d'acide sulfurique, à destination d'Hochelaga. Une nuit, à l'embouchure du Saint-Laurent, nous fûmes coupés en deux, net, par un grand steamer de la "Dark-Blue Moon Line", et nous coulâmes à pic, corps et biens.

—Triste!

—Assez triste, en effet! Moi, j'étais chaussé de mes grosses bottes de mer en peau de loup-phoque, imperméables si vous voulez, mais peu indiquées pour battre le record des grands nageurs. Je fus, néanmoins, assez heureux pour flotter quelques instants, sur une pâle épave. A la fin, engourdi par le froid, je fis comme mon bateau et comme mes petits camarades: je coulai. Mais... écoutez-moi bien, je n'avais pas perdu une goutte de mon sang-froid, et mon programme était tout tracé dans ma tête.

—Vous êtes vraiment un homme de sang-froid, vous!

—J'en avais énormément dans cette circonstance: la chose se passait fin décembre.

—Très drôle, sir!

—Du talon de ma botte, je détachai, de la coque de mon brick, un bout de fer, qu'après avoir émietté dans mes mains d'athlète, j'avalai d'un coup. Doué, à cette époque, d'une vigueur peu commune, j'empoignai une des touries naufragées d'acide sulfurique et j'en avalai quelques gorgées.

—Tout ça au fond de la mer?

—Oui, monsieur, tout ça au fond de la mer! On n'est pas toujours dans des conditions qui vous permettent de choisir un laboratoire. Ce qui se passa, vous le devinez, n'est-ce pas?

—Nous le devinons; mais expliquez-le tout de même, pour ceux de nos lecteurs qui ne connaissent M. Berthelot que de nom.

—Vous avez raison!.. Chaque fois qu'on met en contact du fer, de l'eau et un acide, il se dégage de l'hydrogène... Je n'eus qu'à clore hermétiquement mes orifices naturels, et, en particulier, ma bouche; au bout de quelques secondes, gonflé du précieux gaz, je regagnais la surface des flots. Mais voilà!... Comme il est dit dans la complainte de la criminelle famille Fenayrou, j'avais mal calculé la poussée des gaz. Ne me contentant pas de flotter, je m'élevai dans les airs, balancé par une assez forte brise Est qui me poussa en amont de la rivière. Ce sport, nouveau pour moi, d'abord me ravit, puis bientôt me monotona. Au petit jour, j'entr'ouvris légèrement un coin des lèvres, comme un monsieur qui sourit. Un peu d'hydrogène s'évada; me rapprochant peu à peu de mon poids normal, bientôt, je mis pied à terre, en un joli petit pays qui s'appelle Tadousac, et qui est situé à l'embouchure du Saguenay. Connaissez-vous Tadousac?

—Si je connais Tadousac! Et la jolie petite vieille église (la première que les Français construisirent au Canada)! Et les jeunes filles de Tadousac qui vendent des photographies dans la vieille petite église au profit de la construction d'une nouvelle basilique!

(Et même, si ces lignes viennent à tomber sous les yeux des jeunes filles de Tadousac, qu'elles sachent bien que MM. P. F..., E. D..., B. de C..., A. A..., ont gardé d'elles un souvenir imprescriptible à la fois et charmant).

Sitôt fermée ma parenthèse, le gentleman de Winnipeg termina son récit avec une aisance presque injurieuse pour ce pauvre Cap:

—Dès que j'eus mis pied à terre, j'exhalai le petit restant d'hydrogène qui me restait dans le coffre, et je gagnai la saumonerie de Tadousac en chantant, à pleine voix, cette vieille romance française que j'aime tant:

Laissez les roses aux rosiers
Et les éléphants au lord-maire.

Visiblement contrarié, Cap haussa les épaules, murmurant:

—Ce bonhomme-là ne me fait pas l'effet d'un personnage bien sérieux.

ALPHONSE ALLAIS.

Le dernier fossé

"Donc, ils demandent des réformes? Eh bien, je vais leur donner des réformes d'orthographe."

"Tacoma Ledger."

L'oncle Sam — "-Songez qu'il y a sept ans je lui ai acheté ce jouet, tout neuf."

"Toledo Blade."

Mane, Thècel, Pharès

Héroïsme du Kaiser aux manoeuvres de Silésie.

—Majesté, votre barraque démontable a été démontée par la batterie ennemie.

—Qu'on l'a remonte!

Tel. Est 2224 GIRARDOT Restaurateur Français
DINER ET SOUPER 35c
ESCARGOTS 40c LA DOUZAINE. PATISSERIES FRANÇAISES
1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

LE CANADIEN NORD DE QUEBEC
Tél. Bell EST 2141 — Tél. des Marchands 904
Gare coin des rues Moreau et Ste-Catherine

Commençant le 20 mai 1906

DEPART DES TRAINS COMME SUIT :—Semaine

9.00 A. M. Dû à l'Assomption à 9.40 a. m., L'Epiphanie, 9.57 a. m., Joliette, 10.24 a. m., Grand'Mère 1.00 p. m., Shawinigan Falls, 1.05 p. m., Québec, 7.40 p. m.

4.30 P. M. Pour l'Epiphanie, Joliette Saint-Cuthbert, Shawinigan et Grand'Mère.

6.00 P. M. Pour l'Epiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste-Julienne, New-Glasgow et St-Jérôme.

9.15 A. M. DIMANCHE SEULEMENT. Pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a.m., 11.40 a.m., 5.35 p.m., les jours de semaine, et 8.40 p.m. les dimanches.

GUY TOMBS,
Agent Général des Passagers,
EDIFICE DE LA BANQUE IMPERIALE, MONTREAL

GRAND TRUNK
RAILWAY SYSTEM

MONTREAL—TORONTO

Départ de Montréal, *9.00 a.m., †9.45 a.m., *8.00 p.m., *10-30 p.m. Arrive à Toronto: *4.20 p.m., †9.20 p.m., *6.10 a.m., *7.00 a.m.

Elégant wagon salon café sur le train de 9.00 a.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 a.m. et 10.30 p.m.

MONTREAL—OTTAWA

Quitte Montréal, †8.00 a.m., *9.40 a.m., †4.10 p.m., *7.30 p.m.
Arrive à Ottawa, *11.00 a.m., *12.40, p.m., †7.10 p.m., *15.30 p.m.
Quitte Ottawa, *8.35 a.m., *3.30 p.m., †5.00 p.m., *10.30 p.m.
Arrive à Montréal, *11.35 a.m., 6.30 p.m., †8.00 p m., †10.15 p.m.

Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8 00 a.m., de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.). Endroits sur la Baie Georgienne

Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepté le dimanche. Wagon Pullman-Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND—OLD ORCHARD

Quitte Montréal, *8.01 a.m., *8.15 p.m. Arrive à Portland, *5.45 p.m., *6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, *6 32 p.m., *7.35 a.m.

Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.

Elégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

BUREAUX DES BILLETS EN VILLE : 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal,

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD †9.00 a.m. *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - †7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, †9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, †8.45 a.m., *9.40 a.m., §10.00 a.m. †4.00 p.m., *9.40 p m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, †8.30 a.m, †4.30 p.m. †7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - †7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m., *9.40 p m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, †8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., †6.10 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, †8.25 a.m., †5.45 p.m.
JOLIETTE, †8.00 a.m., *8.55 a.m., †5.00 p. m.
ST-GABRIEL, *8.55 a.m., †5.20 p.m.
ST-AGATHE, *8 45 a.m., §9.15 a.m., 11.25 p.m., †1.30 p.m., †5.35 p.m.
LABELLE, †8.45 a.m., †4.30 p.m.

*Quotidien. †Quotidien, excepté les dimanches ‡Mardi et jeudi. §Dimanche seul. ‖Quotidien excepté le samedi. ¶Samedi seul.

A. E LALANDE, agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129, rue Saint-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

CONTE DE FÉE

La Chatte Blanche

(Suite)

Chatte Blanche ne voulut pas qu'on détruisît absolument ces pauvres infortunés. Elle avait de la politique, et songeait que, s'il n'y avait plus ni rats ni souris dans le pays, ses sujets vivraient dans une oisiveté qui pourrait lui devenir préjudiciable. Le prince passa cette année comme il avait fait les deux autres, c'est-à-dire à la chasse, à la pêche, au jeu; car Chatte Blanche jouait fort bien aux échecs. Il ne pouvait s'empêcher de temps en temps de lui faire de nouvelles questions, pour savoir par quel miracle elle parlait. Il lui demandait si elle était fée, ou si par une métamorphose on l'avait rendue chatte; mais, comme elle ne disait jamais que ce qu'elle voulait bien dire, elle ne répondait que ce qu'elle voulait bien répondre, et c'était tant de petits mots qui ne signifiaient rien, qu'il jugea aisément qu'elle ne voulait pas partager son secret avec lui.

Rien ne s'écoule plus vite que des jours qui se passent sans peine et sans chagrin, et, si la chatte n'avait pas été soigneuse de se souvenir du temps qu'il fallait retourner à la cour, il est certain que le prince l'aurait absolument oublié. Elle l'avertit la veille qu'il ne tiendrait qu'à lui d'emmener une des plus belles princesses qui fût dans le monde, que l'heure de détruire le fatal ouvrage des fées était à la fin arrivée, et qu'il fallait pour cela qu'il se résolût à lui couper la tête et la queue, qu'il jetterait promptement dans le feu.

"Moi, s'écria-t-il, Blanchette mes amours! moi, dis-je, je serais assez barbare pour vous tuer! Ah! vous voulez sans doute éprouver mon coeur: mais soyez certaine qu'il n'est point capable de manquer à l'amitié et à la reconnaissance qu'il vous doit.

—Non, fils de roi, continua-t-elle, je ne te soupçonne d'aucune ingratitude; je connais ton mérite; ce n'est ni toi ni moi qui réglons dans cette affaire notre destinée. Fais ce que je souhaite, nous commencerons l'un et l'autre d'être heureux, et tu connaîtras, foi de chatte de bien et d'honneur, que je suis véritablement ton amie".

Les larmes vinrent deux ou trois fois aux yeux du jeune prince, à la seule pensée qu'il fallait couper la tête à sa petite Chatonne, qui était si jolie et si gracieuse. Il dit encore tout ce qu'il put imaginer de plus tendre pour qu'elle l'en dispensât: elle répondait opiniâtrement qu'elle voulait mourir de sa main, et que c'était l'unique moyen d'empêcher que ses frères n'eussent la couronne; en un mot, elle le pressa avec tant d'ardeur, qu'il tira son épée en tremblant, et d'une mal mal assurée, il coupa la tête et la queue de sa bonne amie la Chatte: en même temps il vit la plus charmante métamorphose qui se puisse imaginer. Le corps de Chatte Blanche devint grand, et se changea tout d'un coup en fille: c'est ce qui ne saurait être décrit: il n'y eut que celle-là aussi accomplie. Ses yeux ravissaient les coeurs, et sa douceur les retenait; sa taille était majestueuse, l'air noble et modeste, un esprit liant, des manières engageantes; enfin, elle était au-dessus de tout ce qu'il y a de plus aimable.

Le prince, en la voyant, demeura si surpris, et d'une surprise si agréable, qu'il se crut enchanté. Il ne pouvait parler, ses yeux n'étaient pas assez grands pour la regarder, et sa langue liée ne pouvait expliquer son étonnement. Mais ce fut bien autre chose lorsqu'il vit entrer un nombre extraordinaire de dames et de seigneurs, qui, tenant tous leurs peaux de chatte ou de chat jetées sur leur épaules, vinrent se prosterner aux pieds de la reine, et lui témoigner leur joie de la revoir dans son état naturel. Elle les reçut avec des témoignages de bonté qui marquaient assez le caractère de son coeur; et, après avoir tenu son cercle quelques moments, elle ordonna qu'on la laissât seule avec le prince, et lui parla ainsi:

"Ne pensez pas, Seigneur, que j'aie toujours été chatte, ni que ma naissance soit obscure parmi les hommes. Mon père était roi de six royaumes. Il aimait tendrement ma mère, et la laissait dans une entière liberté de faire tout ce qu'elle voulait. Son inclination dominante était de voyager; de sorte qu'étant grosse de moi, elle entreprit d'aller voir une certaine montagne dont elle avait entendu dire des choses surprenantes. Comme elle était en chemin, on lui dit qu'il y avait proche du lieu où elle passait un ancien château de fées, le plus beau du monde, tout au moins qu'on le croyait tel par une tradition qui en était restée; car d'ailleurs, comme personne n'y entrait, on n'en pouvait juger; mais qu'on savait très sûrement que ces fées avaient dans leur jardin les meilleurs fruits, les plus savoureux et délicats qui se fussent jamais mangés.

"Aussitôt la reine, ma mère, eut une envie si violente d'en manger, qu'elle y tourna ses pas. Elle arriva à la porte de ce superbe édifice, qui brillait d'or et d'azur de tous les côtés; mais elle y frappa inutilement: qui que ce soit ne parut; il semblait que tout le monde y était mort. Son envie augmentant par les difficultés, elle envoya quérir des échelles, afin que l'on pût passer par dessus les murs du jardin, et l'on en serait venu à bout si ces murs ne se fussent haussés à vue d'oeil, bien que personne n'y travaillât; l'on attachait des échelles les unes aux autres, elle rompaient sous le poids de ceux qu'on y faisait monter, et ils s'estropiaient ou se tuaient.

"La reine se désespérait. Elle voyait de grands arbres chargés de fruits qu'elle croyait délicieux, elle en voulait manger ou mourir; de sorte qu'elle fit tendre des tentes fort riches devant le château, et elle y resta six semaines avec toute sa cour. Elle ne dormait ni ne mangeait, elle soupirait sans cesse, elle ne parlait que des fruits du jardin inaccessible: enfin elle tomba dangereusement malade, sans que qui que ce fût pût apporter le moindre remède à son mal, car les inexorables fées n'avaient pas même paru depuis qu'elle s'était établie proche de leur château. Tous les officiers s'affligeaient extraordinairement. L'on n'entendait que des pleurs et des soupirs, pendant que la reine mourante demandait des fruits à ceux qui la servaient; mais elle n'en voulait point d'autres que ceux qu'on lui refusait.

(A suivre)

AVIS

AVIS est donné au public qu'en vertu de l'Acte des Compagnies de 1902, il a été délivré sous le sceau du Secrétaire d'Etat du Canada, des lettres patentes, en date du 21 août 1906, constituant en corporation John Maximilien Mackay, docteur en médecine de la ville de Québec, dans la province de Québec; Jacques Brault, agent, Henri Alexandre Abdon Brault, notaire; Tancrède Mongenais, commis, et Auguste Léonce Rinfret, avocat, tous les quatre de la ville de Montréal, dans la province de Québec, pour les fins suivantes: (A) Pour faire affaires par tout le Canada comme imprimeurs, lithographes, stéréotypeurs graveurs à l'électricité, graveurs sur bois, graveurs en creux et graveurs par tous les procédés connus, comme libraires et relieurs dans toutes les branches de ces industries et dans tout commerce et toute industrie d'un caractère semblable ou analogue ou y ayant rapport.

(B) Pour acquérir, imprimer, publier, conduire et circuler ou autrement produire aucun journal ou aucuns journaux ou autres publications et faire généralement les affaires de propriétaire de journaux et d'éditeurs généraux.

(C) Pour acheter et acquérir comme actuellement en affaires et pour continuer les affaires faites actuellement par Ernest Mackay à Montréal, sous le nom et raison sociale de l'"Album Universel", "The Montreal Photo Engraving Coy", "Le Monde Illustré", ou toutes autres compagnies y inclus la clientèle et d'en payer le prix d'acquisition par des actions payées et acquittées de ladite compagnie ou autrement comme il pourra être convenu.

(D) Pour faire des demandes de brevet d'invention, acheter ou acquérir de quelque manière que ce soit des brevets d'invention ou des inventions, des marques de commerce, des droits d'auteur ou privilèges semblables ayant un rapport ou pouvant être utiles pour quelques-unes des fins de la Compagnie et de vendre et de disposer de toutes ces choses comme il sera jugé à propos.

(E) Pour vendre, améliorer, gérer, échanger, louer, hypothéquer, rapporter ou autrement disposer de tous ou chacun des immeubles de la Compagnie.

(F) De faire tous les actes, exercer tous les pouvoirs et de faire toutes les affaires incidentes propres à atteindre les fins pour lesquelles la compagnie est constituée.

La Compagnie exercera son commerce et son industrie par tout le Canada et ailleurs sous le nom de La Compagnie de l'"Album Universel" à responsabilité limitée, avec un capital-actions de cent mille piastres, divisé en mille actions de cent piastres chacune, et le principal lieu d'affaires de la Compagnie sera en la ville de Montréal, dans la province de Québec.

Daté au bureau du Secrétaire d'Etat du Canada, ce 24e jour d'août 1906.

R. W. SCOTT,
Secrétaire d'Etat.

A. L. RINFRET,
118 rue St Jacques,

Jamais un Marchand Honnête

ne voudrait vous faire croire que pour le prix du savon "Baby's Own Soap" vous puissiez acheter un savon aussi bon. Bien plus, quelque prix que vous payiez vous ne pouvez pas en acheter un meilleur que le savon "Baby's Own Soap."

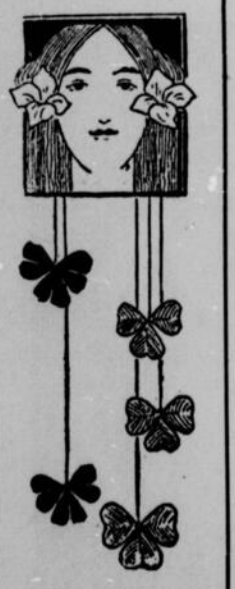
ALBERT SOAPS LIMITED
MFRS.
MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap" imprimés dans le savon et sur la boite ne sont JAMAIS TRADUITS

Atelier DE Photo-Gravure

The Montreal Photo-Engraving Company

Ce titre acheté de l'hon. T. Berthiaume, est la propriété de "l'Album Universel", 51, rue Ste-Catherine Ouest



Le Département de Photo-Gravure de "l'Album Universel"

CET atelier est installé dans le même local que "l'Album Universel", au No 51, rue Ste Catherine Ouest, coin de la rue St Urbain.

Toutes sortes de travaux de photo-gravure et de gravure entrepris et garantis pour l'élégance et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage complet, fort coûteux, qui nous permet de travailler les procédés des couleurs de toutes sortes: trois couleurs, procédé "Day", grain, etc.

Spécialité : "Catalogues", qui exigent le meilleur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir, ou téléphonez, Bell Est 2145 et vous aurez satisfaction pour les prix comme pour le goût artistique de nos travaux. Les commandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G. Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-graveurs de ce pays, est le contremaître de notre atelier.

The Montreal Photo-Engraving Co'y,
51, Rue Ste-Catherine, Ouest
Coin de la Rue Saint-Urbain, MONTREAL

E. MACKAY, Propriétaire.

SUCCURSALE DE QUEBEC

LEGER BROUSSEAU, Agent 13, RUE BUADE, QUEBEC

LA PRINCESSE ROSE

NOUVELLE

I

Petit père, je t'aime tout plein...

Grimpée sur les genoux de Jacques Verneuil, Suzanne répétait cette phrase, de sa voix douce d'enfant câline, contente de posséder un peu le père bien aimé qui si souvent n'était pas là.

Assise près d'eux et pas jalouse de leur tendresse, Mme Verneuil les regardait en souriant.

Jacques Verneuil, à cette époque, était déjà le romancier fameux que tous les salons se disputaient. Les femmes raffolaient de ses livres, car il était passé maître en psychologie amoureuse.

Très convaincu, très enthousiaste, il se donnait avec passion à son travail, heureux de rêver, heureux d'écrire et il se plaisait à étudier, à dépecer, en quelque sorte les joies et les souffrances du coeur humain.

Mathilde Verneuil, sa douce et intelligente compagne, l'estimait et l'admirait. Elle comprenait cette passion de travail, cette ambition de tout savoir et la fièvre de raconter ces choses en ces beaux livres qu'on s'arrachait.

Aussi aimait-elle son Jacques follement. Lui aussi semblait l'aimer.

—C'est singulier, disaient les gens, comme le romancier sentimental et compliqué de tant d'oeuvres qu'on croirait vécues, mène une vie simple et banale, près de sa femme et son enfant.

—Oui, répondait-il en riant. Mon horizon se borne à ces deux seuls noms: Mathilde-Suzanne.

Et, de fait, ces deux noms là avaient de quoi lui faire du bonheur, Mathilde était la femme jolie et bonne, épousée très jeune après un véritable roman d'amour. Suzanne était le premier enfant, l'unique enfant, le grand bébé aux tresses blondes, le petit oiseau chanteur qu'on avait vu se développer, devenu maintenant une exquise et frêle jeune fille de seize ans.

Elle était belle d'une beauté singulière qui charmait tout de suite. Ses traits étaient marqués d'une infinie douceur. Ses grands cheveux fauves encadraient un visage un peu pâli et ses yeux profonds d'un bleu de turquoise, de grands yeux larges et veloutés disaient la tendresse et le rêve.

Elle possédait une voix divine que son père avait voulu qu'elle cultivât. Mêlé au monde des théâtres, il avait pu choisir pour elle les meilleurs maîtres. Une actrice de l'Opéra avait formé Suzanne au chant et Lyla Knorr, la célèbre harpiste venait elle-même lui donner des leçons.

C'était une joie pour Jacques Verneuil, en ces soirs où il était libre, soirs bien rares, hélas, alors que les réceptions et les premières ne le retenaient pas, de s'enfermer avec sa femme et sa fille dans son cabinet de travail.

Alors Suzanne avait le droit de fouiller autant qu'elle voulait dans les manuscrits du romancier, petite curieuse contente de fureter parmi les feuillets des futurs chefs-d'oeuvre.

Puis, quand elle avait bien bouleversé les pages, bien bavardé et bien ri de son joli rire, elle prenait sa harpe, et laissant son père se remettre au travail, écrire des choses douces ou tristes, elle chantait des chansons d'amour, en s'accompagnant elle-même, tandis que Mme Verneuil, écoutait, ravie...

II

—Petite Suzette, avait dit un jour le romancier, je veux écrire un livre pour toi, pour toi toute seule, un beau livre où j'analyserai une âme comme la tienne et où tu seras l'héroïne. Je l'appellerai "La Princesse rose".

Suzanne était bien fière, par avance, de ce livre où son père parlerait d'elle. Déjà elle imaginait des aventures très romanesques qu'elle allait lui conter, tout de suite, désirant avoir sa part d'auteur, elle aussi dans ces pages qu'il voulait écrire.

Mais Jacques Verneuil qui avait ébauché déjà quelques chapitres, s'arrêtait souvent, soucieux:

—C'est difficile, vois-tu, mignonne, d'analyser le coeur des princesses roses. Elles sont plus compliquées que les grandes femmes. Leurs joies sont plus folles et leurs peines sont mystérieuses comme des peines de contes bleus. J'aurai du mal, Suzette, bien du mal, car par moment ma plume hésite: je ne sais pas ce qu'il y a au fond de ces coeurs-là.

—Ce qu'il y a petit père, répondait Suzette, c'est simplement beaucoup de bonheur!

La princesse rose, en effet, était heureuse, mais si elle avait osé être très franche, elle aurait dit encore que dans le coeur des princesses roses, il y avait aussi de l'amour.

Et c'était une histoire charmante que cette première éclosion de l'amour en elle, une histoire indécise et vague pourtant, mais si pure, si douce, si tenace.

Il s'agissait d'un sien cousin qu'on recevait à la maison, jeune élève de l'Ecole centrale, aimable et intelligent, dont elle se disait tout bas qu'elle ferait un jour son petit mari.

Ses parents n'en savaient rien. A quoi bon? Suzanne avait peur qu'on la grondât, et puis elle avait une crainte instinctive du monde et de la vie, le jour où son secret serait connu. Elle avait lu trop de choses décevantes, de choses douloureuses là-dessus, dans les romans de son père et elle préférait garder pour elle ses chères pensées, toujours calme d'apparence et insouciante, sans que Jacques Verneuil, le grand psychologue, se doutât de ce qu'il y avait au fond des grands yeux bleus de sa Suzette.

III

Une personne pourtant, bien qu'indifférente, connaissait un peu ce fameux secret. Les femmes ont de ces fantaisies parfois, de confier à des étrangères ce qu'elles n'osent dire à leurs parents.

Cette étrangère était Lyla Knorr.

La jeune fille s'était attachée à cette artiste si remarquable qui arrivait à tirer de sa harpe des notes étranges, des sanglots poignants qui accompagnaient ses chansons troublantes.

C'était une nature peu banale, à la fois farouche et charmeuse. Très brune, belle de la beauté des Américaines du Sud, elle avait quelque chose d'enveloppant dans le regard.

Pour elle tout de suite Suzette s'était senti une sympathie profonde, mêlée d'admiration et, insensiblement, toutes deux, à jouer ensemble les mêmes mélodies, les mêmes phrases d'amour, en étaient arrivées à parler de cet amour.

L'Etrangère avait intrigué la petite française par ses théories toutes de violence et de passion, et, peut-être à cause du contraste de leurs idées, Suzanne lui avait confié ses conceptions à elle, faites de douceur et de rêve.

Or, un jour que Lyla Knorr était souffrante et avait écrit qu'elle ne pourrait venir donner sa leçon coutumière, Suzanne voulut aller prendre de ses nouvelles, elle-même, suivie d'une seule femme de chambre.

Elle désirait faire cette bonne surprise à sa grande amie, et, comme elle lui apportait une brassée de roses blanches, elle pria la domestique de ne point l'annoncer et de la laisser pénétrer mystérieusement jusqu'à la chambre de l'artiste.

Elle connaissait l'appartement et sans bruit elle traversa les salons magnifiques qui conduisaient jusqu'au lieu où devait reposer Lyla. C'était très indiscret peut-être, mais elle avait cette idée folle de lui apparaître tout à coup dans l'encadrement de la porte, immobile avec ses roses blanches dans les bras.

Doucement elle souleva les lourdes tentures. Lyla Knorr lui apparut, étendue sur une chaise longue. On l'entrevoyait à peine sous la lumière de la lampe tamisée de mauve. Sur la cheminée, il y avait de grandes fleurs des pays chauds, aux teintes vives, répandant un parfum grisant.

En long peignoir bleu, d'un bleu qui faisait ressortir encore son admirable chevelure, Lyla, comme lassée, renversait en arrière sa jolie tête, les yeux demi-clos.

Devant elle était une grand ombre noire.

Suzanne s'arrêta, confuse de la hardiesse qu'elle avait eue de venir ainsi, et surprise de la présence inattendue de ce visiteur.

Un homme, en effet, était debout près de l'artiste. Il lui montrait des manuscrits.

Tout à coup cet homme fit un mouvement et se redressa; Suzanne, alors le reconnut: c'était son père.

. . . . . .

Lentement la portière retomba, sans bruit et sans que le couple se fût douté de cette présence sur le seuil.

Quelques feuilles de roses blanches glissèrent seulement sur les grandes peaux d'ours de l'antichambre, uniques preuves de la mystérieuse visite que ni Lyla Knorr ni Jacques Verneuil ne connaîtraient.

Et Suzanne repartit, silencieuse, emportant ses branches de fleurs qu'elle jeta au vent du chemin.

IV

Vite, vite, monsieur le docteur! Suzanne est malade et va mourir.

Papa et maman s'empressent, anxieux, autour du lit où est couchée la princesse rose, pâlie du grand mal qui la ronge.

—Ne pleure pas, petite mère, dit-elle. Ce n'est rien qu'un peu de faiblesse.

Mais le docteur hoche la tête. Il est inquiet de la malade, anémique au dernier degré.

Cela lui est arrivé tout d'un coup, sans qu'on sache pourquoi, ni comment. Elle est devenue triste, triste, puis faible à l'extrême, sans qu'on pût comprendre ce qui se passait en son pauvre corps, jadis vaillant.

La vérité est qu'elle va mourir du gros chagrin qu'elle a dans le coeur. Tout ce qui y chantait s'est tu maintenant. Toutes ses espérances, toutes ses joies lui paraissent chimériques et vaines et la vie est trop douloureuse vraiment, pour valoir la peine que l'on vive.

De son grand amour pour son cousin, non plus, rien n'est resté, rien du tout, car l'amour est une chose trop triste, et, si elle se mariait jamais, elle aurait peut-être un jour cette souffrance de voir son mari confier ses études, le tréfonds de son âme à une étrangère.

Oh! petit père qu'elle aimait tant, comme c'est mal ce qu'il a fait? Comme il lui a fallu du courage à elle, pour ne rien montrer de ses pensées, de toutes ces choses qui bourdonnent en sa pauvre tête.

C'était donc vrai ce que disaient ses livres? C'était donc par expérience qu'il parlait, quand il racontait ces histoires douloureuses des pauvres coeurs que l'amour brise et c'était lui le héros de toutes les aventures de ses romans..

Un moment Suzanne avait songé à tout dire à sa mère afin de pouvoir pleurer un peu dans ses bras et de laisser éclater enfin les sanglots qui l'étouffaient... Hélas! petite mère aurait pleuré, elle aussi, de ce manque de confiance d'un père pour les siens, et c'eût été fini de son bon sourire.

Non! la princesse rose aurait cette force de ne rien dire, de continuer à paraître gaie autant qu'avant, et de parler à Lyla Knorr pendant d'autres leçons de harpe!

Mais c'était pour elle fini d'être heureuse, fini de vivre!

Le mieux était de s'en aller à l'automne, comme la poitrinaire d'un des romans de Jacques Verneuil, une page qu'on ne lisait jamais sans pleurer, tandis que son père en riait, lui, prétendant l'avoir écrite au café.

Cette page, elle aussi, allait être une page vécue maintenant!

Ne se doutant pas de toutes ces choses, petite mère pourrait continuer d'être heureuse par ce mari qu'elle aimait tant, et ce bonheur là la consolerait du départ de la princesse rose.

. . . . . .

Et un soir, un soir d'hiver, la petite princesse rose comprit que l'heure de partir était venue.

En elle alors il y eut cette pensée fixe de ne pas s'en aller sans avoir dit un peu à son père le vrai mal dont elle souffrait, sans lui avoir fait cette prière — prière suprême de mourante, — de ne plus faire pleurer maman.

Mais Jacques Verneuil était là devant elle, le visage défait, les yeux hagards. Elle ne se sentait pas la force de dire ces choses.

Elle demanda à être seule un moment. Elle se leva, bien que défaillante et alla vers le secrétaire chercher le manuscrit commencé du livre qu'on lui destinait.

Peut-être que le romancier le reprendrait un jour, alors qu'elle ne serait plus là! Peut-être voudrait-il le terminer, connaissant mieux désormais la psychologie des jeunes filles et ayant maintenant son dénouement.

De sa main tremblante de fièvre elle prit une plume et écrivit à la suite des lignes inachevées:

"Non, petit père. Les princesses roses
"n'ont pas que des joies légères, très folles
"et des peines mystérieuses comme les pei-
"nes des contes bleus. Il en est qui souf-
"frent du gros chagrin de voir que les hom-
"mes sont de grands méchants qui oublient
"celles qui les aiment, il en est même qui
"meurent de cette souffrance..."

M. VILLENEUVE.

SOUMISSIONS POUR CONDENSATEURS

Des soumissions adressées au soussigné et portant sur l'enveloppe les mots: "Soumission pour condensateurs", seront reçues au Département de la Marine et des Pêcheries, Ottawa, jusqu'au 18 octobre à midi, pour la livraison d'une machine à condenser devant servir pour une drague élévatrice.

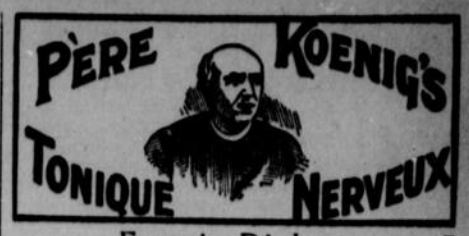
Des explications et des informations détaillées peuvent être données par le Directeur des travaux de marine, à Sorel, ou au Département ici.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque pour la somme de $1,500, à l'ordre du Ministre de la Marine et des Pêcheries. Ce chèque sera confisqué si le fournisseur dont la soumission est acceptée refuse de passer le contrat pour la livraison de la machine, ou n'accomplit pas intégralement le contrat. Si la soumission n'est pas acceptée, le chèque sera retourné.

Cet avis ne devra être reproduit sur aucun autre journal sans l'autorisation du Député-Ministre de la Marine et des Pêcheries.

F. GOURDEAU,

Député Ministre de la Marine et des Pêcheries.
Département de la Marine et des Pêcheries.
Ottawa, Canada, 2 octobre 1906.



Expression Désolante 7

Neudorf, T. N. O., Can.

Ma fille a joui d'une bonne santé jusqu'à depuis deux ans environ, quand elle donna signe de découragement. Après quelque temps elle sentit une douleur cuisante, suivie de convulsions sérieuses. On fit l'essai de plusieurs prétendus remèdes, mais sans succès apparent. Après qu'elle eut pris la première cuillerée des Toniques du Père Koenig pour les Nerfs les attaques cessèrent, et elle n'en a pas eues depuis.

Attesté par le Rév. L. Streich. JOS. OTT.

J'ai la satisfaction de dire que depuis que j'ai fait usage d'une bouteille de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs, il y a environ six mois, je n'ai jamais senti le plus léger mal de tête, mal qui me faisait souffrir depuis dix ans, et dont les médecins n'ont jamais pu me guérir. Voilà ce que nous écrit Ph. McGahey, de Rivière-aux-Pins, Canada.

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé Gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, $1.00 la bouteille; 6 pour $5.00. — En vente à Montréal, par The Wingate Chemical Co., et à Toronto, par Lyman Bros & Co.

Meubles

pour votre cuisine

N'avez-vous pas besoin de rien en fait de meubles de cuisine — cabinets, tables, chaises, etc.

Les cabinets de cuisine épargnent beaucoup d'espace.

Ils sont très nécessaires dans chaque cuisine, mais surtout dans les petites cuisines.

Dans ces cabinets tout est à la main.

Ils sont pourvus de tiroirs, tablettes pour les assiettes, blocs pour la viande, et coffres doublés en métal.

Les planches à pâtisseries sont en bois de tilleul et la couleur naturelle du bois y est gardée.

Dans certains, ces planches peuvent être dissimulées sous les parties supérieures.

Dans d'autres, les parties supérieures peuvent être enlevées.

Ceci tient le bois toujours propre et sans poussière.

Nous avons ces cabinets à partir de $7 jusqu'à $31.

Nous avons aussi des tables de cuisine depuis $2.50 en montant et des chaises depuis 40c en montant.

Tous les prix moins 10 p. c.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.

Si

vous avez quelque chose à faire teindre ou à faire nettoyer ∴ ∴

N'oubliez pas de l'envoyer à

A. F. DECHAUX

No 62, rue Ste-Catherine E

Spécialité de teintures de soieries et Rideaux. Nettoyage à sec perfectionné.

Remède contre les "Bleus"

Qui n'a jamais échoué

Santé et joie de la vie retrouvées.

Quand une femme joyeuse, énergique, au brave cœur est soudainement plongée au comble de la misère, les "bleus," c'est un triste spectacle. Cela arrive généralement ainsi :

Elle se sent "toutes choses" pendant

Mme Josephine Rinville

quelques temps ; elle a mal aux reins et à la tête ; son sommeil est mauvais, elle est nerveuse et elle s'évanouit souvent, elle a des étourdissements et des battements de cœur ; puis viennent des pesanteurs et pendant les périodes elle est profondément abattue. Rien ne lui plait. Son médecin lui dit "Du courage : vous souffrez de dyspepsie : vous serez bientôt rétablie."

Mais elle ne se rétablit pas et son espoir l'abandonne ; alors arrivent la mélancolie morbide, les "bleus" perpétuels.

N'attendez pas que vos souffrances vous aient conduite au désespoir ; que vos nerfs soient épuisés et que le courage vous ait abandonné, mais prenez le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

Voyez ce qu'il fit pour Mme Josephine Rinville, Mastai, Qué. Elle écrit :

Chère Madame Pinkham :—

J'ai souffert pendant quatre ans de troubles féminins—inflammation de l'estomac et des tubes de Fallope qui me causait de violentes douleurs et souvent des tortures tellement cruelles qu'il m'était parfois impossible d'accomplir mes devoirs quotidiens. Ma vie était devenue misérable. J'étais si triste et si découragée que je ne savais où m'adresser pour obtenir du soulagement. J'ai été soignée par des médecins qui ne me firent aucun bien. L'on me conseilla d'essayer le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et j'en achetai une bouteille. J'en suis heureuse, car aujourd'hui je suis rétablie et forte et la vie m'apparait joyeuse, car je jouis d'une parfaite santé, grâce à votre remède."

Si vous avez quelque dérangement de votre organisme écrivez à Mme Pinkham, Lynn, Mass., pour lui demander conseil.

LA

'LOTION PERSIENNE'

est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement,

Les boutons et autres irruptions,

soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaitre les

Rousseurs et le Masque

en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la LOTION PERSIENNE emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. LA LOTION PERSIENNE

Blanchit le Teint

graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'ils sont parfaitement nets et dégagés de toute matière étrangère. Lorsque la peau est

Brunie par le Soleil

la LOTION PERSIENNE lui rendra promptement sa fraicheur et son teint rose, en en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver.

LA LOTION PERSIENNE se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE Ltée

87, rue St-Christophe, Montréal

L'ART DE DEVINER

Méthode secrète pour dévoiler la pensée et l'âge d'une personne sans sa connaissance. Réussite assurée sans effort. 20 cents franco. Antony U. Tétrault, Outremont, Qué.

LES GRANDS MUSICIENS

(Rossini suite)

Ce dernier ouvrage fut accueilli avec stupéfaction par le monde musical tout entier; Rossini avait, en effet, subi une prodigieuse transformation. Ce n'est plus de la musique italienne, c'est de l'art français avec la grâce italienne et la solidité allemande, un style nouveau, en un mot, et tellement intéressant qu'il fait passer sur les défauts du livret. Après Guillaume Tell, Rossini déclare ne plus vouloir écrire, craignant de faire moins bien. Pourtant, douze ans plus tard, il produisit un "Stabat Mater" fort beau, mais qui ne fera pas oublier celui de Pergolèse, et en 1865, une "Petite Messe solennelle", pour l'inauguration de l'hôtel de son ami le comte Pillet-Will, régent de la Banque de France, mais plus rien pour le théâtre.

Dans sa vieillesse, il a composé une quantité de pièces pour piano, que ses pianistes de prédilection, Diémer principalement, faisaient entendre chez lui à ses invités du samedi.

Il était grand officier de la Légion d'honneur depuis 1864, commandeur des Saints-Maurice-et-Lazare, décoré de la plupart des ordres étrangers, et membre de l'Institut.

Dès 1830, l'influence du romantisme s'était fait sentir en Italie. Rossini, habitant la France, y était resté étranger, poursuivant paisiblement son évolution personnelle, dans laquelle il a conservé jusqu'au bout le caractère classique, malgré ses changements de style.

Il n'en fut pas de même de ceux de ses compatriotes qui résidaient en Italie, et chez lesquels on peut voir, bien que la scission soit moins tranchée qu'en Allemagne et en France, les romantiques italiens.

ECOLE ROMANTIQUE ITALIENNE

Ils sont peu nombreux, car c'est une période de déclin de l'art italien. Plusieurs pourtant ne méritent pas de tomber dans l'oubli dont ils paraissent menacés.

Donizetti (G.), 1797-1848, né à Bergame. Fut pour maître d'harmonie et de composition Mattaï, au Lycée musical de Bologne.

Nombreux opéras italiens, entre autres: "Anna Bolena, Lucia di Lamermoor"; un opéra-comique: "la Fille du Régiment"; enfin un opéra: "la Favorite", son chef-d'oeuvre, encore au répertoire. On peut encore citer: "Maria Padilla, Linda di Chamonix, Don Pasquale".

Mercadante, 1797-1870, né à Altamura.

Auteur d'un nombre respectable (une soixantaine) d'opéras italiens, il jouit d'une grande notoriété en Italie et en Espagne, mais n'eut jamais de succès en France, où peu d'artistes le connaissent autrement que de nom.

Il a aussi écrit beaucoup de musique religieuse, de cantates, et plusieurs symphonies dont j'ignore la valeur.

Bellini (Vincent), 1802-1835, né à Catane, Sicile.

Elève de Zingarelli, au Conservatoire de Naples, dont il ne paraît pas avoir conservé grand'chose; a su se créer lui-même un style plein de charme et d'expression. Il n'a écrit que pour le théâtre; ses principaux ouvrages sont: "la Straniera, I Capuletti e i Montecchi, la Sonnambula, Norma I Puritani".

Ricci (Louis), 1805-1860.

Ricci (Frédéric), 1809-1877, nés à Naples.

Les frères Ricci ont composé un certain nombre d'opéras italiens, souvent en collaboration. Leur plus grand succès est l'opéra bouffe "Crispino e la Comare", qui a été d'abord joué à Naples, puis dans toute l'Italie, à Paris, au Théâtre-Italien, et dans plusieurs villes étrangères.

C'est ici qu'arrive l'homme prodigieux qui se nomme Verdi, qui, ayant débuté par des ouvrages empreints de la plus étonnante maladresse, a su s'élever graduellement, toujours s'épurer, sans jamais perdre son caractère national et son individualité, et a encore trouvé le moyen de progresser, à l'âge de quatre-vingt-un ans, en écrivant son "Falstaff", chef-d'oeuvre d'esprit, dans lequel il montre à la fois non seulement que sa verve tout italienne est loin d'être épuisée, mais encore qu'il a su s'assimiler, même à cet âge avancé, tous les procédés les plus modernes de coupe, d'harmonisation et d'orchestration de toutes les écoles, cela, en conservant le souci, caractéristique de l'école italienne dont il est à coup sûr le plus illustre représentant, "de faire briller la virtuosité du chanteur".

(A suivre)

OFFRE SPECIALE

Madame veuve Georges Pageau, No 85 rue St Christophe, Montréal, qui possède la collection complète du Monde Illustre, Album Universel, depuis la fondation de notre revue, désirerait vendre toute cette collection, à la documentation de grande valeur, comme bien l'on pense.

Pour les conditions de vente, voir Madame Pageau à l'adresse donnée ci-dessus où lui écrire.

Aux amateurs de beau

Nous avons le plaisir d'annoncer que MM. Odilon et Louis Morency, encadreurs et doreurs de première classe, viennent d'ouvrir un très joli magasin 346 rue Ste-Catherine-Est.

La clientèle de ces messieurs sera servie, promptement, comme il faut, et à des conditions exceptionnellement avantageuses. Un simple coup d'oeil aux magasins de MM. Morency équivaut à une visite dans un petit musée, les meilleurs artistes de Montréal les honorant de leur clientèle.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons le plaisir d'accuser réception d'un aimable volume, portant titre: **La Secret de la marquise** et **Un homme d'honneur**, par Mlle Adèle Bibaud; suivi des **Poésies canadiennes** de Michel Bibaud; ouvrage imprimé par M. P. H. Dalaire, 449 rue Notre-Dame-Est, Montréal.

Mademoiselle Bibaud, dont nous avions déjà remarqué les belles qualités d'écrivain dans un précédent volume: "Avant la conquête", affirme non moins bien son talent dans son récent ouvrage.

Le Secret de la marquise et **Un homme d'honneur** sont deux bluettes bien venues, intéressantes et que notre jeunesse aimera à lire.

Quant aux **Poésies canadiennes** de M. Michel Bibaud elles ne manquent pas de verve, d'observation, et elles sont d'une forme aussi soignée que travaillée. Leur annexion à l'ouvrage de Mlle Bibaud ne donne que plus de charme à une oeuvre gentille, que nous recommandons à nos lecteurs, et pour laquelle nous offrons nos félicitations à son auteur.

❖

Paillettes d'or — 13ème série — Recueil des années 1904-1905-1906. Publication honorée d'un bref de Sa Sainteté Pie X. — Un joli volume in-18 de 156 pages; broché: 0 fr. 60c.; couverture illustrée, papier fort, broché: 0 fr. 70c. — Aubanel Frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. Pape, Avignon.

Que de richesses accumulées depuis quarante ans dans la collection des "Paillettes d'Or"!

La 13ème Série de ce recueil — années 1094-1905-1906 — qui vient de paraître est, peut-être, la plus riche de toutes.

C'est que les trésors de piété et de charité où puise leur auteur sont inépuisables.

En vain l'Eglise traverse de nouvelles épreuves. Dans ces maux eux-mêmes, l'écrivain charmant qui, depuis quarante ans, apporte périodiquement aux esprits et aux coeurs la manne abondante et pure de ses conseils, — trouve l'occasion de nous parler un langage adopté aux circonstances présentes.

La même plume qui traça tant de mots de douceur et d'amour, trouve des accents éloquents pour nous conseiller aujourd'hui l'énergie inébranlable du chrétien, quoi qu'il arrive, et la confiance absolue en celui de qui, finalement dépendent toutes choses.

Oh! la bonne et réconfortante lecture que celle de cette 13ème Série des "Paillettes d'Or"! Lorsqu'on a médité ces belles pages, on se sent meilleur et l'on se sent plus fort.

❖

Sommaire du numéro de "La Revue Hebdomadaire" du 29 septembre. Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du catalogue des primes de librairie, 26 francs de livres par an.

Partie littéraire. — Edouard Rod, Le Balzac de M. Brunetière. — Ernest Daudet, Le Testament de Louis XVIII. — Félix Klein, La Découverte du vieux monde par un étudiant de Chicago, VI. — R. de Saint-Chéron, Roman: La Jeune fille de la mer, V. — Fernand Laudet, De l'optimisme. — Max et Alex Fischer, Nouvelle: La caricature des Brochard. — M.-L. Zeys, La femme du Maroc. — Les faits de la semaine. — Les miettes de la vie. — La revue des revues françaises et étrangères. — La vie sportive. — La vie mondaine. Dans nos prochains numéros: Le centenaire d'Iéna, par Welschinger. — L'individualisme contre le socialisme, par William Bryan.

L'Instantané, partie illustrée de la "Revue hebdomadaire", tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages. Pour tous les abonnés de notre revue, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50.

❖

Journal de la Jeunesse. — Sommaire de la 1765e livraison, 29 septembre 1906. — Mademoiselle Olulu, par H. de Charlieu. — Fabriques de conserves et abattoirs américains, par L. Viator. — Le Forban noir, par Pierre Maël. — Les grands ponts de pierre, par Daniel Bellet. Abonnements: France: Un an, 20 fr. — Six mois, 10 fr. Union Postale: Un an, 22 fr. — Six mois, 11 fr. Le numéro: 40 centimes.

Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Un bienfait pour le beau sexe !

Poitrine parfaite avec les

POUDRES ORIENTALES

les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie de foie.

Prix : Une boite avec notice, $1.00 ; Six boites, $5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépot général pour la puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL

Aux E.-U. : Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

DUPUIS FRERES

DRAPS Importés

(BROAD CLOTHS)

à $2.00

ET LA QUALITE QUE NOUS VENDONS

Le drap est certainement l'étoffe la plus recherchée pour costumes de Dames. Notre ligne spéciale de draps importés à $2.00 est de beaucoup supérieure à la généralité des draps qui se vendent ailleurs, nos draps ont la pesanteur voulue pour costumes, ensuite il y a ce fini parfait que ne peuvent pas donner les manufacturiers qui emploient des laines de qualité médiocre. Depuis des années nous importons cette qualité spéciale de draps pour costumes dont la valeur n'est pas surpassée et rarement égalée.

Notre assortiment pour cet Automne comprend les couleurs qui suivent: Biscuit, Tan, Gris français, gris acier, Bleu cadet, Rouge, Héliotrope, Gris fumée, Taupe et différentes nuances de vert, bleu et brun ainsi que noir.

DUPUIS FRERES

LE GRAND MAGASIN A RAYONS DE L'EST

441 à 449 rue Sainte-Catherine Est

Poils Follets Cheveux et Barbe Superflus

QUELQUE TOUFFUS QU'ILS SOIENT

enlevés instantanément sans douleurs et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

$50.00 de recompense à quiconque ne reussit pas.

C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce miraculeux produit auquel il a donné le nom de **RAZORINE** parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du Razoir, et nous ne craignons pas de la faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de poste, et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infaillibilité. Le prix de la **RAZORINE** du Dr Simon, est de $1.00 le flacon et est expédié franco dans tous les pays du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez COOPER & CIE, Dept. 60, Montréal ou à M. BRUNET & CIE, Québec ; aux Etats Unis : GEO. MORTIMER & CIE, 247, Ave Atlantic, Boston, Mass.

Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert TEL. Bell EST 388

Truite saumonée à la sauce verte

Quoique portant "truite saumonée" dans son titre, la recette que nous allons vous donner s'applique aussi bien à la truite commune ou truite de rivière, ainsi qu'à la truite des lacs. Sans doute, la truite saumonée, dite aussi truite de mer, est la reine des truites; elle vit tantôt en eau salée, tantôt en eau douce, est très remarquable par sa chair rosée, et possède une saveur toute particulière. Mais une belle truite commune, fraîchement pêchée, a aussi son charme, un vrai régal, et la sauce verte lui convient admirablement.

L'important est d'avoir une truite pesant environ un kilog et demi, qu'elle soit saumonée ou non. Les petites truites de rivière ne se prêtent pas bien à cet apprêt.

D'autre part, la truite à la sauce verte se sert froide; elle est essentiellement un mets d'été, ou encore elle arrive à merveille après un hors-d'oeuvre chaud.

OPERATION — Retirer les ouïes, et vider par là le poisson; enlever les écailles, en ratissant légèrement de la queue à la tête; couper les nageoires et le bout de la queue; bien laver la truite; la saupoudrer de sel blanc dessous et dessus. Pendant deux heures, la laisser ainsi.

Au bout de ce temps, mettre dans la poissonnière: une pinte d'eau, vingt grammes de gros sel, lames de carotte et rondelles d'oignon, quinze grammes de chacun de ces légumes, une feuille de laurier, une petite branche de thym, deux branches de persil, deux cuillerées à soupe de vinaigre blanc naturel, douze grains de gros poivre noir. On peut ajouter encore soit une gousse d'ail, soit de l'échalote; l'un et l'autre de ces condiments sont facultatifs; certaines personnes mettent même les deux ensemble, et beaucoup ne mettent ni l'un ni l'autre.

Laver la truite à plusieurs eaux; la faire égouter; l'essuyer ; maintenir sa tête par quelques tours de ficelle. Coucher alors le poisson sur la grille de la poissonnière, et le mettre ainsi dans la poissonnière; y verser du vin blanc sec de bonne qualité, de façon que la truite soit entièrement recouverte par le liquide. Observation importante: elle doit être couchée sur le côté, et non sur le ventre.

Placer la poissonnière sur un bon feu; attendre l'ébullition.

Dès que le liquide bout bien, retirer la poissonnière sur le bord du fourneau; couvrir la truite avec une large bande de papier fort, bien beurré. Le poisson, dès à présent, ne doit plus cuire que très doucement, avec un frémissement léger du liquide.

Durée de la cuisson: douze minutes par chaque livre que la truite pesait une fois vidée; tenir compte des fractions. Par exemple, quarante minutes pour une truite pesant trois livres et deux tiers.

La cuisson étant terminée retirer la poissonnière loin du feu; ne pas en sortir la truite, mais la laisser refroidir dans son court-bouillon.

La truite étant froide, la soulever en prenant la grille par les oreilles; tenir ainsi la grille au-dessus de la poissonnière pendant quelques instants, afin que le poisson s'égoutte. Garnir d'une serviette pliée le plat de service; y faire glisser la truite; couper avec les ciseaux et enlever la ficelle qui maintenait la tête; entourer le poisson de persil frisé, bien vert. Le servir avec une Sauce Verte, mise dans une saucière froide. Cette sauce a été confectionnée, tout à votre aise, pendant le refroidissement de la truite.

LA SAUCE VERTE — Mettre dans de l'eau bouillante une forte pincée de cerfeuil, autant de persil, un peu de civette et deux gousses d'échalotes épluchées; laisser cela cuire pendant deux minutes à pleine ébullition. Retirer et mettre ces herbes dans une passoire, pour les faire bien égoutter; les éponger dans un linge.

Les piler, en leur mêlant deux jaunes d'oeufs durs et un anchois, préalablement dessalé et débarrassé de toutes ses arêtes. Bien piler ce mélange, jusqu'à ce qu'il fasse une pâte. Passer cette pâte au tamis dont vous vous servez pour les farces à quenelles. Remettre alors la pâte dans le mortier. La délayer, en y versant de l'huile peu à peu, comme pour une mayonnaise, et en tournant le pilon toujours dans le même sens; il faut compter y faire entrer environ 1/5 pinte d'huile d'olive. Quand la sauce a pris bonne contenance, lui ajouter une cuillerée à soupe de vinaigre blanc, en continuant à tourner. Saler et poivrer.

Cette sauce gagne à être faite au dernier moment; mais, si elle doit attendre, si peu que ce soit, il faut la tenir bien au frais.

◆

Poulet au beurre d'écrevisse

Ayez un joli poulet de grain, bien en chair; une barde de lard, pour lui recouvrir l'estomac; 1/10 pinte de Chablis ou de tout excellent vin blanc sec, léger; une belle carotte, bien rouge, bien saine; deux gros oignons, dont l'un piqué d'un clou de girofle; une très petite branche de thym; vingt grammes de beurre fin, bien frais; une cuillerée à soupe de farine; sel fin; poivre blanc, fraîchement moulu. Quant au beurre d'écrevisse, il se prépare à part et d'avance.

LE BEURRE D'ECREVISSE — Vous vous occuperez de cette petite préparation le matin ou bien la veille; cela peut attendre, dans un endroit frais. Par exemple, à l'un des repas précédents, en famille, ayez quelques écrevisses cuites comme pour le buisson ; ces petits crustacés font toujours plaisir. Vous n'aurez qu'à en garder pour faire le beurre en question. Il n'en faut pas beaucoup: une demi-once d'écrevisse ou de débris; et, comme quantité de beurre frais ordinaire, le double de ce poids, soit une once exactement.

Telles sont les proportions, pour obtenir la quantité de beurre d'écrevisse qui vous sera nécessaire pour l'entrée, dont voici maintenant la recette.

APPRET DU POULET — Votre poulet ayant été plumé, flambé, essuyé et vidé, vous mettez dans son intérieur un morceau de beurre fin (une once), que vous avez préalablement ramolli et pétri à la fourchette avec un peu de sel et de poivre en poudre; recousez l'ouverture. Bridez alors le poulet, et revêtez son estomac de la barde de lard, maintenue par une ficelle.

Ayez une casserole assez profonde et surtout étroite; c'est important, car il ne faut pas que le poulet y nage dans une trop grande quantité de liquide. Dans cette casserole, mettez d'abord la carotte coupée en quatre dans le sens de la longueur, un des deux oignons coupé en rondelles, l'autre entier (celui qui est piqué d'un clou de girofle) et la très petite branche de thym; ensuite, versez dans la casserole le 1-10 pinte de Chablis ou d'autre excellent vin blanc sec; installez alors le poulet dans l'ustensile. Cela fait, versez de l'eau, avec attention, pour n'en pas mettre trop; il faut que le niveau du liquide arrive seulement à la moitié de la hauteur du poulet, couché dans la casserole. Salez un peu. Ne mettez pas de poivre, quant à présent; il ne doit pas y en avoir plus que ce qui est dans le beurre à l'intérieur de la bête.

Couvrez bien la casserole; placez-la sur un bon feu. Aussitôt que l'ébullition se produit, retirez-la et transportez-la dans le four. C'est ainsi que votre poulet doit finir de se cuire, doucement. Trois quarts d'heure de cette cuisson, à simple "moutonnement" du liquide, suffiront, et vous aurez un poulet d'excellent goût et de très bon aspect, bien blanc.

La cuisson étant terminée, retirez du four la casserole ; prenez-y la valeur de 1-5 pinte du liquide réduit, dans lequel le poulet vient de cuire; versez ce liquide au travers d'une passoire dans un bol en porcelaine assez grand, et laissez-le un peu s'y refroidir. Quant au poulet, il demeurera provisoirement dans l'autre casserole, pour s'y tenir au chaud, pendant que vous ferez la sauce.

SAUCE AU BEURRE D'ECREVISSE — Quand le liquide de la cuisson que vous avez mis dans le bol est encore un peu tiède, mettez une cuillerée à soupe de farine dans une petite casserole en porcelaine-à-feu, que vous tenez hors du feu; alors, versez-y peu à peu le liquide du bol, de façon à bien délayer la farine, et, tout en versant ainsi, vous remuez doucement le mélange avec une cuiller de bois.

Lorsque le mélange est parfait, placez la petite casserole sur un feu doux; sans cesser de tourner avec la cuiller, faites cuire et réduire un peu ce commencement de sauce. Puis, ajoutez-y, par petits morceaux, et toujours en remuant, votre beurre d'écrevisse, dont vous devez employer ainsi une quantité équivalant à trois cuillerées à soupe. Poivrez cette sauce, avec assez de poivre blanc en poudre pour qu'elle soit un peu relevée.

La sauce, à présent, est terminée; tenez-la au chaud en bain-marie.

POUR SERVIR — Préparez le plat de service très chaud, en le trempant dans de l'eau bouillante, et vous l'essuyez ensuite vivement.

Retirez le poulet avec soin de sa casserole, en faisant attention qu'il n'entraîne avec lui ni thym, ni girofle, ni aucun résidu de la condimentation. Posez-le sur le plat; coupez les ficelles, enlevez la barde. Votre poulet, bien blanc, étant couché dans le plat, versez doucement la sauce tout autour; elle doit simplement couler et se répandre sous le poulet; ce qui produit un joli effet de contraste entre la blancheur de la volaille et la couleur amarante de la sauce.

Servez immédiatement, avec des assiettes très chaudes.

Heureux Enfin

SON MARI NE BOIT PLUS.
LE REMÈDE SANS GOUT "SAMARIA" L'A GUÉRI.

Cette dame écrit: "Pour la première fois depuis notre mariage je connais le bonheur et je suis contente; mon mari est guéri de son ivrognerie! Il y a quelques mois vous m'avez envoyé, à ma demande, un échantillon de votre Remède, et, à l'insu de mon mari, je lui ai fait prendre dans son thé et dans sa nourriture. Je me suis procuré ensuite un traitement complet et lui en ai donné régulièrement. L'effet fut merveilleux et je ne saurais trop vous remercier pour l'heureux changement qu'il a opéré dans notre foyer."

Paquets gratis, et brochure contenant tous les détails, témoignages et prix, envoyés dans une enveloppe ordinaire cachetée Correspondance confidentielle. Adressez: THE SAMARIA REMEDY CO., 55 Jordan Chambers, rue Jordan, Toronto, Canada.

Les Extraits Culinaires DE

Jonas

Représentent ce qu'il y a de PLUS FORT, PLUS RICHE, PLUS PUR et de PLUS ÉCONOMIQUE en fait d'extraits culinaires sur le marché.

DEMANDEZ-LES

Exigez qu'on vous les fournisse. — Ils sont en vente chez tous les bons marchands.

QUEBEC R'Y, LIGHT & POWER COMPANY

LES TRAINS LAISSENT
Québec pour les Chutes Montmorency

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 5.30 a.m. à 11.00 p.m.
LE DIMANCHE—6.30, 7.00, 7.30, 8.00 et 10.00 a.m. et toutes les 30 minutes de 1.00 p.m. à 11.00 p.m.

LES TRAINS LAISSENT
Québec pour Ste-Anne de Beaupré
ARRETANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30, 11.30 a.m. 12.30, 1.15, 2.15, 3.15, 4.15, 5.15, 6.15, 7.15 p.m. 10.15 p.m. (excepté Samedi) et 10.45 (Samedi seulement.)
LE DIMANCHE—*6.00, 6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 10.00 a.m. *1.45, 2.15, 3.15, 6.15, 7.15 et 10.15 p.m.

LES TRAINS LAISSENT
Les Chutes Montmorency pour Québec

LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 6.00 a.m. à 11.30 p.m.
LE DIMANCHE — 6.41, 9.39, 10.09, 10.39, 11.09, 11.39, 12.09 a.m., *12.39, 1.39 p.m., et toutes les 30 minutes de 1.30 à 11.30 p.m.

LES TRAINS LAISSENT
Ste-Anne de Beaupré pour Québec
ARRETANT AUX CHUTES MONTMORENCY

LA SEMAINE—5.30, 6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30 11.30 a.m., *12.30, 1.15, 2.15, 3.45, 5.15, 6.15, 7.15, et 10.15 p.m.
LE DIMANCHE—6.00, 9.00, 9.30, 10.00, 10.30, 11.00, 11.30 a.m., *12.00 Midi, 1.00, 4.00, 4.30, 5.15, 9.00, et 10.15 p.m.

Pour autres informations s'adresser à
J. A. EVERELL Surintendant

Reçoit enfin le message d'une bonne santé

La Société Bienfaisante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaisante et Compatissante au sexe faible.

Adresse : Madame Gaspard Dion, Géranie Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

Articles de Toilette

montés en argent—ciselés. Un choix qui vous fera rêver. Venez nous voir.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent, MONTREAL

FEU HONORÉ BEAUGRAND

M. Honoré Beaugrand est mort vers dix heures, le 7 du courant, entouré des membres de sa famille. Il y a déjà plusieurs semaines, même quelques mois, que le défunt se sentait vivement atteint par le mal qui devait l'emporter. A deux ou trois reprises on crut même que c'était la fin, mais M. Beaugrand lutta avec énergie contre la mort. Samedi, sa condition empira, et hier, il fut dans un état de faiblesse extrême, pendant toute la journée. Vers huit heures, le médecin constata que ce n'était plus qu'une question de minutes, et à 10 heures, M. Beaugrand expirait, avec le secours de la religion.

M. Honoré Beaugrand a toujours été essentiellement journaliste, et même depuis qu'il s'était retiré du journalisme actif, — les lecteurs de l'ancienne "Patrie" se souviennent encore de ses polémiques ardentes, — il aimait de temps à autre à écrire certains articles, prendre part à certaines luttes. Comme littérateur, il avait un mérite incontestable et surtout comme conteur; sa superbe Chasse-galerie restera comme un monument dans notre littérature nationale.

Il naquit à Lanoraie, le 24 mars 1849, du mariage de feu Louis Beaugrand et de Joséphine Marion. Après un solide cours d'études au collège de Joliette, il reçut ses degrés au collège militaire de Montréal que le colonel Packenham, C. B., H. M., du 30e régiment, commandait alors.

Il partit pour le Mexique, en 1865, s'enrôla dans l'armée française, sous les ordres du maréchal Bazaine, et, après le coup d'Etat qui éloignait à jamais Maximilien du titre d'empereur, il suivit l'armée française dans sa rentrée en France.

Il passa alors deux années à visiter l'Europe en détail, puis il retraversa l'Océan, vint s'établir à la Nouvelle-Orléans, où il entra dans le journalisme. Il avait trouvé sa carrière. Il fit aussi du journalisme à Boston et à Saint-Louis, pendant plusieurs années.

Il revint enfin au pays natal et, en 1879, il fondait la "Patrie", à Montréal.

La "Patrie" s'imprima au début, dans un modeste atelier de la rue St Gabriel et son format était minime.

Le rédacteur en chef de la "Patrie" était alors M. Bienvenu.

Peu à peu, sous l'habile direction de M. Beaugrand qui avait un incontestable talent d'administrateur, la "Patrie" acquit un grand format et elle commença à compter parmi les journaux importants de la province.

En 1882 la "Patrie" qui représentait surtout l'opinion des "vieux rouges" se sépara de l'hon. M. Mercier, chef du parti libéral dans la province, à qui l'on reprochait de tenter une alliance avec Chapleau.

C'est alors qu'un groupe de libéraux fondèrent, en opposition à la "Patrie" le journal le "Temps" qui fut rédigé par l'hon. M. Marchand. A l'occasion de cette lutte la "Patrie" accentua la note libérale avancée. Elle engagea aussi de vives polémiques avec le journal ultramontain l' "Etendard", rédigé par le sénateur Trudel.

Le "Temps" ne se maintint que dix mois à peu près et lorsqu'il eût disparu, la "Patrie" redevint de nouveau l'organe autorisé du parti libéral. Elle alla, dès lors en progressant d'année en année. M. Beaugrand était secondé à la rédaction par le groupe libéral militant dont faisaient partie MM. L. H. Fréchette, Robidoux, Lareau, A. Boyer, C. Beausoleil, etc.

Le rédacteur en chef, M. Bienvenu, mourut en 1884. M. Beaugrand appela à la rédaction M. Louis Fréchette, auquel succéda M. Marc Sauvalle, en 1885.

Cette même année (1885), M. Beaugrand fut prié par ses amis de se présenter à la mairie contre l'hon. Jean-Louis Beaudry qui détenait le fauteuil de maire depuis une douzaine d'années et semblait invincible. M. Beaugrand fut élu à la surprise générale et son terme de magistrat de la cité fut des plus mouvementés.

C'est sous son administration qu'eut lieu le départ des troupes envoyées au Nord-Ouest contre les insurgés commandés par Riel. Plus tard se produisirent les grandes inondations de la ville, à la suite desquelles il fut décidé de construire les digues de revêtement qui existent actuellement. Puis ce furent les troubles sérieux qui eurent lieu à Montréal, lors de l'exécution de Louis Riel et qui faillirent mettre aux prises les citoyens des deux races. Enfin survint l'épidémie de petite vérole qui donna lieu à des polémiques mémorables. Pour enrayer le fléau, M. Beaugrand prit sur lui de faire appliquer rigoureusement les lois de l'hygiène et il s'attira par là les critiques acerbes et le mauvais vouloir d'un grand nombre de citoyens qui comprenaient mal ses intentions. Parmi les incidents de cette campagne contre la petite vérole, on peut citer la descente de police de la ruelle Perrault, au faubourg St Joseph. M. Beaugrand avait ordonné d'enlever "manu militari" un enfant atteint de "picote" pour le transporter à l'hôpital d'isolement. Le père s'opposant au départ de l'enfant un policier tira sur lui un coup de revolver. Personne heureusement ne fut blessé, mais l'incident fit, à cette époque, un bruit énorme dans la ville.

Aussi lorsque M. Beaugrand posa de nouveau sa candidature à la mairie en 1886, on lui suscita un adversaire en la personne de M. le notaire Décarie de St Henri. La campagne municipale se fit tout entière sur les questions de la lutte contre l'épidémie de l'année précédente. M. Beaugrand fut élu par une substantielle majorité.

En 1887, bien qu'il fût vivement sollicité de se présenter de nouveau pour la mairie, M. Beaugrand s'effaça pour faire place à l'hon. J. C. Abbott.

En cette même année 1887, M. Beaugrand fonda le "Montreal Daily News" dont la durée d'ailleurs fut éphémère.

Cependant la "Patrie" conservait sous la direction de M. Beaugrand, ses allures libérales avancées et son esprit d'indépendance. M. Beaugrand ne tarda pas à se trouver en conflit avec l'hon. M. Mercier qui était arrivé au pouvoir en 1886.

En 1890, le fondateur de la "Patrie" se présentait dans la division St Louis comme candidat indépendant à la législature, en opposition à M. Rainville, candidat de l'hon. M. Mercier et à l'ex-échevin Michel Laurent candidat conservateur.

Il fut battu, après une lutte énergique dont l'incident capital fut la rencontre de Mercier et de Beaugrand à l'ancienne salle Cavallo.

M. Beaugrand ne rechercha plus dès lors les suffrages politiques. A l'avènement du parti libéral en 1896, il garda vis-à-vis de M. Laurier la même indépendance dont il avait fait preuve vis-à-vis de l'hon. M. Mercier. En 1897 la "Patrie" passa aux mains des MM. Tarte, qui en sont encore les propriétaires.

M. Beaugrand rentra alors dans la vie privée.

M. Beaugrand fut toujours un des plus fervents amis de la France à Montréal. C'est lui qui organisa la réception faite au général Boulanger lors de son passage au Canada au retour de la célébration des fêtes du centenaire de Yorktown. Plus tard lorsque le général Boulanger fut ministre de la guerre, il se souvint de M. Beaugrand et lui envoya la croix de chevalier de la Légion d'Honneur et la place de commandeur de l'ordre tunisien du Nicham Iftikar.

Pendant qu'il était maire de Montréal, la visite d'une frégate suédoise valut à M. Beaugrand la croix de l'Ordre de St Olaf.

M. Beaugrand était aussi officier d'Académie.

Lors de la visite du comte de Paris à Montréal, M. Beaugrand se mit à la tête du petit groupe de protestataires qui s'opposèrent à la réception par la municipalité du prétendant au ci-devant trône de France. A la suite de cet incident, M. Beaugrand fut promu au titre d'officier de la Légion d'Honneur.

En 1896, M. Beaugrand représenta la métropole canadienne à Londres, au congrès des Chambres de Commerce du monde entier.

M. Beaugrand consacra une partie de ses loisirs à la littérature. Son premier roman "Jeanne la Fileuse", qu'il écrivit à Fall River et qui décrivait la situation des ouvrières canadiennes dans les filatures, fit grand bruit à l'époque de sa publication.

M. Beaugrand fut toujours un collaborateur assidu des magazines ou revues de langue anglaise et de langue française. Le "Forum", le "Century", le "Canadian Magazine" se sont honorés de sa collaboration. Comme auteur, il a écrit quelques volumes, dont les suivants: Mélanges et Trois Conférences (1888); Lettres de voyage (1889); enfin, ses contes célèbres et fantastiques de la Chasse-galerie.

M. Beaugrand a été l'un des fondateurs et le premier président de la Montreal Folk Lore Society. Il était aussi membre du club St James. Un journal anglais a dit de lui qu'il était le citoyen le plus "cosmopolite" de Montréal.

Il avait épousé en 1873, Mlle Eliza Walker, fille de feu S. Walker, de Fall River, Mass. Il était catholique et franchement libéral en politique. N'a-t-il pas dit de lui-même, du reste, qu'il était né naturellement "chicanier".

Son unique fille, mademoiselle Estelle, l'une de nos musiciennes les plus distinguées, a épousé, il y a quelques années, M. Arthur Vaillancourt, de cette ville.

De "Le Canada" de Montréal.

Il n'y a que cela à faire

Pour avoir raison d'un rhume persistant, il n'y a qu'à prendre quelques cuillerées de **BAUME RHUMAL**, le spécifique par excellence contre toutes les affections de la gorge et des poumons.

CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre livre EN FRANÇAIS sur le développement de la forme et du buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. LE SYSTEME FRANÇAIS DU DEVELOPPEMENT DU BUSTE INVENTÉ PAR MADAME THORA est un simple traitement, chez soi, garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres, qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE.

Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le livre (gratis) et envoyez 2c de timbres-poste à

The MADAME THORA Co., TORONTO, Ont.

STADIUM

Proclamation Spéciale

PATINAGE A ROULETTES

A la requête générale de nos membres et habitués, les patins sont maintenant loués au prix de 15c, pour les après-midis, lorsqu'il n'y a pas de fanfare, et 25c, pour les soirées.

SEANCE DE PATINAGE

Tous les après-midis de 1½ à 5. Toutes les soirées de 7½ à 10

Fanfare de service tous les soirs, (les dimanches compris). Aussi les samedis et dimanches après-midis.

Instructeurs gratis en tous temps pour les commençants, qui cependant sont conseillés de venir aux après-midis ordinaires alors qu'ils peuvent recevoir encore plus d'attention.—Pour ceux qui ne sont pas membres, admission, 10c.

Attractions Nouvelles chaque Semaine

LE CHOIX DES GOURMETS

L'HUILE D'OLIVE ADOLPHE PUGET

D. MASSON & CIE, Seuls agents, MONTREAL ET TORONTO

POUR LA CHASSE

Il vous faut un bon fusil, nous en avons pour tous les goûts et de tous les prix. — Nous recommandons cependant aux amateurs économiques notre

Fusil à un coup

Canon choké, acier garanti pour poudre sans fumée

CALIBRE 12

Prix spécial, $4.00

Expédié à N'IMPORTE QUELLE ADRESSE en Canada SUR RECEPTION DU PRIX.

Beauvais Freres

316 RUE St LAURENT

L'Ivrognerie est une Maladie

La raison et la science s'accordent à dire que la soif irrésistible qui s'empare d'un homme qui a fait un abus des liqueurs enivrantes et le porte à boire toujours d'avantage jusqu'à ce qu'il devienne un *ivrogne invétéré* est une *maladie périodique.*

La nature a voulu qu'à toute *maladie* il y eût un *remède.*

LE REMÈDE DU PÈRE MATHIEU

employé selon les directions guérira positivement les cas les plus rébelles d'alcoolisme.

Dès les premières doses, l'on éprouve un sentiment de bien-être et de soulagement par tout le système, comme si celui-ci ressentait déjà l'influence d'un meilleur genre de vie. Jamais plus de trois bouteilles ne sont nécessaires pour accomplir un soulagement radical et une guérison permanente.

L'estomac le digère facilement, et par suite, les malaises et les insomnies disparaissent. C'est un tonique puissant un stimulant naturel. C'est le traitement le plus économique connu.

Prix: $1.00 la bouteille, ou 3 bouteilles pour $2.50. Expédié franco sur réception du prix.

La Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE LTEE

87, rue St-Christophe, MONTREAL

Esinhart & Maguire

Agents en chef et secrétaires de la

SCOTTISH UNION & National Insurance Co. of Edinburgh

et agents en chef de la

GERMAN AMERICAN INSURANCE COMPANY OF NEW YORK

117 Rue St-François-Xavier Tel. Bell Main 553

ENLEVE LES CORS

Si vous voulez un remède sûr, inoffensif et efficace pour enlever promptement et sans douleur Cors, Verrues et Durillons, demandez à votre pharmacien ou écrivez-moi pour avoir une bouteille du

A.J. LAURENCE Phar. MONTREAL

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

1o **Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum.**

2o **Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante.**

3o **Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas et se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.**

Mlle Camilla Dancause, séries et fantaisies, 274 Champlain, Montréal.—Mlle Yvonne Fortier, 239 rue Richelieu, Québec, fantaisies. — Mlle Marie Blanche Mercier, 246 rue Richelieu, Québec. — Mlle Elmire Gelly, Ste Anne de Beaupré, comté Montmorency, P. Q. — Mlle Marie Louise Morel, Ste Anne de Beaupré, comté Montmorency, P. Q. — Mlle Gilberte Derome, 561 rue St Valier, Québec, vues des pays étrangers préférées. — M. Ladislas Rioux, Trois Pistoles, comté Témiscouata.—Mlle Alma Cambray, Beauport, comté Québec, avec monde entier. — Mlle Emma Blouin, 138 rue Ste Marguerite, Québec, avec monde entier. — Alex. J. Laliberté, 292 rue St Joseph, Québec, Canada, vues artistiques avec monde entier. — Ernest Gagné, artiste sur bois et cuir, 59 Avery st., Laconia, N. H., un joli article de bois ou de cuir pour les plus belles cartes reçues. — Mlle Emilina Robitaille, 4167 Western ave, Westmount, Montréal, avec monde entier. — Jos. H. Tétreau, 32 Bacon st., Biddeford, Me, tous genres. — Roméo Robin, Lac Mégantic, P. Q., fantaisies. — Mlle Rhéa Lafond, Mlle Berthe L. Petit, 9 Park st., Nashua, N. H., fantaisie, chefs-d'oeuvre préférés. — Mlle Blanche Boucher, boîte 276, St Jean, P. Q. — Mlle Cordélia Chaput, St Cuthbert Station, Qué. — Mlles Marie et Virginie Robitaille, 1897 rue St Hubert, Boulevard St Denis, Montréal, avec monde entier, fantaisies préférées. — Mlle Minette Dion, Montauban, comté Portneuf, Qué. — Mlle Blanche O'Shaughnessy, Nicolet, P. Q., vues et fantaisies. — Mlle Alice Houde, Nicolet, P. Q., vues et fantaisies. — Mlle Jeannette O'Shaughnessy, Nicolet, P. Q., vues et fantaisies avec monde entier. — Emile Dufresne, Nicolet, P. Q., vues et fantaisies avec monde entier. — Mlle Marie-Ange Mackay, couvent Notre-Dame de Bellevue, chemin Sainte-Foye, Québec. — M. Gérard Dumont, Notre-Dame de Lévis, Bureau Guay, Qué. — Mlle Marie-Paul Beaudet et M. Paul Beaudet, corner Maple and Willow sts, Woonsocket, R. I., fantaisies et séries. — Mlle Elsa de Gérard, 111 rue Quesnel, Montréal. — Mlle Renée de Tasteuil. Saint-Antoine, comté Richelieu, avec personnes instruites. — M. Gaston Vaubacs, St Antoine, comté Richelieu. — Mme Henriette Bernier, 333 avenue Lasalle, Maisonneuve, Montréal, avec monde entier, vues préférées, réponse assurée. — Charlie Blanchard, sténographe officiel, Las Vegas, New Mexico, avec monde entier, tous genres français, anglais, espagnol. — Mlle Armandine Lambert, Ste Julienne, comté Montcalm, fantaisies. — M. Léon Prévost, 669 rue Ontario Est, Montréal. — Mlle Jeanne Bourbeau et Mlle Alice Bourbeau, Champlain, comté Champlain, Qué. — Mlle Emma Drouin, 81 rue Champ de Mars, Montréal, vues seulement, réponse assurée. — M. Jos. Larose, typographe, Rivière du Loup (en bas), avec monde entier, vues préférées. — M. Rosario Michaud, 39 Fenner st., Fall River, Mass. — Mlle Marie-Louise Barette, 125 Bréboeuf, Montréal, fantaisies. — Mlle Dorina La Rocque, 169 rue Quesnel, Ste Cunégonde, Montréal, avec monde entier, tous genres, réponse assurée. — Mlle Mary Lepage, bureau Price Brother, Rimouski. — Mlle Mary Desgagné, Rimouski. — Mlle Joséphine Desgagné, Rimouski. — Mlle Délima Pelletier, 1351 rue Notre-Dame-Est, Montréal. — Mlle A. E. Lapierre, boîte 632, Sherbrooke-Est, Qué. — Hormisdas Gueguen, boîte 192, Springhill, N. S., Canada, vues d'églises, d'institutions catholiques, réponse prompte et assurée. — Wilfrid et Donat K. Laflamme, Ste Marguerite, comté Dorchester. — M. John A. Hay, 46 Adam avenue, Central Fall, R. I. — J. H. Sansregret, 907 Ontario Est, Montréal. — Roméo Janelle, 51 Hevey st., Manchester, N. H. — Lucille Gaudette, Port Ewen, Ulster, N. Y. — Mlle Alice Lamoureux, St Jean, P. Q. — Jacques de Brevanne, B. P. 3, Acton Vale, Qué., fantaisies seulement, avec monde entier. — Mlle E. Labrecque, 6 Nnox st., Lewiston, Me. — Mlle Yvonne Chapleau, 505 avenue Laurier, Mile End, Montréal, tous genres.— Mlle Dolorette Deschamps, Ste Julienne, comté Montcalm, Qué., B. P. 6, fantaisies et cartes en cuir.

A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

Une royauté n'excédant pas trois pour cent, basée sur la valeur du minerai, déduction faite du coût d'exploitation et des procédés ultérieurs pour en faire une valeur marchande, est réservée, mais ne peut être imposée aux mineurs qu'après sept ans de la date de la vente ou du bail.

* * *

Au nord de la région située sur les bords de la Rainy River, et directement sur la ligne du Pacifique, s'étend la section à laquelle la rivière Wabigoon a donné son nom. Le gouvernement d'Ontario a établi dans ce district, il y a quelques années, une ferme que l'on appelle "Pioneer Farm" dans le but de démontrer les qualités de culture de cette partie de la province, qui n'avait pas encore été ouverte à la colonisation. Cette ferme est située à 215 milles de Winnipeg et à 60 milles à l'est de Portage-du-Rat. Au bout d'une année d'expérience concluante, la section fut ouverte aux colons (au printemps de 1896), et depuis cette époque elle s'est développée rapidement. Deux petites villes, Dryden sur la ligne du Pacifique, et Wabigoon sont les centres du commerce de la région. Les terrains miniers sont à peu de distance.

Les terres coûtent 50 cents l'acre et sont sujettes aux règlements statutaires, un quart payable d'avance et le solde par paiement annuels. Parmi les principaux avantages que possède cette partie de notre territoire, mentionnons en premier lieu la proximité du Pacifique, qui donne un accès facile en tout temps aux touristes et aux colons, et facilite le transport; en deuxième lieu des marchés près des mines et des districts boisés et aussi à Portage-du-Rat; en troisième lieu, quoique les terres ne soient pas en prairies, le défrichement en est facile, du fait que de grandes étendues de terres boisées autrefois ont été dévastées par des feux de forêts, ce qui laisse peu de travail au colon qui fait de la terre neuve. L'eau est abondante, le climat salubre, et le sol fertile est bien approprié à la culture mixte et à l'élevage du bétail. Il y a à peu près deux millions d'acres de terre dans ce district, et bien peu de territoire a été exploré.

* * *

Dans le voisinage de Port Arthur et de Fort Williams se trouve le district de Thunder Bay, sur les rives du Lac Supérieur. Ce district est divisée en plusieurs cantons. Sans compter une grande étendue de bonne terre arable, semblable au sol de la section de Rainy River, cette région renferme des mines d'or, d'argent et de fer. Le gouvernement concède les lots gratuitement, mais le colon doit se conformer aux règlements statutaires. Depuis quelques années, beaucoup de colons venant des Etats-Unis se sont établis dans ces parages.

Le gouvernement fédéral a fondé un refuge pour les habitants de la région à Port Arthur; un agent du département de l'Intérieur, M. R. A. Harris, réside au même endroit.

* * *

A l'est, le long de la côte nord du Lac Supérieur, le pays est sauvage et rocailleux; ce sont les districts de l'Algoma et du Nipissing, encore inexplorés. Quelles que soient les richesses minières, encore inconnues, de cette région, le sol est certainement impropre à la culture. Cependant, au Sault Ste Marie, à la jonction des Lacs Supérieur et Huron, l'on trouve une section parfaitement adaptée à la colonisation. Au nord du lac Huron s'étend le district de l'Algoma, y compris Saint-Joseph et les Grandes Iles Manitoulines. Cette région ne contient qu'une population très restreinte; l'on constate, toutefois, un développement rapide depuis quelques années.

Sault Ste Marie, le point central du district, est situé sur la ligne du "Soo", un embranchement du Pacifique, et est facilement accessible, soit du côté des Etats-Unis ou de celui de l'Ontario. Le Sault est en communication directe avec Saint-Paul et Minneapolis à l'ouest, et Boston à l'est. Plusieurs lignes de steamers ont des bateaux qui font le service régulier entre les ports du lac Supérieur et ceux du lac Huron. Le chemin de fer Algoma Central, dont le point terminal est le Sault, est actuellement en construction. Il se dirigera vers le nord et donnera un nouvel essor au développement de cette région.

Les minerais abondent dans les districts de l'Algoma et du Nipissing. L'on a découvert des mines d'or, d'argent et de cuivre, ainsi que des gisements de fer au nord du lac Huron; là aussi sont les plus grands dépôts de nickel du monde entier. Ces métaux sont préparés pour le commerce dans les métallurgies de Sudbury. Il y a quelques années l'on a aussi construit des aciéries d'une capacité énorme dans le district; pour des raisons que je n'ai pas à apprécier ici, ces établissements ont été fermés pendant une certaine période, mais des arrangements intervenus entre le gouvernement fédéral et les capitalistes intéressés dans l'entreprise ont permis la réouverture des usines, qui fonctionnent aujourd'hui avec plus d'entrain que jamais.

* * *

Nous voici au Témiscamingue, dans la partie nord de la province, sur les bords du lac du même nom, qui n'est qu'une expansion de la rivière Ottawa. La section ontarienne du Témiscamingue, située dans le district de Nipissing, à 250 milles en droite ligne au nord de Toronto, n'est que le prolongement de la section du même nom s'étendant dans la province de Québec depuis le versant septentrional des Laurentides jusqu'à la Baie James et la Baie d'Hudson.

C'est encore le Pacifique qui fournit les communications à cette section du pays. Ici, je me fais une réflexion et je vois se dresser devant mes yeux un gigantesque point d'interrogation dont le pied reposerait sur la terre et la courbe supérieure serait cachée dans les nuages: Où diable ce chemin-là ne conduit-il pas, avec ses ramifications et ses lignes de transatlantiques et de transpacifiques? En effet, je découvre sur ses brochures: La Grande Route pour se rendre à l'Océan Pacifique, en Orient, aux Tropiques, aux Antipodes, dans le Far-North; la route la plus rapide pour atteindre le Nouvel Ontario, le Manitoba, l'Assiniboine, la Saskatchewan, l'Alberta, la Colombie Anglaise, Puget Sound, le Klondyke, l'Alaska, la Californie, le Japon, la Chine, les Philippines, la Nouvelle-Zélande, Hawaï, l'Australie, ou "autour du monde".

Mais revenons au Témiscamingue. Tout le sol de cette région, unie comme un miroir, est riche et d'une fertilité extraordinaire. Le petit bois qui croît très vite est surtout destiné à la pulpe, devenue l'une des plus importantes industries du Canada, et qui donne au colon un fort revenu sans exiger beaucoup de travail, en même temps qu'il prépare son terrain pour la culture.

* * *

Après avoir parcouru, à vol d'oiseau les vieilles provinces du Canada, nous allons entrer de plein pied dans un pays relativement neuf, car il y a à peine trente ans, on ne connaissait l'Ouest que de nom. Les chasseurs et les trappeurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson étaient, avec les sauvages de ces immenses régions, les seuls habitants de cette contrée sans limites, devenue, en quelques années, le grenier du monde entier, grâce au développement opéré par la construction de notre chemin de fer Pacifique.

Située au centre du continent, à mi-chemin entre les deux océans, la province de Manitoba forme le trait-d'union entre l'Est et l'Ouest. La frontière sud de la région, sur les confins des Etats-Unis, est sous la même latitude que Paris et le sud de l'Allemagne, et encore plus au sud que la Grande-Bretagne, la Hollande et la Belgique.

La superficie du Manitoba est à peu près la même que celles de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande réunies: la largeur de la province est 284 milles, et elle s'étend du 40e degré de latitude jusqu'au nord sur une longueur de 264 milles. C'est dans ce beau domaine que se trouvent les fertiles vallées de l'Assiniboine et de la Rivière Rouge. En dépit de son nom — Province de la Prairie — elle est boisée et contient de vastes nappes d'eau et de nombreuses rivières qui donnent à tout le territoire un système naturel d'irrigation et de drainage et fertilisent le sol sans aide artificielle. Les forêts de l'est, le long des rivières et sur les rives des grands lacs, fournissent tout le combustible nécessaire aux habitants de la région. Les principales rivières sont la Rouge, l'Assiniboine et la Pembina, avec leurs nombreux tributaires formant, pour ainsi dire, un réseau bien coordonné sur toute la surface de la province.

Le poisson abonde dans les plus grands lacs — Winnipeg, Manitoba et Winnipegous — et de puissantes compagnies ont fondé des établissements considérables d'exportation qui alimentent le marché américain, après avoir supplée aux besoins locaux.

En dehors de ces avantages naturels, toutes ces influences combinées exercent une portée considérable sur le climat en augmentant la chute d'eau et produisant une irrigation bienfaisante et amplement suffisante pour la culture.

(A suivre)

UN CANADIEN

Vous qui souffrez d'Hémorroides internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons

J'offre dans RECTAL un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50 cts chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT
Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL

Plus de Poudres ...ni de Fards

EMPLOYEZ LA

MOUSSE DE MER

Cette substance incomparable qui nettoie, blanchit et donne a la peau l'apparence de la jeunesse.

Les Poudres de Toilettes, crèmes et autres préparations semblables cachent les défauts de la peau.

La MOUSSE DE MER les détruit et les fait disparaître.

La MOUSSE DE MER prévient et guérit les gerçures et crevasses et est un spécifique contre toutes les maladies de la peau, telles que masque, taches de rousseur, rides prématurées.

Rien n'égale ce produit de la nature pour développer le buste et raffermir les chairs.

ESSAYEZ-LE

Prix: 25 cts la boite. Expédié franco sur réception du prix.

Société Hygiénique Franco-Canadienne
MONTREAL, Canada.
Laboratoire, 7 rue Boulle, Paris.

Pour Bien Laver sans Frotter

EMPLOYEZ LA POUDRE

RACSO

Le contenu d'un paquet de suffit pour un lavage. — EN VENTE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS. **5 cts**

Agence Générale : 1390, Boulevard St-Laurent

La Compagnie de Cartes Postales "International"

enverra à l'avenir sur réception de $2.50 un Album contenant au-delà de 40 variétés de Cartes Postales Illustrées (100 en tout). Cet assortiment de cartes sera d'un genre tout nouveau et nous garantissons satisfaction.

L'INTERNATIONALE

Compagnie de Cartes Postales Illustrées

27, 29 et 31 Rue St-Jacques, Montréal

CARTES POSTALES — Si vous envoyez trois centins en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez : Laprès et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

SEMI-READY

Il s'est assuré une agence de Semi-Ready

Henry Dubois, du Boulevard Saint-Laurent, le marchand chanceux.

Vendra tous les vêtements "United Tailoring" qu'il a dans son magasin pour tenir la quatrième garde-robe Semi-ready dans la ville de Montréal.

Depuis plusieurs années la "United Tailoring Company", du Boulevard Saint-Laurent, a fait des affaires payantes au No 325, tout près de la rue Ste Catherine.

Henry Dubois, le propriétaire, vient de s'assurer la quatrième agence Semi-ready pour Montréal, et une partie de son contrat pour la vente exclusive de la confection Semi-ready le force de disposer de tous les vêtements actuellement dans son magasin sur la rue St Laurent. Il est tout aussi enthousiasmé du nouveau système de confection que les autres marchands-tailleurs qui ont récemment adopté l'idée du Semi-ready.

" Sans égard au prix que me coûtent ces marchandises, je vais vendre tous complets et pardessus que j'ai dans mon magasin ", dit M. Dubois. " Un exposé des prix ne vaut pas une visite à mon magasin. Je veux que les hommes viennent voir. Les splendides occasions offertes seront l'argument le plus convaincant pour démontrer mon ardent désir d'ouvrir promptement ma garde-robe Semi-ready.

Celui qui se contente d'autres vêtements que les Semi-ready, y gagnera à faire une visite au No 325 du Boulevard Saint-Laurent. L'étalage fait dans les vitrines est certainement invitant ".

SEMI-READY

MADAME

Vous pouvez Nettoyer et Polir

votre poêle et vos ustensiles de cuisine AVEC

STOVE POLISH THE OZO CO. LIMITED

La Mine Grasse et le Poli pour Métaux

OZO

plus promptement qu'avec tout autre produit en vente.

La Mine Grasse OZO

Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.

Le Poli pour Métaux

OZO

Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir vos ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égratigne pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.

Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables.

The OZO Co. Limited,

MONTREAL.

Votre Buste

Développé de 2 pouces dans un mois avec le

BUSTINOL

du Dr. SIMON de Paris, (France)

$50 de récompense si vous ne réussissez pas. Prix $1.00 le flacon qui peut durer 2 mois. Pamphlet illustré enseignant l'art du massage avec un généreux échantillon de Bustinol, expédié gratis sur réception de 10 cents pour frais de poste. Correspondance strictement confidentielle. Adresses: Cie Méd. Dr Simon, Dépt. 50, boîte postale, 713 Montréal, ou à W. Brunet et Cie, Quebec.

Phone Bell Main 5430 Etablie en 1862

Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE

FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-dessus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

LA VIE ROSE

Montréal sous ses aspects gais !

Trop souvent notre conseil municipal est blâmé pour des causes futiles et même pour rien du tout; trop nombreuses sont les personnes qui s'en prennent à nos édiles pour le moindre désagrément qu'inflige toujours le séjour d'une grande ville; trop rarement enfin, s'élève-t-il une voix pour protester contre ces injustes récriminations, pour qu'une occasion se présente de faire éclater au grand jour la supériorité de notre gouvernement civique, sans que nous nous empressions de la signaler.

Descendants de Français, nous en avons hérité la fâcheuse tendance à rejeter tout ce qui nous arrive de malencontreux sur les épaules, — pourtant si chargés déjà, — de ceux qui ont pour mission de veiller sur nos plus chers intérêts.

Peuple canadien, réagis, quand il n'en est pas encore trop tard, et comme le dit notre grand poète national, Louis Fréchette:

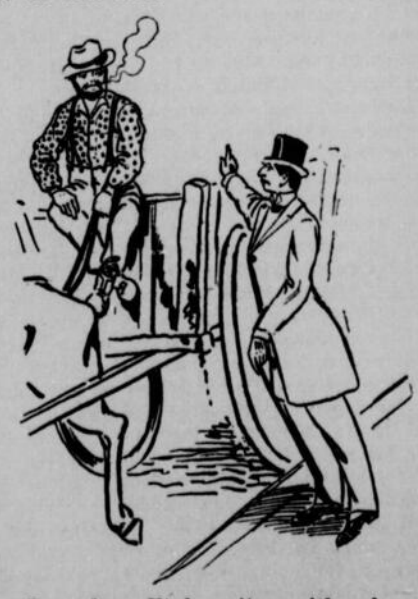
"Ecoute bien ces mots que je dis sans re-
[mords ".

Par ces mots, j'entends le récit qui va suivre et dont je vous prie instamment de ne pas tirer de conclusion tragique, car j'aime mieux vous prévenir d'avance; il n'est pas sérieux.

Vous dire par quel concours de circonstances, j'étais ce soir là, durant le mois de septembre 1906, au coin des rues St Denis et Ste Catherine, serait superflu et tout à fait dénué d'intérêt pour la suite du récit; je ne vous le dirai donc pas. Sachez qu'il était 11 heures et quart ou à peu près et qu'une voiture chargée de boue liquide passait tout à côté de moi. Jusqu'ici, rien d'extraordinaire n'est-ce pas? mais attendez la fin. Esprit plus épris de savoir et plus avide de se renseigner que la plupart de mes concitoyens, — ceci, je le dis avec modestie, mais avec fermeté et conviction, — j'avais souvent vu s'emplir ces voitures qu'une administration aussi bienveillante que dévouée, aussi bien inspirée que perspicace et désintéressée, met en circulation dès que le soleil a disparu derrière les hauteurs du Mont-Royal et que le voile des nuits sur les monts s'est déplié; oui, cela, je l'avais vu et vous l'aviez vu comme moi; mais ce que je ne soupçonnais pas, ce que vous ignoriez et ce que je voulais savoir, c'était où et comment s'opérait le déchargement.

Frappez, dit l'Evangile, et l'on vous ouvrira; demandez, et l'on vous répondra. Je frappai sur la voiture; elle s'arrêta; je hélai le conducteur, il me regarda; mais qu'est-ce qu'est une variante? Noble inconnu, dis-je à celui qui me regardait dans l'ombre fixement, une chose m'intrigue; dites-moi donc par quel procédé vous déversez, sans trop vous éclabousser et sans y consacrer trop de temps, la fange qui remplit votre tombereau.

Ma question était posée, et dans les yeux de mon interlocuteur, je lus une pitié suprême, une pitié infinie. Je me sentis mal à l'aise, vaguement honteux; j'avais du lui demander quelque chose d'analogue à la question fameuse: Pourquoi pleut-il? Il me dit un seul mot:



—Regardez. Et la voiture s'ébranla.

J'observai alors que sous le tombereau filtrait un mince filet liquide, qui tombait sans hâte, sans violence, mais très régulièrement.

L'homme s'arrêta de nouveau.

—Il n'en tombe pas beaucoup à la fois, me dit-il, mais comme j'ai un long chemin à parcourir, quand je suis arrivé, ma voiture est vide; de plus, j'ai soin de laisser mon équipage dans une cour ouverte pendant la journée; s'il pleut, la pluie remplace un lavage; s'il fait beau, le soleil sèche ce qui peut rester encore; et s'il ne pleut, ni ne fait soleil, le résidu s'évapore tout simplement au contact de l'air.

Puis cet homme de génie me sourit, me salua et s'en alla.

L'admiration me suffoquait; c'était simple, logique et sublime. L'oeuf de Christophe Colomb. Et quelques minutes plus tard, en prenant mon tramway, je cherchai à comprendre et à dégager toute la philosophie que pouvait contenir cet incident; du particulier je remontais au général: tel valet, tel maître. Si les serviteurs étaient des gens de cette volée, qu'étaient donc les maîtres? Et je songeais; et ma pensée remontait à Louis XIV dont on a dit que le plus grand mérite avait été de savoir s'entourer de grands hommes!

Ce n'est qu'une demi-heure plus tard lorsque j'étais bien installé dans mon lit qu'une objection se présenta à mon esprit: Pourquoi dépenser si cher pour ramasser une poussière qu'on doit rejeter, une fois transformée en boue, exactement à l'endroit ou on l'a recueillie? Mais j'avais probablement très sommeil, car il me fut impossible de répondre.

GEM.

DE-CI, DE-LA

La domestication des poissons

Un médecin suisse a voulu voir, nous apprend le chroniqueur de l' "Illustration", s'il est possible d'apprivoiser visiblement des poissons. Cette idée lui est venue à Lugano, Suisse, où il faisait une cure de bains dans le lac.

Dans la piscine, qui n'était séparée du lac que par des murs en pierres, entassées les unes sur les autres, il y avait une famille de loches au nombre de 100 à 150 individus, provenant de cinq ou six pontes différentes.

Pour se rendre favorables les poissons dont il venait troubler la tranquillité en prenant son bain, l'observateur suisse eut l'idée de passer, chaque matin et chaque soir, une heure immobile dans la piscine. Il s'asseyait, avec de l'eau jusqu'au cou, les bras sur les genoux et tenant deux poignées de pain. Le pain attirait les loches mais le baigneur les effrayait, malgré l'immobilité qu'il s'était imposée.

Après quelque temps, toutefois, certaines jeunes loches, plus aventureuses, s'enhardirent au point de venir happer un peu du pain qui leur était offert. L'exemple fut bientôt suivi par les ainées et, au bout de peu de temps, le baigneur, dès qu'il entrait dans l'eau, était entouré de toute la bande qui venait se régaler du pain dont celui-ci était toujours muni. Les poissons n'éprouvaient aucune frayeur des mouvements du visiteur, ils circulaient autour de lui, se laissaient prendre et caresser sans aucune difficulté.

C'était pour eux un jeu, et le jour où pour les photographier avec leur ami, on étala d'abord au fond de l'eau des draps pour avoir un arrière-plan approprié, on eut toutes les peines du monde à leur faire comprendre qu'il ne n'agissait pas de jouer à cache-cache.

❖

Ce que disent les proverbes

L'appétit vient en mangeant, signifie que plus on a de bien, plus on en veut avoir.

Amiot, précepteur du duc d'Anjou, lui remontrait souvent que son ambition était bornée, et qu'il se contenterait d'un bénéfice du revenu duquel il pût vivre honnêtement selon sa condition. Quand ce prince fut monté sur le trône, il en obtint une riche abbaye; mais l'évêché d'Auxerre, étant venu à vaquer quelque temps après, il le demanda au roi, qui lui rappela cette grande modération dont il avait fait gloire. Sire, répondit Amiot, l'appétit vient en mangeant. Cette répartie fut si bien accueillie, du roi et de toute la cour, qu'ayant eu l'évêché qu'il demandait, ses paroles servirent depuis de réponse commune en pareilles occasions, sans toutefois perdre leur sens naturel.

Faire ripaille, signifie se réjouir, faire la débauche, s'en donner à coeur joie.

La Vraie Source de Vie

C'EST L'EAU MINÉRALE DE ST-LÉON

Il faut la boire plus que jamais surtout à cette mauvaise saison de l'année, chaude ou froide. On sait les maladies qu'elle guérit ou prévient; **gastrite, dyspepsie, constipation, énervement.** Elle stimule le foie, régularise les rognons, donne de l'appétit et facilite une bonne digestion. Mais pour cela il faut la prendre continuellement jusqu'à guérison complète.

ST-LEON WATER CO.

En vente chez tous les pharmaciens et épiciers en gros et en détail, au bureau principal : 12, RUE CRAIG EST.

Masque, Rousseurs, Rides, Boutons A TETE NOIRE

et toutes taches autres que celles de naissances positivement enlevés avec le

LAIT DES DAMES ROMAINES

Surnommé "Nourriture de la Peau"

$50.00 de récompense à quiconque ne reussit pas.

Par son action nutritive et antiseptique sur l'épiderme, il guérit infailliblement les Eruptions, Boutons, Démangeaisons et toutes autres maladies de la peau.

Pour la toilette journalière, il embellit, adoucit et parfume la peau mieux que les meilleures poudres, eaux ou vinaigres de toilette. A Paris, on le rencontre sur le bureau de toilette de toute femme élégante ainsi que sur les tablettes de tout bon figaro. Partout 50c la bouteille ou adressez COOPER & CO., Dépt. 50, Montréal, Aux Etats-Unis: GEO. MORTIMER & CO., 247, Atlantic Ave, Boston, Mass.

Pour encadrement artistique et de fantaisie

... ALLEZ CHEZ ...

Morency & Frères

346 Ste-Catherine Est, près Berri

Aussi restauration de vieux tableaux et vieux cadres, une spécialité.

Miroirs dans tous les styles, écrans, chevalets fait à ordre. Dessins fournis sur demande.

LA CODILINE pour l'extraction des dents sans douleurs.

pour plus amples informations s'adresser au

Dr Joseph Versailles

CHIRURGIEN-DENTISTE

926 rue St-Denis, Quelques portes plus bas que la rue Rachel.

MMM. Fetherstonhaugh et Cie, solliciteurs de brevets, édifice Canada Life, Montréal, publient la liste suivante des brevets récemment obtenus par leur entremise:

Canada. — Thos. M. Houghton, mécanisme pour échelles et portes; W. D. Wilbur, "display racks"; W. J. Allin, système pour assujettir les rails.

Etats-Unis. — Nikolaus Ketelsen, machine pour la fabrication de tuiles à drainage; W. S. Johnson, bouchons de bouteilles.

France. — Thos. M. Morgan, four à chaux; James T. Clark, rouleau.

Le truc d'un gamin de Paris

C'est le premier beau jour de printemps, limpide et clair. L'asphalte se dore d'une poussière tiède. On se sent vivre, ragaillardi d'une jeunesse nouvelle, ranimé d'une vigueur neuve. Il semble qu'il ferait bon de quitter la ville bruyante et chaude pour la campagne fraîche où, en dévalant au gré de sa fantaisie vers l'inconnu, sur les grandes routes, on griserait ses poumons d'air pur.

Et, assis sur un banc du boulevard extérieur, à l'ombre problématique d'un platane phtisique qui tend vers le ciel ensoleillé ses petites menottes vertes comme pour en implorer un peu d'eau bienfaisante, c'est à tout cela que songe le jeune Fripouillard.

Ah, avoir des ailes!... sauter en selle d'une bicyclette rapide!... dévorer des kilomètres sans nombre de l'arche rose au crépuscule argenté!..

Mais tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve, a dit le poète: Fripouillard est riche seulement d'ambition et de laborieux apprentissage où il est au pair, dans une maison de papiers peints, ne remplit point sa poche de la modique somme nécessaire à la réalisation de son désir.

Emprunter cet argent? Insoluble problème. Peut-être quelque âme compatissante, sur son affirmation qu'il n'a pas mangé depuis deux jours se laisserait-elle aller à lui donner dix sous, mais on ne les lui prêterait pas.

Obtenir du crédit sur sa bonne mine? Quel serait le loueur assez naïf pour confier seulement un guidon ou une paire de pédales à ce jeune gentleman des faubourgs, qui n'a pas même un chronomètre de 4 fr. 95 ou la carte d'électeur de son concierge à offrir en gage?

Mais Fripouillard est un garçon avisé. Laffitte a commencé sa fortune en ramassant une épingle dans la cour d'un banquier, Edison en fermant les portières des trains de la "Grand Trunk Railway of Canada and Central Michigan" et il serait embarrassé, lui, un titi parisien?

Va-t-il donc voler une bicyclette pour satisfaire cette affolante envie qui le tenaille aux entrailles?

Non. Fripouillard a un fond d'honnêteté naturelle.

Il a une fois apporté au commissariat de police un porte-monnaie contenant quinze centimes et un ticket de métro qu'il avait ramassé sur le trottoir. Il trouverait, dans un bureau de poste le million du dernier tirage de la Loterie de la Presse qu'il le rendrait sans hésiter à son légitime propriétaire.

Alors?

Fripouillard se lève. Et les mains dans les poches, il se promène lentement. Il s'intéresse aux mille petits événements de la rue, aux chiens qui se poursuivent, aux cochers qui échangent entre eux les noms de tous les animaux de la création, aux bons poivrots qui ont pris dans le vin une gaieté communicative dont l'univers entier doit être témoin. Il attend tranquillement l'inspiration, ou plutôt l'occasion, cette personne échevelée qui a décidé de tant de victoires.

Et voici que, soudain, il stoppe.

Il est tombé en arrêt devant une boutique qui porte cette enseigne:

AUX CENT MILLE BECANES

et devant laquelle des machines sans nombre, de tous modèles et de toutes couleurs semblent donner raison à cette firme audacieuse, tandis qu'un commis, en blouse blanche, somnole dans un coin, veillant à ce qu'un malandrin habile n'en subtilise point quelqu'une.

Fripouillard s'avance, avec le sourire aimable de l'homme dont la conscience est pure.

Il avise une bicyclette, une belle bicyclette dont le nickel à peine usé, étincelle encore sous les rayons du soleil et, négligemment demande:

—Celle-ci, combien?

Le commis toise cet acheteur mal vêtu qui ne saurait être un client sérieux et, du bout des lèvres, laisse tomber:

—Soixante-dix francs.

—Ah!

Fripouillard semble réfléchir. Soixante-dix francs? C'est une somme, surtout quand on ne l'a pas. Dire qu'il existe des Rothschild qui l'ont! Suprême injustice du destin! Mais il s'agit de ne pas perdre la tête s'il veut mener à bien le plan extraordinaire qui vient de jaillir tout à coup dans sa cervelle.

Alors il attire la bicyclette à lui, la soulève lentement, fait tourner les pédales, regarde la chaîne maillon par maillon, peuh! fait-il enfin, ça vaut trois louis tout au plus!...

Et comme le commis ne daigne seulement pas répondre, il interroge:

—Vous ne me la laissez pas à ce prix?

—Je ne peux pas.

—Pourquoi?

—Je ne suis pas le patron.

—Croyez-vous qu'il me la laissera lui?

—Je ne le crois pas.

—Où est-il votre patron?

—Dans l'arrière-boutique, il déjeune.

Ces explications semblent enchanter le jeune homme.

—Je vais aller lui demander moi-même.

—Si vous voulez!

Et sous l'oeil ironique de son interlocuteur, Fripouillard entre dans la boutique, en tenant la bicyclette à la main.

Cinq minutes, longues comme un siècle, se passent.

Le commis a donné sur les machines, un vague coup de plumeau, puis, fatigué sans doute, par cet effort, s'est rassis dans son coin.

—Ce jeune homme, pense-t-il, est un naïf... Je connais le singe... il ne lui diminuera pas vingt sous... il préfère ne rien vendre que de consentir au moindre rabais sur sa camelote... ah! malheur qui nous débarrassera de cette engeance?... mort aux exploiteurs!... vive l'émancipation des travailleurs!...

Et, sa bile ainsi épanchée, il se replonge dans sa rêverie, qui consiste à suivre avec attention les morceaux de bois que des gamins font glisser au fil du ruisseau quand, soudain, Fripouillard ressort.

—Pas moyen de s'entendre avec votre patron! jette-t-il.

Et il s'éloigne avec rapidité.

Une demi-heure après, le propriétaire des 100,000 bécanes ayant terminé son déjeuner, vient sur le seuil de son magasin et appelle son commis.

—Allez chercher la machine qui est dans l'arrière-boutique et mettez-la à l'étalage.

Et comme l'autre se dispose à obéir, il ajoute:

—Je viens de faire une excellente affaire; j'ai acheté cette bicyclette un prix dérisoire...

—Vous avez acheté?

—Oui, répond le patron en se frottant les mains d'un air malin; ce jeune homme avait besoin d'argent, je lui ai offert 20 francs de son clou: il a accepté; vous l'afficherez soixante-dix francs. Voilà comment on fait du commerce, mon ami!

Mais l'employé qui se pince pour ne pas lui crever de rire au nez, s'écrie:

—Eh bien, m'sieu...

—Quoi?

—Cette bécane...

—Cette bécane?

Du doigt, le commis montre la place vide:

—C'est celle-là!...

Le patron demeure stupide; puis, soudain, devenant furieux, il éclate:

—Qu'est-ce que vous avez à me regarder avec cet air idiot?

Et avec tout le respect qu'il lui doit, l'autre lui donne cette consolante explication:

—Voilà donc pourquoi le client filait si vite!...

...Tandis que, dans un autre quartier, le jeune Fripouillard a loué une bicyclette et s'élance à toute pédale, vers le bois de Boulogne, Suresnee, Saint-Cloud, Versailles, — sait-on où? — en chantonnant gaiement un air connu:

Ah! les poires
Les bonnes poires!...

GUY de TERAMOND.

1. Mesdames et messieurs, voici une pomme.

2. Je la mets dans ma bouche.

3. J'enfonce vigoureusement mon chapeau sur ma tête, et

4. Boo-o-o!"
De ("l'humour américain")

HORRIBLE!

Un propriétaire avait loué une chambre à un carabin, à condition que ce dernier n'entrerait jamais dans la maison ni crâne, ni tibias, ni ossements quelconques.

Quelque temps se passe. Un beau jour l'étudiant rencontre le propriétaire.

—Monsieur, lui dit-il, venez donc un peu chez moi. J'ai quelque chose à vous faire voir.

Le brave homme, croyant qu'il s'agissait d'une réparation, suivit sans méfiance son locataire.

Celui-ci tire un rideau.

—Un squelette complet! s'écrie le propriétaire, dont les cheveux se dressent déjà d'horreur et d'épouvante.

—Il est bien réussi, n'est-ce pas! C'est moi qui l'ai travaillé en entier. Tel que vous le voyez, c'est un squelette de femme.

—Malheureux! Et nos conventions?

—Ne craignez rien! C'est la locataire du quatrième qui s'est cassé le cou à ma porte.

Cameras Brownie

No. 1, Grandeur 2¼ x 2¼—$1.10
No. 2, " 2¼ x 3¼—$2.18

Expédiés par Express franc de port sur réception du prix

Brochure descriptive sur demande.

The D. H. Hogg Co.
660, Rue Craig Ouest, - Montréal

Cie Générale Transatlantique
De New-York au Havre-Paris, (France)
Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

*LA SAVOIE	oct. 25
*LA PROVENCE	nov. 1
*LA LORRAINE	nov. 8
*LA TOURAINE	nov. 15
*LA SAVOIE	nov. 22
*LA PROVENCE	nov. 29

*Paquebots à deux hélices.

Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.

Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de
MEUBLES DE BUREAUX
ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS.
Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.
Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.
CANADA OFFICE FURNITURE CO.,
221, rue St-Jacques, Montréal
Tél. Bell Main 1691

COMPLETS

Confectionnés sur votre commande à votre goût, de tissus tout laine importés et de la meilleure qualité, et suivant les derniers modèles.

Pour $10.00

Nos échantillons et modes d'automne viennent de nous arriver; vous avez votre choix parmi des milliers.

Nous garantissons le parfait ajustement.

Nous vous désirons comme clients, et avec vous tous vos concitoyens qui veulent s'habiller d'une façon à la fois économique et élégante.

Nous avons ouvert un bureau au centre même de la partie commerciale de la ville, No 11 rue St Sacrement, et nous attendons votre visite; faites-là dès aujourd'hui.

The Dominion Co-operative Association Co.
(Capital $1,000,000.00) LTD.
Chambre 6 et 7, 11 rue St-Sacrement, MONTREAL

LA CODILINE
Du Dentiste Joseph Versailles
Contre la Névralgie et le Mal de Dents
En vente partout à 25 cts.

UNION TYPO 5

DE PLUS EN PLUS FORT

LES ATTRACTIONS DU "STADIUM"

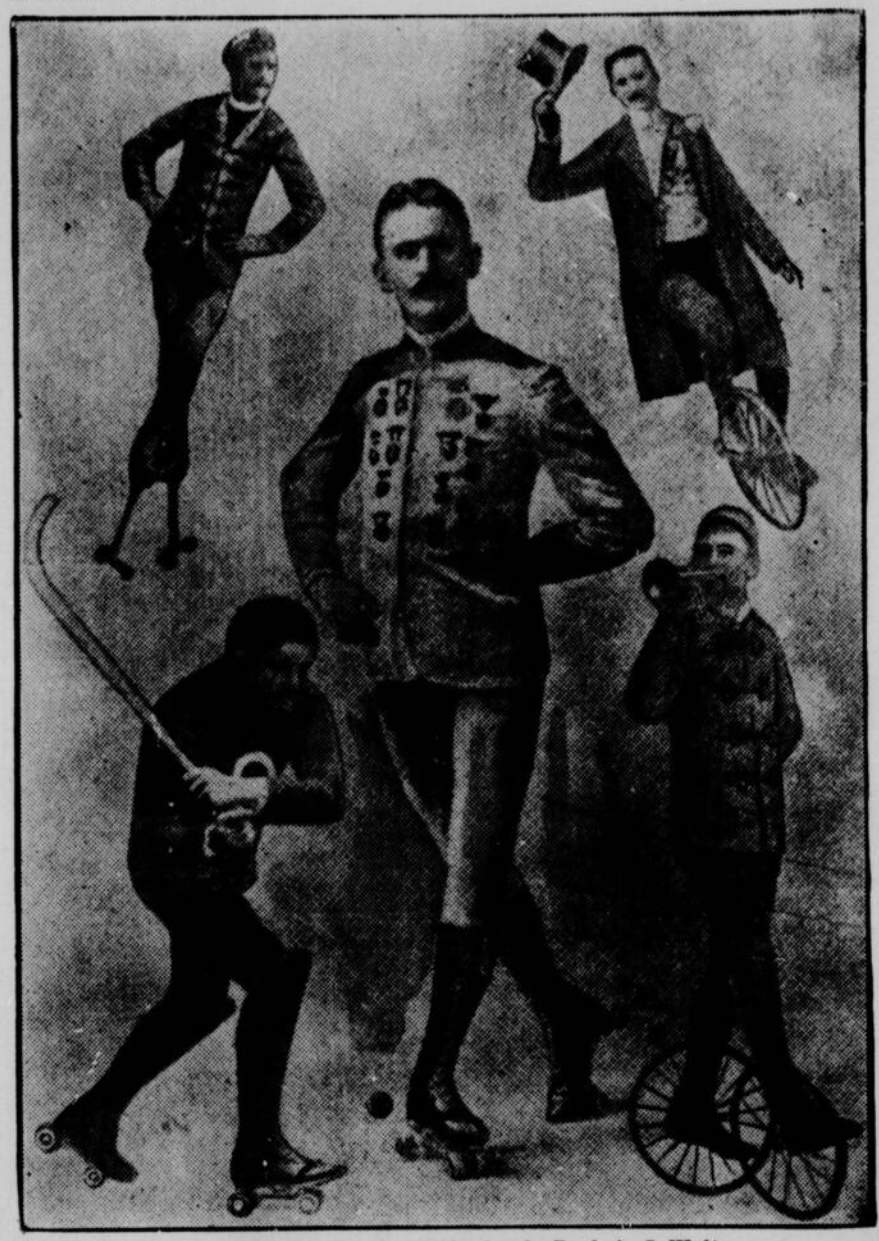
C'est surtout dans le domaine des sports que la virtuosité se donne libre cours. On n'a pas plutôt vu quelque chose de surprenant, dans un certain ordre d'idées, que, bientôt, on nous offre mieux. Apparemment, la devise moderne: "De plus en plus fort" est chère aux directeurs du Stadium. En effet, nous avions encore à l'esprit les exploits du prof. Davidson, et ceux des mignonnes sœurs Elroy, lorsque, la semaine dernière, le Stadium nous donna de voir les merveilleuses performances du prof. Albert C. Waltz, champion du monde, (tours de fantaisie) sur patins à roulettes.

Tour à tour, aux applaudissements répétés des spectateurs, le prof. Waltz accomplit des prodiges d'équilibrisme et de contorsionnisme; remplissant son programme à la satisfaction de tous.

De tous les tours de force qu'a exécuté le champion Waltz, au Stadium, le plus émotionnant, le plus phénoménal, pour employer une expression qui n'est pas outrée, a été sa descente du sommet du patinoir, sur une étroite planche inclinée. A une vitesse vertigineuse les patins à roulettes du professeur ont suivi cette dangereuse piste d'un nouveau genre, pour lui permettre, à son arrivée à terre, de sauter aisément par dessus six chaises.

Décidément le prof. Waltz a fait honneur à la renommée qui l'avait précédé ici.

Avec de telles attractions nous ne saurions nous étonner des beaux succès qu'enregistre le Stadium, qui nous réserve encore de nombreuses et belles surprises sportives.



Quelques-unes des attitudes du Prof. A. C. Waltz.

L'AMOUR DU PAYS

L'instinct affecté à l'homme, le plus beau, le plus moral des instincts, c'est l'amour de la patrie. Si cette loi n'était soutenue par un miracle toujours subsistant, et auquel, comme à tant d'autres, nous ne faisons aucune attention, les hommes se précipiteraient dans les zones tempérées, en laissant le reste du globe désert. On peut se figurer quelles calamités résulteraient de cette réunion du genre humain sur un seul point de la terre. Afin d'éviter ces malheurs, la Providence a, pour ainsi dire, attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invincible.

Les glaces de l'Islande et les sables embrasés de l'Afrique ne manquent point d'habitants.

Il est même digne de remarque que, plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui revient au même, plus on a souffert de persécutions dans ce pays, plus il a de charmes pour nous. Chose étrange et sublime, qu'on s'attache par le malheur, et que l'homme qui n'a perdu qu'une chaumière soit celui-là même qui regrette davantage le toit paternel! La raison de ce phénomène, c'est que la prodigalité d'une terre trop fertile détruit, en nous enrichissant, la simplicité des biens naturels qui se forment de nos besoins; quand on cesse d'aimer ses parents parce qu'ils ne nous sont plus nécessaires, on cesse, en effet, d'aimer sa patrie.

Tout confirme la vérité de cette remarque. Un sauvage tient plus à sa hutte qu'un prince à son palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger écossais s'il voudrait changer son sort contre le premier potentat de la terre. Loin de sa tribu chérie, il en garde partout le souvenir; partout, il redemande ses troupeaux, ses torrents, ses nuages. Il n'aspire qu'à manger du pain d'orge, à boire le lait de la chèvre, à chanter dans la vallée ces ballades que chantaient aussi ses aïeux. Il dépérit s'il ne retourne au lieu natal. C'est une plante de la montagne, il faut que sa racine soit dans le rocher; elle ne peut prospérer si elle n'est battue des vents et des pluies; la terre, les abris et le soleil de la plaine la font mourir...

Si l'on nous demandait quelles sont donc ces fortes attaches par qui nous sommes enchaînés au lieu natal, nous aurions de la peine à répondre. C'est peut-être le souris d'une mère, d'un père, d'une sœur; c'est peut-être le souvenir du vieux précepteur qui nous éleva, des jeunes compagnons de notre enfance; ce sont peut-être les soins que nous avons reçus d'une nourrice, d'un domestique âgé, partie si essentielle de la maison; enfin, ce sont les circonstances les plus simples, si l'on veut même, les plus triviales: un chien qui aboyait la nuit dans la campagne, un rossignol qui revenait tous les ans dans le verger, le nid de l'hirondelle à la fenêtre, le clocher de l'église qu'on voyait au-dessus des arbres, l'if du cimetière, le tombeau gothique; voilà tout.

CHATEAUBRIAND.

SAC "CLUB" NOIR, BRUN et OLIVE

No 412 —— No 413 —— No 414

En bon cuir à grain. Forte serrure et fermoir à ressort. Doublure en imitation de cuir avec portefeuille.

PRIX

10 pcs, $2.50 12 pcs, $2.70 14 pcs, $3.00
16 pcs, $3.25 18 pcs, $3.50

Lamontagne Limitée.
BLOC BALMORAL
RUE NOTRE DAME OUEST. MONTREAL, Can.

Grand choix de nouveaux modèles de Bandeaux et Transformations invisibles.

Frisure naturelle garantie. Spécialité de cheveux blancs. Grand choix de modèles à essayer.

Essais gratuits.
Prix modérés.

DEMANDEZ LE CATALOGUE ILLUSTRE—Envoi Franco.

PALMER & SON
Coiffeurs de Dames
1745, RUE NOTRE-DAME
Téléphone Bell Main 391

JOSEPH COURNOYER, 9 mois

¶ Mon jeune bébé a maintenant 9 mois, il jouit d'une bonne santé remarquable et j'en attribue la cause à votre SIROP D'ANIS.

¶ C'est pour vous exprimer ma reconnaissance et rendre service aux mères de famille que je vous envoie le portrait de mon bébé. Comme vous pouvez voir par ce portrait mon bébé est gros et gras. Cela est dû certainement au fait que son sommeil a toujours été abondant et régulier depuis qu'on lui donne du SIROP D'ANIS GAUVIN.

MADAME JOSEPH COURNOYER,
4 Rue River, Webster, Mass.

Le SIROP D'ANIS GAUVIN est en vente partout. Prix 35 cents.
Méfiez-vous des imitations.

Ouimetoscope, salle Poiré

Le lieu par excellence où se voient les meilleures vues animées et où l'on entend les plus belles chansons accompagnées de projections picturales. Ne manquez pas de jouir du programme excellent offert au public cette semaine. I. E. Ouimet, Propriétaire, 624 rue Sainte-Catherine Est.

DAMES demandées, travail agréable, $3 à $5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B. P. 7 St Sauveur, Québec, Canada.

PATENTES
OBTENUES PROMPTEMENT

AVEZ-VOUS UNE IDEE ?—Si oui, demandez le Guide de l'inventeur qui vous sera envoyé gratis par MARION & MARION, Ingénieurs-Conseils. — Bureaux: Edifice New York Life, Montréal et Washington, D. C.